

VOYAGES ET AVENTURES
DU DOCTEUR FESTUS

suivi de

UN PRINTEMPS
AVEC MONSIEUR TÖPFFER



Rodolphe Töpffer

VOYAGES ET AVENTURES
DU DOCTEUR FESTUS

suivi de

UN PRINTEMPS
AVEC MONSIEUR TÖPFFER

par Pierre Girard

Préface de Philippe Kaenel



Poche Suisse

Éditions Florides Helvètes

La collection « Poche Suisse », créée en 1978
aux Éditions L'Âge d'Homme par Vladimir Dimitrijević,
a été reprise en 2022 par l'Association Florides helvètes.

Le comité éditorial est composé de Marko Despot,
Daniel Maggetti, Simon Roth et Pascal Vandenberghe.
Le logo de la collection, imaginé à l'origine par le graphiste
Laurent Cocchi, a été redessiné par Laura Cocchi.

RODOLPHE TÖPFFER : L'ALBUM ET LE LIVRE ILLUSTRÉ

Né en 1799, fils du peintre de genre et caricaturiste Wolfgang-Adam Töpffer, Rodolphe se destine à suivre les traces de son père lorsqu'une grave affection des yeux ruine à vingt ans ses rêves d'avenir. Devenu pédagogue et directeur d'un pensionnat en 1824, il se tourne vers les lettres en composant des nouvelles et des articles sur l'art. À défaut de peindre, il dessine sans relâche. De plus, à côté de la multitude de croquis fantasques et humoristiques qu'il exécute à temps perdu, pendant ses heures de surveillance, il devient l'auteur et l'illustrateur des *Voyages en zigzag ou excursions d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes* (Paris, Dubochet, 1844). Ces récits d'abord autographes, ornés de dessins à la plume et au lavis, sont lithographiés dès 1832, ou, pour être plus précis, *autographiés*. En effet, Töpffer recourt à une technique de décalque sur pierre lithographique de ses dessins et des textes qui les accompagnent, exécutés à la plume sur une feuille de papier enduite de blanc de céruse. Lors du report sur la pierre, le dessin et le texte sont inversés avant d'être rétablis dans le « bon sens » lors de l'impression : un procédé qui permet à l'auteur de tracer d'une même main images et textes et les combiner à volonté.

Dès 1827, parallèlement à ses albums de voyage, Töpffer réalise ses premières « histoires en estampes » : l'*Histoire de Mr Vieux-Bois*, *Mr Trictrac*, les *Voyages et aventures du docteur Festus*, l'*Histoire de Monsieur Cryptogame*, etc. En 1832, l'année même où il commence à professer la rhétorique et les belles-lettres à l'Académie de Genève, il publie *La bibliothèque de mon oncle*, nouvelle sentimentale et autobiographique qui marque ses débuts dans la carrière littéraire.

Les Voyages et aventures du docteur Festus paraissent en 1840 à Genève et Paris, chez les éditeurs A. Cherbuliez et Ledouble. La nouvelle a occupé l'auteur des années durant. De multiples documents, parmi lesquels un grand nombre de dessins, attestent l'importance de cette fiction dans sa vie et dans le développement des « histoires en estampes ».

La première version compte au nombre des quelques ouvrages présentés pour la première fois à Goethe fin 1830, et fit le voyage à Weimar. Elle est datée du 14 juillet 1829 et se présente comme un petit album oblong qui comprend 67 pages de textes et de dessins réalisés à l'encre brune, soit en tout 143 tableaux (ou scènes) répartis au recto de 65 pages. L'éloge de l'illustre écrivain allemand convainc alors Töpffer de lithographier ses albums uniques pour les diffuser auprès d'un plus large public.

En 1833, Töpffer « transpose » en texte son histoire en estampes. Il choisit le format standard in-octavo, imprime sa nouvelle à 400 exemplaires (plus 33 sur papier fort). Il l'illustre avec une quinzaine de dessins lithographiés en pleine page sur papier de Chine encollé. L'auteur soumet les épreuves du volume à des amis qui lui en déconseillent la parution, craignant le discrédit que cette folle histoire pourrait jeter sur l'auteur. Töpffer, tout frais nommé à l'Académie, convient du risque. Il retire son texte et ses illustrations.

À la fin des années 1830, après avoir publié diverses nouvelles et lithographié l'*Histoire de Mr Jabot* (1833), *Mr Crépin* et *Les amours de Mr Vieux Bois* (1837), Töpffer revient à *Festus*, ses histoires en estampes connaissant le succès au-delà des

frontières genevoises. L'auteur décide alors de réutiliser l'édition typographique avortée de 1833. Il modifie certains passages du texte, et complète son illustration. Signe de l'audience qu'il a acquise en 1840, il publie conjointement son volume à Genève et à Paris. Les *Voyages et aventures du docteur Festus* comportent 160 pages, un frontispice vis-à-vis du titre, une carte et six illustrations hors-texte.

En même temps, parallèlement à ce livre illustré, Töpffer met sous presse une histoire en estampes qu'il intitule tout simplement *Le docteur Festus*, et qui se base sur le manuscrit dessiné de 1829. Il diffuse également cet album oblong chez Cherbuliez, l'éditeur des aventures de messieurs Jabot, Vieux Bois et Crépin.

Excentricité et fable

Les *Voyages et aventures du docteur Festus* racontent les déboires d'un savant rêveur qui entreprend un « grand voyage d'instruction ». À la première auberge, il se couche par mégarde dans le coffre de Lady Dobleyn. Surviennent des voleurs qui s'emparent du coffre ; puis un maire et sa « force armée » (deux soldats imbéciles), Lord Dobleyn, ainsi qu'une foule de personnages qui changent de rôles en troquant leurs vêtements, semant le désordre public. Pendant ce temps, Festus poursuit son fameux voyage tantôt dans le coffre de Milady, dans un tronc d'arbre, une meule de foin ou un sac de blé. Projeté dans les airs par les ailes d'un moulin à vent, il met en émoi les astronomes Guignard, Lunard et Nébulard qui, à la suite de péripéties inénarrables, se retrouvent en compagnie du docteur agrippés à un télescope projeté dans les nues par l'explosion d'un bateau à vapeur. Après diverses aventures, Festus rentre enfin chez lui où il raconte son voyage instructif, puis va se coucher.

Par rapport à l'album de 1840, et surtout au manuscrit de 1829, le monde des rêves occupe une place prépondérante

dans la version en prose de *Festus*. La prééminence de l'onirique se justifie avant tout par le caractère introverti du docteur et son goût du syllogisme. Tout au long de son voyage, il ne cesse de douter de ses expériences. Le rêve motive le récit, justifie son excentricité et pose la question des frontières entre réalité et imaginaire. Ainsi, que le héros rêve qu'il voyage ou voyage en rêvant, ce dilemme devient pour l'auteur le prétexte et le sujet même de l'écriture. Töpffer prévoyait d'ailleurs une suite à *Festus*. À la fin de son aventure, le docteur envisage en effet d'entreprendre un second voyage, et le narrateur affirme que « s'il y a lieu, et si le Ciel nous conserve vie et santé, nous raconterons quelque jour les choses qui advinrent au Docteur dans ce second voyage ». Par ailleurs, un exemplaire unique de l'édition de 1833 contient, dans les dernières pages, un projet manuscrit de suite, selon lequel Festus devait maintenant voyager en rêve. La première version en prose (non diffusée par l'auteur) du *Docteur Festus* était d'ailleurs introduite en ces termes :

Il y a, aux confins de la région du sérieux et du raisonnable, un espace vague, immense, peuplé de fantômes extravagants [*sic*], de visions récréatives, de folles figures, touchant quelquefois à la ligne du vrai, mais n'y séjournant pas. C'est là que je fis une excursion l'an passé, et j'en rapportai mon livre. S'il est plat, la faute au voyageur, non au pays.

Le récit de voyage, indissolublement lié à l'expérience onirique, sous-tend l'esthétique töpfférienne de l'écriture et de la lecture, une esthétique que résume la fameuse épigraphe introduisant tous les albums de Töpffer : « Va, petit livre, et choisis ton monde, car aux choses folles, qui ne rit pas, bâille ; qui ne se livre pas, résiste ; qui raisonne, se méprend ; et qui veut rester grave, en est maître. »

Festus, avec ses discontinuités, ses digressions, ses hypertrophies, comporte donc toutes les composantes du récit excentrique : un genre particulièrement florissant en France de

1830 à 1840, qui s'inspire entre autres des œuvres de Laurence Sterne. Le fait que le récit soit issu d'une histoire en estampes – foncièrement discontinue et elliptique – explique ou du moins accentue l'extravagance du roman.

Töpffer joue également sur le registre satirique de la fable. Ses personnages aux patronymes bouffons se meuvent en effet dans un espace géographique semi-imaginaire. La carte topographique qui accompagne l'album aussi bien que le livre en 1840 reproduit une sorte de continent européen où se décodent les noms du Miriflis (Paris), du Royaume de Rondeterre (Angleterre), du lac d'Eaubelle ou des Cochons (lac Léman) traversé par l'Eaubelle (le Rhône), etc.

Par l'artifice d'une prétendue fiction mêlant l'excentrisme à un pastiche de récit de voyage donquichottesque, Töpffer se gausse des mœurs de son temps en faisant passer, sous couvert d'une critique générale des folies de ce monde, des allusions à une situation locale et contemporaine. Par exemple, il se livre à une piquante satire de la science et en particulier des astronomes qui ne sont pas sans évoquer les deux éminents savants qu'il a rencontrés à Paris en 1820, Philippe-Albert Stapfer et André-Marie Ampère. À travers la caricature des sciences, il se moque non seulement de la concurrence entre l'Angleterre et la France comme des vanités nationales, mais encore il fustige la crédulité des foules émeutières ou grégaires. Car Töpffer, ce conservateur de plus en plus convaincu, tient en horreur le désordre public et les révolutions. Ennemi de la démocratie, de l'industrialisation et de la vie moderne sous tous ses aspects, l'auteur ne se prive d'ailleurs pas de faire exploser les deux bateaux à vapeur qui traversent son récit excentrique.

Les modèles de Töpffer pour *Festus* sont à la fois littéraires et artistiques. La caricature anglaise des Gillray ou Cruikshank, qu'il connaît bien, joue sur des sentiments burlesques par le biais d'une apparente incorrection graphique qui le séduit particulièrement. Ainsi, *Festus* trouve son prédécesseur le plus immédiat dans la personne du Doctor Syntax, le héros grotesque imaginé par Thomas Rowlandson dans *The Tour of*

Doctor Syntax in Search of the Picturesque en 1812. Ce roman illustré d'eaux-fortes connaît en effet un énorme succès, attesté par huit éditions jusqu'en 1819, par la publication de deux suites et par diverses traductions françaises et allemandes. La physionomie de Syntax (maigre et désuète), son caractère (fait de curiosité et de distraction savante) et la trame du récit (les héros entreprennent tous deux un voyage d'instruction) prouvent cette filiation directe. Ce sont avant tout les écarts entre l'image et le texte qui tendent le ressort humoristique du récit. Que Festus se fasse aveuglément emporter dans la caisse de Milady ou qu'il se voie projeté dans un télescope, le texte constate, aussi imperturbable que le héros même, que le docteur continue son voyage d'instruction « si heureusement commencé ».

L'humour töpfférien prend le lecteur à témoin et l'invite à une sorte de complicité ironique. En effet, les personnages qui peuplent ces aventures burlesques ignorent tout de leur ridicule. Ils vivent leurs mésaventures de l'intérieur, encadrés par l'espace scénique que l'auteur leur assigne. Les habits qu'ils s'arrachent, revêtent, s'échangent, provoquent des quiproquos qui s'inspirent du vaudeville le plus pur. On ne saurait d'ailleurs trop souligner l'importance du théâtre dans la genèse des histoires en estampes. Les pièces que Töpffer compose à l'intention de sa famille et de ses proches amis, pièces inédites de son vivant mais dont il assume lui-même certains rôles principaux (*M. Briolet*, *Les aventures de M. Coquemolle*, *Les Qui pro quo*, *Mr du Sourniquet*, etc.), coïncident très exactement avec la date d'exécution de ses premiers albums, entre 1829 et 1832.

La question de l'illustration

Vers 1833, la « transposition » en texte de *Festus*, sur la base de l'histoire en estampes de 1829, a véritablement révélé à Töpffer la spécificité des deux « langages », l'iconique et le linguistique, ce que souligne la préface de la nouvelle en 1840 : « En traduisant en prose le Docteur Festus, je fus tout surpris et

amusé de voir par quoi les deux langues différaient, que, pour faire comprendre les mêmes choses, il fallait les prendre par un autre bout et les montrer par une autre face. » Ces questions esthétiques fondamentales deviennent alors l'un des points forts de ses préoccupations théoriques et esthétiques, formulées dans les opuscules des *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois* (1830-1843) ainsi que dans sa publication la plus « sémiotique », l'*Essai de physiognomonie* paru en 1845, une année avant sa mort.

D'un point de vue plus pratique, Töpffer a parfaitement conscience de ce qui distingue ses illustrations lithographiques en pleine page des produits de la librairie romantique. Il ne peut aligner sa pratique sur les innovations qui révolutionnent le livre, au xix^e siècle. En effet, la nouvelle gravure sur bois de bout, identifiée à la vignette romantique, casse la distinction traditionnelle entre illustration et ornementation et permet d'imbriquer les gravures dans la typographie.

Peut-être ce constat l'incite-t-il à réduire à huit, frontispice et carte inclus, les illustrations de sa nouvelle en 1840. Il suit néanmoins les usages de la librairie romantique des années 1830, en usant de divers préliminaires iconographiques, tels couvertures illustrées et frontispices. Ses couvertures dessinées se distinguent toutefois de la plupart des ouvrages illustrés contemporains. Elles bénéficient de la liberté offerte par l'autographie. La couverture de *Festus* est imprimée sur divers papiers de couleur pour signaler au public qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage sérieux. Avant même d'ouvrir le livre, le lecteur rencontre l'image du héros entouré par les différents personnages qui animent le récit (le maire, la force armée, Milady, des savants, etc.). Plusieurs esquisses préparatoires prouvent combien Töpffer s'est attaché à la présentation du livre. Le dos de la couverture, lui, figure le héros dans son lit, l'air un peu hagard car il se demande s'il a réellement vécu ses aventures ou s'il n'a pas rêvé son voyage. Des visions nébuleuses et cauchemardesques l'entourent : têtes humaines, animales, personnages hybrides.

Le frontispice réunit quelques personnages essentiels de l'intrigue. Festus au centre, sur le point de partir, met ses gants ; le maire lève le doigt pour donner ses instructions à la force armée. Les trois astronomes Lunard, Nébularde et Guignard, quant à eux, chevauchent un télescope. Le titre du livre apparaît dans les nuages. L'ouvrage se termine sur une autre planche synthétique, la « Carte pour servir à l'intelligence des voyages et aventures du docteur Festus », qui referme le monde de la fiction sur lui-même.

À l'intérieur du volume, les six lithographies hors-texte, en guise de frontispice aux six livres qui le composent, s'inspirent largement des scènes figurées dans l'histoire en estampes de 1840. Töpffer leur donne cependant une touche de fini supplémentaire. Il travaille les détails et surtout accentue les modèles et les clairs-obscurs. Il sélectionne les épisodes les plus marquants, les plus dramatiques et les anticipe par l'image.

Un livre mal reçu

Il serait fastidieux d'énumérer ici les éléments qui varient entre la version de 1829 et les deux moutures de 1840. D'un point de vue général, les allusions « réalistes » telles les mentions de la Savoie, des douanes sardes ou des Carbonari tendent à s'effacer pour céder la place à la fable. L'intrigue subsiste dans ses grandes lignes, mais le public de *Festus* a changé. Alors que l'album dessiné n'était destiné qu'à une circulation privée ou semi-privée par personnes interposées, l'histoire en estampes lithographiée et le livre parus en 1840 s'adressent à un lectorat non seulement genevois, mais international.

En Suisse, ce récit extravagant (bien qu'anonyme) est aussitôt attribué, ou plutôt reproché au respectable instituteur et professeur. Töpffer a anticipé de telles réactions car il s'est empressé d'écrire à son éditeur Joël Cherbuliez, le 4 juillet 1840 :

Quant à l'histoire imprimée du Dr Festus, formant une brochure de 160 pages avec 8 estampes autographiées, elle va être prête aussi, mais vu l'excentricité du livre je désire, avant de le mettre en vente, que les amateurs aient pu se familiariser un peu avec l'autographie dont elle est le commentaire, et c'est pour cela que je ne la fais pas figurer sur l'annonce incluse et que je viens vous prier expressément de la *retrancher de l'annonce que vous insérez dans le Bulletin littéraire de ce mois*. J'espère qu'il est tems [*sic*] encore. »

À ses yeux, la fantaisie déclarée et tolérée d'un album humoristique pourrait surprendre le lecteur non averti d'un petit roman illustré, surtout en Suisse romande où la littérature romantique et excentrique n'a guère les faveurs de ceux qui détiennent le droit à la parole dans les organes de presse : une élite cultivée, protestante, de pédagogues, de professeurs, d'hommes de lettres, de politiciens, de savants ou de pédagogues. C'est bien eux que vise avec impertinence la préface de *Festus* (« on trouvera dans ce livre des fictions d'une surprenante absurdité, quelques incongruités que le bon goût réprouve, et des incorrections de langage tout à fait propres à faire frémir les puristes dont notre ville abonde »). Töpffer écrit d'ailleurs à son collègue d'académie et ami en politique, le physicien Auguste De la Rive, vers 1840 :

Le bruit est gros d'un article de toute véhémence qui se prépare actuellement contre un livre intitulé le Docteur Festus, où l'on remarque une astronomie détestable et une physique absurde. On en tirera des propositions étranges, toute une théorie sur les aérolithes, des données sur les pluies de corbeaux, et l'on dira aux Pères de famille : Voyez ! Voilà ce qu'on enseigne à vos enfans [*sic*] ! Les Pères de famille roussiront de frayeur et grinceront d'indignation.

L'article « véhément » paraît dans le *Journal de Genève*, organe d'opposition, concurrent du *Fédéral* auquel Töpffer

collabore régulièrement à partir de 1836. L'auteur anonyme de cette critique accuse *Festus* d'être grossier, de ne pas relever les aspects positifs et moraux de la vie, de traîner la langue française dans la boue, de n'être en définitive qu'une opération commerciale d'une personnalité bien connue qui ne saurait se cacher derrière l'anonymat. Le compte rendu du *Journal de Genève*, en déclarant de manière tautologique qu'« un livre est toujours un livre », même s'il affiche son extravagance, met le doigt sur ce qui le distingue d'un album de dessins. Un roman ou une nouvelle occupent nécessairement un espace plus légitime à l'intérieur du champ de l'édition. Dans l'univers des lettrés, un livre implique un autre contrat de lecture. Si la fantaisie, la folie même peuvent être tolérées dans l'image grâce à son pouvoir « naturel » d'exprimer des visions farfelues, caricaturales ou oniriques, le texte, lui, est censé demeurer le garant de la logique du monde, des frontières hermétiques séparant le réel de l'imaginaire, frontières partout minées dans le récit töpfférien.

Philippe Kaenel

RÉFÉRENCES

Sur Töpffer, voir : Eusèbe H. Gaullieur, *Rodolphe Töpffer. Essai biographique*, s.l.n.d. [Genève, 1856] ; Auguste Blondel, Paul Mirabaud (coll.), *Rodolphe Töpffer : l'écrivain, l'artiste et l'homme*, Paris, Hachette, 1886 ; Abbé Relave, *La vie et les œuvres de Töpffer d'après des documents inédits*, Paris, Hachette, 1886 ; *Un bouquet de lettres de Rodolphe Töpffer*, choisies et annotées par Léopold Gautier, Lausanne, Payot, 1974 ; *Töpffer*, sous la direction de Daniel Maggetti, Genève, Skira, 1996, ainsi que le chapitre intitulé « Rodolphe Töpffer : un écrivain s'illustre » dans Philippe Kaenel, *Le métier d'illustrateur 1830-1880. Rodolphe Töpffer, J.-J. Grandville, Gustave Doré*, Paris, Droz, 2005. Sur les histoires en estampes, rebaptisées bandes dessinées, voir Gisela Corleis, *Die Bildergeschichten des Genfers Zeichner Rodolphe Töpffer*, Munich, Minerva, 1973 (rééd. Francfort, Suhrkamp, 1979) ; *Töpffer : l'invention de la bande dessinée*, textes réunis et présentés par Thierry Groensteen et Benoît Peeters, Paris, Hermann, 1994 ; David Kunzle, *Father of the Comic Strip : Rodolphe Töpffer*, Jackson, University Press of Mississippi, 2007 ; *Rodolphe Töpffer, Correspondance complète*, 8 vol., Genève, Droz, 2002-2016.

NOTE SUR L'ÉDITION

Le manuscrit original des *Voyages et aventures du docteur Festus* est conservé à Bibliothèque publique et universitaire de Genève (Ms. suppl. 1161). Ces pages contiennent quelques croquis, des épreuves corrigées ainsi qu'un projet de préface. Louis Naville est l'auteur d'une « Note bibliographique » accompagnant la réédition des *Voyages et aventures du docteur Festus* (Genève, Jullien, 1910, pp. 193-198) qui mentionne l'existence d'un exemplaire « que Töpffer s'était réservé pour lui-même, et qu'il couvrit de ratures et d'annotations faites en vue de l'édition ultérieure, [qui] est peut-être l'unique survivant de l'édition originale ». La Bibliothèque publique et universitaire de Genève, elle, possède deux exemplaires du premier chapitre de l'édition de 1833 (voir A. de Suzannet, *Catalogue des manuscrits, livres imprimés et lettres autographes composant la bibliothèque de la Petite Chardière. Œuvres de Rodolphe Töpffer*, Lausanne, Imprimerie Centrale, 1943, n^{os} 13 et 14). La version de 1840 existe dans une réédition Slatkine (Genève, 1986), qui contient 23 illustrations. Voir notamment l'article de Frédéric Charles Lonchamp, « Rodolphe Töpffer et l'édition originale du *Docteur Festus* », *Bulletin du bibliophile*, 1923, pp. 517-522. Cette introduction reprend en partie l'essai accompagnant la réédition en fac-similé d'un exemplaire unique du volume de 1840 : *Rodolphe Töpffer. Voyages et aventures du docteur Festus*. Fac-similé de l'édition de Genève-Paris 1840, enrichie de 106 dessins inédits de Töpffer. Avec un essai de Philippe Kaenel, « Töpffer, le *Docteur Festus* et l'illustration marginale », Cologny-Genève, Fondation Martin Bodmer, 1996.

Le 16 janvier 1848, le critique parisien Sainte-Beuve, consulté à propos d'un projet de réédition des écrits sur l'art de Töpffer ainsi que du *Docteur Festus*, répond à la veuve de l'écrivain genevois : « Eh bien, je suis d'avis, sans hésiter un seul moment, de ne point comprendre cet écrit parmi ceux qui seront reproduits ici [...]. Si le *docteur* avait été écrit il y a deux ou trois siècles, du temps de Rabelais et dans une langue vieillie, on mettrait sur le compte des mœurs d'alors ce qui choquerait [...]. Mais, ici, non ; notre goût ne supporterait jamais cette *mouche bovine*, ces *curiosités*, ce *vase* [de nuit] brisé, on n'irait pas plus loin. » (Sainte-Beuve. *Correspondance générale*, recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot, t. VII, Paris, Stock, 1957, p. 203.) Madame Töpffer répondit au critique, le 19 janvier : « Le sort de *Festus* est maintenant bien fixé à nos yeux et c'est sans arrière-pensée aucune que nous le reléguons dans le fond de l'armoire où il est et où il continuera son voyage d'instruction. »

Philippe Kaenel

**VOYAGES ET AVENTURES
DU DOCTEUR FESTUS**



LIVRE PREMIER

Où le docteur Festus commence son grand voyage d'instruction, et où sont introduits plusieurs personnages de cette histoire, à savoir : Milady, Milord et l'hôtel du Lion-d'Or, Jean Baune et Pierre Lantara, le Maire, l'Habit et la force armée. — Comme quoi, de nuit, le Syllogisme trompe. — Le grand rêve du docteur Festus. — Comment le Maire, après avoir verbalisé, harangua la force armée. — Milord est laissé en chemise par Jean Baune et Pierre Lantara et Milady ; aussi, par le fait des devoirs administratifs du Maire.

I

Ce fut par un temps radieux que le docteur Festus mit ses gants de peau de daim pour commencer son grand voyage d'instruction. Le gant de la main gauche péta au moment où le pouce en forçait les parois ; aussitôt le docteur Festus en tira un présage, selon la pratique des anciens dans laquelle il était très versé.

En effet, le docteur Festus savait tout ce qui s'apprend au moyen des livres, qu'il lisait dans vingt-deux langues, à l'instar de Pic de la Mirandole. Il ne lui manquait donc plus, pour mourir parfaitement savant, que d'avoir vu le monde, et c'est ce qui lui porta à entreprendre son grand voyage d'instruction.

Ce projet datait de treize mois, et le docteur serait parti immédiatement après l'avoir formé, sans un doute qui le prit au

sujet de l'âne et du cheval, à savoir lequel lui était préférable à enfourcher pour courir le monde : car il craignait la voiture, en ce qu'elle est sans emploi pour passer les rivières ; et le bateau, en ce qu'il est le plus mauvais véhicule connu, en terre ferme.

Le cheval le tentait, soit parce qu'il avait lu l'article de Pline, soit parce qu'il possédait dans une écurie une haute jument poulinière ; d'autre part, l'âne l'attirait, soit que cet animal lui parût plus philosophique, soit encore parce qu'il avait dans son écurie un magnifique âne de Provence. Toutefois, dans l'un et dans l'autre il redoutait la fougue des passions, le manque d'usage et le dérangement des mœurs. Il resta donc en état de doute pendant treize mois, au bout desquels, étant entré un soir dans son écurie, il y trouva un fort joli petit mulet.

II

Ce phénomène le frappa. Il y vit une invitation surnaturelle à enfourcher un mulet pour son grand voyage d'instruction, et, sortant de l'état de doute, il se décida à attendre quatre ans encore, pour laisser grandir le mulet jusqu'au jour radieux où nous voici arrivés.

Les gants mis, le docteur enfourcha, tout en pensant en lui-même qu'il penchait en faveur des Réalistes contre les Nominaux ; après quoi, sur de nouvelles réflexions, il pencha en faveur des Nominaux contre les Réalistes, et s'en allait en oscillant de l'esprit et de l'épine, sur son mulet, lequel avait le trot dur, défaut qu'il tenait de son père.

Pendant ce temps, une mouche bovine qui cherchait pâture, ayant aperçu le quadrupède qui cheminait sur la route, vola droit à la queue, sous laquelle elle s'insinua jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'intestin rectum, juste au moment où le docteur arrangeait la majeure d'un syllogisme dont il tenait la mineure.

Le mulet, se sentant buriné dans sa pellicule intestinale, fit trois sauts et quatre pétarades, défaut qu'il tenait de sa mère ; après quoi, n'éprouvant aucun soulagement, il prit le

mors aux dents, et galopa pendant cinq heures d'horloge. Néanmoins, au bout de la seconde heure, la transpiration venant de détrempier les sangles de la selle, celles-ci s'étaient élargies de huit pouces, d'où la selle avait fait mine de tourner, juste au moment où le docteur liait la majeure à la conséquence, au moyen de la mineure.

Dans cet instant critique, le docteur Festus délibéra s'il tournerait avec la selle, ou s'il maintiendrait son centre de gravité dans la verticale qu'il occupait ; car il voyait des avantages particuliers aux deux alternatives. Toutefois, après avoir soumis la question à des procédés de haute dialectique, il arriva à cette solution, qu'il devait rester dans la verticale. Malheureusement, dès le commencement du problème, il avait tourné avec la selle, et il se trouvait collé au ventre du mulet qui continuait à galoper.

III

C'est dans cet état qu'ils arrivèrent devant l'hôtellerie du Lion-d'Or. La mouche bovine ayant alors évacué la place, pour se porter sur une truie qui se vautrait dans la cour, le mulet s'arrêta, et le docteur Festus prit terre : « Excellente bête ! dit-il, et bien plus forte que je n'aurais cru. » Et quelque idée de Bucéphale venant à traverser son cerveau, il sourit légèrement, pendant qu'il ôtait ses gants de peau de daim.

Après que l'hôte du Lion-d'Or eut rentré la bête, le docteur Festus entra dans l'hôtellerie, où, ayant pris chambre, il se disposa à tenir note de ce qu'il avait vu et observé durant cette première journée.

IV

Le docteur ayant tiré son carnet et taillé son crayon, resta immobile pendant deux heures d'horloge. Il faisait un travail d'esprit, récapitulait tout ce qu'il avait vu ; ce qui le conduisit

à réfléchir qu'au fait il n'avait rien vu que le poitrail de son mulet. Sur quoi, désireux pourtant d'avoir vu quelque chose dans un voyage de pure instruction, il prit sa bougie (il était 11 heures), et s'étant rendu auprès de l'hôte qui était assis dans la cuisine, il lui dit : « Indiquez-moi, je vous prie, où sont les curiosités ? »

L'hôte n'avait ni une intelligence supérieure, ni une ouïe très fine, et de plus il sommeillait à moitié lorsque cette question parvint à son entendement, extrêmement altérée, à ce qu'il paraît ; car s'étant levé en sursaut : « Vous montez, dit-il, cet escalier ; après quoi vous tournez sur la gauche, jusqu'au fond du corridor, et vous les avez là devant vous. » Et il se remit à dormir au coin du feu.

Le docteur suivit l'indication prescrite, et arriva auprès d'une petite porte suspecte. Là, des miasmes alcalins, en frappant son odorat, irritèrent sa curiosité ; par malheur, à peine entrouvrant-il la porte qu'un violent courant atmosphérique, tout chargé de particules odorantes, éteignit sa bougie, et le laissa dans une obscurité profonde. Il n'avait eu que le temps d'entrevoir trois illusions circulaires d'inégale grandeur, et ces deux vers charbonnés sur la muraille du fond :

Il n'y a que la canaille
Qui mette son nom sur les murailles.

V

Le docteur trouva ces deux vers frappants de pensée et d'expression, surtout très neufs ; car lui, qui avait lu soixante-deux mille volumes en vingt-deux langues, ne les avait jamais rencontrés. Il s'occupa aussitôt de les fixer dans sa mémoire, après quoi il songea à retourner dans sa chambre, ce qui était devenu difficile dans l'obscurité où il était plongé. Après y avoir réfléchi, il formula le syllogisme suivant, qui devait inévitablement l'y conduire.

« Je vais au n° 8, mais le n° 8 est ma chambre ; donc, en allant au n° 8, je vais dans ma chambre. » Et il se mit à aller hardiment, jusqu'à ce qu'ayant trébuché, il descendit un étage sur les reins.

VI

La première chose que fit le docteur, arrivé au bas de la pente, fut de remanier son syllogisme, pour voir en quoi il péchait ; car il ne pouvait se dissimuler, d'après les sensations qu'il éprouvait à chaque anneau de sa colonne vertébrale, que son syllogisme renfermait quelque vice interne ou externe. Après l'avoir remanié par parties, il le trouva de nouveau excellent ; toutefois, pour plus de sûreté, il le modifia ainsi :

« Je vais à ma chambre, mais ma chambre est au n° 8 ; donc, en allant à ma chambre, je vais au n° 8. » Et il se remit en marche, avec moins de vigueur pourtant, car il avait l'os pubis influencé.

Après une longue promenade sur un parquet de brique, le docteur s'aperçut au son de ses pas qu'il entrait sur le plancher d'une chambre, et lui et son syllogisme se sourirent mutuellement. Il ne lui restait plus qu'à trouver son lit, et après avoir délibéré s'il le ferait par la voie *a priori*, ou par la voie de tâtonnement, il se décida pour ce dernier parti, se souvenant dans ce moment que Bacon, dans son *Novum Organum*, recommande fortement la méthode d'observation.

Du premier coup de sa méthode le docteur renversa un objet qui lui parut au bruit être du genre table ; mais, à une abondante aspersion qui humecta ses jambes et le plancher circonvoin, il revint de cette opinion, et tomba dans l'incertitude. Toutefois, s'étant baissé, il reconnut un liquide parsemé d'éclats de faïence, ce qui lui fit juger que le corps était d'une nature complexe. Alors, employant la méthode d'exclusion, il se borna à conclure que ce n'était pas son lit et passa outre, les deux bras en avant.

Il arriva ainsi contre les vitres, où ses deux bras se frayèrent un passage. Ce n'était pas son lit. Il revint sur ses pas et donna

dans la lampe, qui donna dans la glace, qui donna dans la pendule, qui lui donna sur le nez. Ce n'était pas son lit. Ayant encore rebroussé, il donna dans un paravent, où il demeura engagé jusqu'aux omoplates, en telle façon que ses deux mains erraient dans le vide ultérieur. C'était justement son lit.

VII

Du moins il dut le croire ; car outre la garantie qu'il trouvait dans l'emploi simultané de deux méthodes à la fois, ce qui ne permettait presque pas d'erreur appréciable, il touchait réellement un lit. Mais ce qui introduisit quelque confusion dans l'observation, c'est que sa main gauche avait attrapé le nez très distinct d'une personne quelconque. À ce nez, le docteur revint à la méthode du tâtonnement, et palpa cette tête avec le plus grand soin, jusqu'à ce qu'ayant reconnu la présence de cent quatre-vingt-deux papillotes, il fit plusieurs syllogismes, dont le dernier fut ce dilemme : « Ou c'est un homme, ou c'est une femme ; mais c'est une femme, donc ce n'est pas un homme... » et il en resta là ; car le dilemme était bon, à la vérité, mais ne conduisait à aucune solution prochaine.

VIII

Au bout d'une heure et demie d'horloge, la personne bougea, s'assit sur son lit, se leva, et se mit à marcher dans sa chambre ; sur quoi plusieurs solutions alternatives, également possibles, se présentaient à l'esprit du docteur, qui résolut d'attendre les données que lui fourniraient les faits.

La personne entrant les pieds nus dans les flaques de liquide, articula indistinctement des paroles de surprise désagréable, et mania les briques de faïence avec désappointement ; ensuite elle revint avec l'intention apparente de retrouver son lit. Mais le docteur s'étant déshabillé, venait de s'y établir.

IX

Du moins le croyait-il ainsi ; car, d'après les données que lui avaient fournies les faits, le docteur s'était déterminé à tourner le paravent, et là, ses mains avaient rencontré un obstacle.

C'était la grande malle de Milady, posée par les bouts sur deux chaises, en avant du lit. Elle se trouvait ouverte et garnie de moelleuses pelisses, de vêtements soyeux, en telle sorte que le docteur y fourrant les mains avait conclu aussitôt que c'était le lit, et s'y était étendu, tout en souriant à l'idée qui lui vint d'un passage de l'*Apolokintosis*.

Milady, revenant des flaques, mit le pied dans la malle pour remonter sur son lit, et aussitôt le docteur Festus entra en cauchemar.

En effet, le pied de Milady s'étant fixé sur le sternum du docteur, à l'endroit où le diaphragme sépare la cavité thoracique de la région abdominale, il en résulta sur cet endroit une pression de cent soixante-quinze livres (poids de seize), qui influença péniblement le docteur.

X

Aussi, comme il était à rêver paisiblement que, couché dans un pré, il voyait sur la croupe de son mulet la formule du Binôme, tout à coup il rêva de plus en plus qu'un énorme syllogisme, sous la figure d'un taureau à qui on aurait bandé les yeux, lui labourait les côtes à coups de sabot, dans le but de lui imposer une conviction absurde au sujet du dit Binôme. Pendant ce temps, il voyait le grand *Megalosaurus* fossile qui se mordait la queue par façon symbolique, figurant par là un immense cercle vicieux ; puis il lui sembla que ce cercle vicieux, se réduisant peu à peu en boule oblongue, se mettait à danser la bourrée sur sa cavité pulmonaire ; et à chaque fois que la boule retombait, il voyait au firmament trois cents séries de dix lieues de longueur, exprimant le nombre complet des permutations qui

peuvent se faire avec les lettres de l'alphabet sanscrit, combinées deux à deux et quatre à quatre, tandis que sept mille trois cent quarante-neuf Néoplatoniciens chantaient, en se pinçant le nez, l'air de la Pyrrhique macédonienne sur le mode phrygien.

XI

C'était un rêve plein d'intérêt, mais très fatigant. Aussi le docteur, en proie à une oppression excessive, se livrait à des efforts pulmonaires immenses, aspirant et respirant avec l'intensité d'un fort soufflet de gorge. À la fin, une aspiration gigantesque fit un vide si considérable dans le coffre, que le couvercle, poussé par la colonne atmosphérique, se referma violemment, et Milady éternua.

XII

En ce moment, Jean Baune, le repris de justice, et Pierre Lantara, vagabond, tous deux malfaiteurs de la commune, cherchaient un coup à faire à propos de Milady qui avait bagues et bijoux. Ils avaient dressé l'échelle contre la fenêtre, et trouvant les trous faits dans les vitres par le docteur, ils y avaient passé les bras pour lever l'espagnolette. Parvenus dans la chambre, ils jugèrent au poids de la malle que c'était tout juste leur affaire. S'étant donc mis à l'œuvre, ils furent bientôt en bas et l'emportaient à travers les champs, sans autre témoin que la lune, qu'ils craignaient bien moins que le plus exigu roquet qui aurait jappé contre eux.

C'est de cette manière que, dès le second jour, le docteur continua son voyage d'instruction, de fort grand matin. Cependant le balancement du transport, agissant sur son rêve, y apporta de grandes modifications, qu'il importe de faire connaître. Il vit Pythagore à cheval sur l'anneau de Saturne, qui s'y balançait comme sur une escarpolette, tandis que les

sept mille trois cent quarante-neuf Néoplatoniciens dansaient le pas de basque. Non loin, Lucifer battait la mesure en lançant, par un tuyau d'orgue, des aérolithes sur un tambourin : le tout formait une danse oscillatoire dans laquelle le docteur s'absorbait en une contemplation harmonique.

XIII

Milady, en se réveillant, aperçut le désordre de sa chambre, les habits du docteur et la place où n'était plus la malle, sur quoi elle fit venir le Maire pour verbaliser.

Le Maire verbalisa pendant cinq heures d'horloge. Il fit ensuite un grand graphique des lieux, tels qu'ils avaient été laissés par l'auteur du crime, avec les débris de la lampe, de la glace, de la table et du pot ; ayant soin aussi de bien s'assurer du contour géographique de la flaque d'eau, avec ses golfes, ses isthmes et ses îlots de faïence, ce qui lui prit neuf heures d'horloge ; après quoi il inventoria les objets volés, les objets laissés, les objets qui n'étaient ni volés ni laissés, puis ceux qui étaient à la fois volés et laissés ; faisant du tout trois classes, avec appendice et renvois apostillés, ce qui lui prit encore sept heures d'horloge, et enfin il conclut :

1° Que le voleur devait être en chemise, puisque des habits d'hommes étaient restés dans la chambre ;

2° Que telles étaient les conséquences fatales d'une philosophie orgueilleuse ; que le crime prenait presque toute sa source dans des pensées coupables ; que la jeunesse devait bien se pénétrer de ceci, que, hors de la vertu, il n'y a que vice et crime, et s'appliquer à remplir ses devoirs d'époux et de père, afin d'être un jour des citoyens utiles à l'État et à la patrie, qui avaient les yeux sur eux. Qu'au surplus, il convenait de rassurer la morale menacée, et l'ordre social ébranlé, en arrêtant promptement le coupable, et en le livrant instantanément à la justice, pour qu'il fût puni immédiatement. Après quoi le Maire alla dîner.

XIV

Le dîner dura deux heures d'horloge, et la sieste autant, ce qui, avec les précédents, donna aux malfaiteurs vingt-cinq heures d'horloge pour se reconnaître un peu. Après quoi, le Maire, revêtant son habit de fonctions, fit appeler la force armée pour aviser aux mesures.

La force armée se composait de Georges Blême, dit *la Mèche*, fils de Louis Blême, quand vivait, garde champêtre et taupier de la commune, mort pour avoir guetté une taupe durant huit jours et sept nuits dans un chemin creux.

Plus de Joseph Rouget, dit *l'Amorce*, fils de Gamaliel Rouget, quand vivait, marguillier de la commune, et mort pour avoir voulu, pendant que son fils sonnait l'angélus, regarder de trop près au batail de la grand'cloche.

C'était tout. On les avait équipés de neuf à la Saint-Martin ; à savoir : d'un fusil à baïonnette, et d'un pompon. La giberne pour l'autre année.

XV

Ayant avisé aux mesures, le Maire se mit à leur tête pour faire une battue dans le bois. Toutefois, observant qu'ils manqueraient d'ensemble par défaut d'accord, il leur fit marquer le pas pendant trois heures et demie d'horloge, en disant : *gauche, droite ; droite, gauche*, ce qui les faisait trébucher.

Remarquant cela, le Maire se fâcha, prétendant qu'ils gâtaient la manœuvre en voulant faire à leur tête ; il leur rappela que le soldat doit être passif, ne pas écouter sa propre voix, et n'obéir qu'à celle de ses supérieurs. Après quoi il recommença en disant : *droite, gauche ; gauche, droite*, ce qui les fit encore trébucher.

Alors le Maire les prévint qu'il n'écouterait plus que les inspirations de sa conscience, dictées par le texte de la loi, et qu'il y aurait huit heures d'arrêts pour le premier, comme aussi

pour le second qui trébucherait. Après quoi il commanda : *fixe !* puis : *gauche, droite ; droite, gauche*, et Blême et Rouget tombèrent ensemble sur le nez. Le Maire leur intima huit heures d'arrêts à chacun.

XVI

Cependant, Milord, qui avait passé sur le continent pour rejoindre Milady, n'était plus qu'à une journée de l'hôtellerie du Lion-d'Or, lorsqu'il rencontra un homme à qui il dit : *Do you speak english ?*

L'homme fit signe à son camarade qui était dans le bois, et celui-ci s'étant approché, Milord lui dit : *Do you speak english ?* Sur quoi les deux hommes se regardèrent mutuellement, et Milord les regardait tous les deux.

Pour sortir de cette situation, qui devenait à chaque minute plus monotone, le premier des deux hommes (c'était Jean Baune, le repris de justice) fit un signe à l'autre, et tous deux ensemble saisirent tout à coup Milord, chacun par un bras. Aussitôt celui-ci, par présence d'esprit, piqua des deux, et le cheval partit au grand galop ; de façon que Milord, retenu par les deux malfaiteurs, tomba par terre. Aussitôt ils le dépouillèrent, ne lui laissant que sa chemise.

XVI

Jean Baune rattrapa le cheval de Milord qui s'était mis à paître dans un pré de luzerne, et l'ayant ramené dans la forêt, ils se mirent à continuer leur route, après avoir chargé sur le cheval la malle de Milady.

Le docteur Festus dormait toujours dans la malle ; mais son rêve avait encore subi de notables modifications. Au moment où on l'avait déposé dans le bois, il avait vu l'anneau rester fixe, Pythagore partir par la tangente, et les sept mille trois cent

quarante-neuf Néoplatoniciens tomber sur le derrière. Mais lorsqu'on l'eut chargé sur le cheval de Milord, qui allait l'amble, il rêva délicieusement que, porté sur une galère liburnienne à cinq rangs de rames, il descendait le Cydnus aux pieds de Cléopâtre, à qui il formulait un binôme d'amour, au son de quarante-huit basses et un flageolet. Un Abyssin lui chassait les mouches avec une queue de phénix parfumée de nard d'Assyrie, et quatre Corybantes lui chatouillaient la plante des pieds avec un triangle isocèle ; en sorte qu'il éprouvait les plus délicates sensations.

XVIII

Au bout de huit heures d'arrêts, le Maire avait repris sa battue dans le bois à la tête de la force armée, et il avait marché au pas de charge pendant sept heures d'horloge, lorsqu'il aperçut Milord en chemise, assis sur une fourmilière. Certain, d'après son procès-verbal, que le voleur devait être en chemise, il s'occupa aussitôt des dispositions d'attaque.

Il donna ordre à l'aile gauche (c'était Rouget) de faire un grand contour pour prendre Milord en flanc droit ; et à l'aile droite (c'était Blème) de faire un grand contour pour prendre Milord en flanc gauche : lui-même devait former le centre, et se porter en droite ligne sur le voleur.

Après avoir combiné cette manœuvre, le Maire s'essuya le front ; puis, sûr de son affaire, il commanda : *Marche !*

Les deux ailes partirent ; mais Rouget ayant pris le contour trop petit, se trouva en arrière de Milord, tandis que Blème l'ayant pris trop grand se trouva à vingt pas de Milord, qui lui cria : *Do you speak english ?*

Le Maire, voyant sa manœuvre compromise, sans bien comprendre pourquoi, rappela les ailes à son centre ; puis, s'étant replié pour prendre du terrain, il se plaça derrière la force armée, à qui il commanda une charge à la baïonnette.

Milord, ne comprenant pas d'abord l'intention de ces gens, leur cria : *Do you speak english ?* mais il ne lui fut fait aucune

réponse ; en sorte que jugeant l'intention hostile décidément, il se plaça derrière un gros mélèze. Aussitôt le Maire dirigea sur le mélèze, en disant : *Ferme !* et les troupes, pleines d'ardeur, poussèrent droit à l'arbre, dans le bois duquel elles s'enferrèrent de neuf pouces trois lignes et un douzième, et restèrent prises, quoique chargeant toujours.

XIX

Voyant le cas, Milord, qui avait ramassé un sauvageon noueux, se mit aussi à exécuter une manœuvre. Pendant que les ailes étaient engagées, il poussa droit au centre, qu'il culbuta au moyen d'un moulinet très nourri ; puis, revenant sur les ailes, il les attaqua chacune de flanc avec le sauvageon, leur en caressant les reins durant trois quarts d'heure d'horloge. Il rebroussa ensuite sur le Maire qui cherchait ses dents parmi le gazon, et, l'ayant dépouillé de son habit de maire, il s'en revêtit et le laissa en chemise sur le pré ; après quoi il s'éloigna.

La force armée, voyant l'habit s'éloigner, se livra à des mouvements inquiets, comme font les hirondelles en cage au temps des migrations, et se trouvant dégagée par suite de ces mouvements, elle suivit l'habit, et reprit sa discipline.

XX

Cependant Milady, que nous avons laissée à l'hôtellerie du Lion-d'Or, ne voyant pas arriver Milord, en éprouvait une extrême inquiétude. Au cinquième jour, ayant eu un pressentiment, elle se décida à aller à sa rencontre sur le mulet que le docteur Festus avait laissé à l'écurie. Elle dit donc à l'hôte de lui donner un fort picotin d'avoine, et de le tenir prêt pour le lendemain, vers six heures du matin.

Vers cinq heures, l'Hôte était dans la cuisine, épluchant une cuisse d'ail de Provence. Quand elle fut épluchée, il

alla l'insérer proprement au coin d'où était sortie la mouche bovine, ayant éprouvé, durant une longue pratique, que ce procédé donnait aux bêtes chevalines un feu et une vigueur que l'avoine ne leur donnait certainement pas. Seulement, pour ne pas contester avec les préjugés des gens, il leur portait en compte l'avoine, comme tout autre hôte, ne voulant se particulariser en rien.

À six heures Milady enfourcha. L'Hôte tenait à deux mains le mulet, qui manifestait une étonnante disposition au saut et à la pétarade (défaut qu'il tenait de sa mère). À peine l'eût-il lâché, qu'il fit trente-six bonds, douze écarts et huit ruades, et l'Hôte cria à Milady : « Ce n'est rien, bonne dame, c'est l'avoine qui le rend gai ; allez toujours, la bête ne veut pas vous rien faire ! » Alors le mulet galopa pendant sept heures d'horloge, faisant quatre lieues à l'heure, jusqu'à ce que, arrivé à l'endroit où nous avons laissé le Maire, il s'arrêta par le fait de la cuisse d'ail qui venait de tomber.

XXI

Milady voyant un homme en chemise le prit d'abord pour son voleur ; ensuite elle le prit pour un homme en chemise, ce qui lui fit baisser les yeux ; enfin elle le prit pour le Maire, ce qui lui fit faire un éclat de rire très pénible pour celui-ci, qui avait l'air extrêmement déchu et mortifié.

Mais, pendant que Milady riait, il venait au Maire une détestable pensée, qui se parait à ses yeux des couleurs séduisantes de la justice et du devoir. Pressé par ses devoirs administratifs, il se figurait avec angoisse l'état affreux de sa commune, depuis quatre jours privée de maire ; et considérant d'autre part que sa dignité lui défendait de s'y présenter en chemise, l'idée d'y rentrer déguisé sous les habits de Milady lui souriait infiniment. À la fin, fortement sollicité, il saisit le sauvageon nouveau, imita de son mieux le moulinet de Milord, abattit Milady, et la dépouilla, tout en l'assurant qu'en tout ceci il n'agissait que

par des motifs respectables en vue seulement du bien public, et sans aucune intention de lui déplaire ou de lui faire le moindre mal. Après quoi il s'habilla et reprit le chemin de sa commune en méditant trois procès-verbaux, deux ordres du jour et cinq battues, soit contre Milord, soit contre la force armée.

FIN DU PREMIER LIVRE



LIVRE DEUXIÈME

Où le docteur Festus continue son grand voyage d'instruction. – Mort de Pierre Lantara, et comme quoi le docteur entre dans la meule de foin de George Luçon, où il est en butte à un dilemme captieux et insoluble. – Comment l'habit, après avoir commandé la force armée, passe de dos en dos, et finit par rester sur celui du docteur. – Comment fut fondée la grande fourmière du roc de Mortaise. – Comment la force armée perd sa discipline. – Comment le Maire fit une apostrophe qui ne réussit pas. – Le grand rêve moral du Maire. – Milady retrouve ses habits et poursuit dans la direction de l'ouest.

I

Pendant que ces choses se passaient, le docteur Festus continuait son voyage d'instruction dans la malle de Milady. Il n'avait pas tardé à se réveiller, mais se trouvant dans l'obscurité, il en avait conclu qu'il ne faisait pas encore jour, et s'était mis à sophistiquer mentalement, en attendant l'aurore aux doigts de rose. À propos de l'aurore, il vint à songer aux deux vers qui l'avaient frappé la veille, et dans l'état de satisfaction où il se trouvait, une velléité poétique se vint loger comme une mouche bovine dans un recoin de son cerveau. Il jugea opportun d'ouvrir son grand voyage d'instruction par un à-propos versifié, et, tout en attendant l'aurore pendant treize heures d'horloge, il fit le quatrain suivant :

Sur un mulet courir la terre,
Courir la terre sur un mulet ;

Et du mulet sauter à terre,
Et remonter sur son mulet...

Le docteur fut très content de ce quatrain. En effet, y appliquant toutes les règles des meilleurs traités connus de versification, il le trouvait avec raison sans défaut ; la rime riche, la mesure exacte, le sens clair et complet, et l'expression poétique ; car il se rappelait que le mot *mulet* est employé par Homère dans le premier chant de l'*Iliade*, vers 48. Aussi, après l'avoir composé de verve en français, il le traduisit dans les vingt et une autres langues, éprouvant le sentiment délicieux que personne autre que lui, dans le monde, n'était en état de faire un pareil travail, depuis la mort de Pic de la Mirandole.

II

Cependant Jean Baune, le repris de justice, tout en fouettant le cheval de sa gaule, songeait en lui-même qu'il n'avait plus besoin de Pierre Lantara, si ce n'est pour partager, ce à quoi il ne tenait pas. De façon que s'étant laissé devancer de trois pas, il lui déchargea son pistolet dans l'occiput. La balle perça le crâne, coupa l'os hyoïde, perfora le palais, effleura les papilles nerveuses du cartilage nasal, puis faisant un ricochet contre les os frontaux, s'arrêta dans le lobe gauche du cervelet ; et Pierre Lantara tomba par terre, exhalant sa scélérate vie sous le coup d'une main plus criminelle encore que la sienne.

À l'ouïe du coup de feu, le docteur Festus y appliqua aussitôt toutes les lois de l'acoustique pour reconnaître à quelle distance et dans quelle direction le coup était parti : si c'était dans la cuisine de l'hôte, dans le grenier de l'auberge, ou dans la cour, ou enfin dans la chambre aux curiosités ; et il allait

formuler une conclusion, lorsqu'à l'ouïe d'un nouveau bruit, il se décida à attendre les nouvelles données que lui fourniraient les faits.

Ce bruit était celui que faisait Jean Baune, le repris de justice, pour ouvrir la malle. À peine eut-il levé le couvercle, que, voyant un homme bien éveillé qui le regardait faire, il lui braqua dessus son pistolet, par bonheur déchargé récemment ; tandis que le docteur Festus, se croyant encore dans son rêve, le prenait pour un Néoplatonicien de mauvaise mine. Mais à la vue de Jean Baune qui rechargeait son pistolet, le docteur crut rêver qu'il se sauvait à toutes jambes, et effectivement, après une course impétueuse de deux heures d'horloge, voyant dans une prairie des meules de foin, il s'y cacha, suspendant ainsi pour cause majeure son grand voyage d'instruction, jusque-là si heureusement commencé.

III

Le docteur, enfoui si subitement dans sa meule, ne savait trop que penser. Il croyait veiller ; mais d'autre part il croyait rêver, ce qui le conduisit à faire une série de syllogismes dont le dernier fut un dilemme continu, indéfini, insoluble qui lui donna beaucoup de mal (le dilemme lui était en général funeste), et qui lui faisait tourner la tête, comme la rivière, une roue de moulin. C'était celui-ci : « ou je dors ou je veille ; mais si je veille, je ne dors pas, donc je veille ; mais si je dors, je ne veille pas, donc je dors (et il s'embrouillait) ; donc je veille ; donc je dors ; mais je veille, donc je ne dors pas » ; et ainsi de suite durant trois heures d'horloge.

Au bout de ce temps, une sensation le tira de là. C'était comme un objet terminé par trois pointes dures et lisses comme des dents œillères d'un sanglier. Cet objet, s'insérant de part en part dans la région postérieure de sa culotte, la souleva, lui fit décrire un arc de cercle, et la déposa, lui inclus, sur une surface élastique et molle.

C'était George Luçon, dit *le Trèfle*, qui faisait ses foins avec les ouvriers de la ferme, afin de profiter du sec, et serrer pour l'hiver. Il avait planté sa fourche dans la meule et chargé le docteur tout empaillé sur le char, se disant : « Le foin est lourd c'tte année ; cinquante livres feront le quintal. » Quand ils eurent tout chargé, l'on piqua les deux bœufs, et le docteur recommença à voyager pour son instruction jusqu'à la fenièrre de George Luçon, où il fut hissé avec le foin.

IV

Nous avons laissé Milord s'acheminant vêtu de l'habit du Maire et la force armée suivant l'habit par instinct de discipline. Tout en cheminant, il éprouvait de grandes migrations sur le ventre, sur le dos, sur le flanc, sous l'épaule et par les reins. Alors il se souvint de la fourmilière, et comme il était arrivé au bord du grand canal, il forma le projet de s'y baigner pour noyer les fourmis. S'étant déshabillé au pied d'un saule, il se trouva couvert de soixante-trois mille fourmis ; dont treize mille huit cent vingt-neuf portant leurs œufs, et les autres des brins de paille, à dessein de former une société nouvelle dans le local de son individu. Aussitôt Milord se jeta à l'eau ; mais auparavant il avait appendu à une branche du saule l'habit du maire surmonté du chapeau, ce qui formait une espèce de Maire aérien assez semblable à ces magistrats, qui, dans les champs, gardent le blé mûr contre les moineaux.

Aussi la force armée voyant Milord d'un côté, le Maire de l'autre, ne s'y trompa pas. Elle sentit bien (il y a un instinct dans la masse) que son chef véritable était un saule, et au lieu de se jeter à l'eau, elle s'aligna à dix pas, et garda une exacte discipline. En ce moment, un souffle de vent ayant soulevé la manche droite de l'habit, la force armée fit demi-tour à gauche, pas accéléré ; et, sur un nouveau mouvement, fit halte, et présenta armes avec une étonnante précision. Puis, le vent ayant beaucoup fraîchi et livrant l'habit à des mouvements désordonnés, la force armée,

toute tremblante de bonne volonté, fit la charge en douze temps, reprit l'arme au bras, croisa baïonnette, et s'avança au pas de charge, fixant du coin de l'œil le terrible Maire qui continuait à montrer une extrême irritation ; jusqu'à ce que le chapeau étant tombé, la force armée se jeta contre terre et demanda quartier.

V

Cependant, Milady dépouillée par le Maire errait en chemise dans le bois, et dans sa douleur elle se trouvait malheureuse d'être une Milady. Elle n'avait aperçu par les taillis que des charbonniers, auxquels elle n'avait osé confier le secret de sa misère, en sorte qu'elle fut sur le point de s'évanouir de joie lorsqu'elle aperçut de loin un habit complet suspendu à un saule, vers le bord du grand canal. Elle accourut aussitôt pour s'en revêtir, et s'éloigna promptement avec l'intention de demander l'hospitalité dans la première maison qu'elle rencontrerait, et d'y attendre des vêtements qu'elle ferait chercher.

La force armée suivit, et ils arrivèrent ainsi à la ferme de George Luçon, dit *le Trèfle*, qui leur offrit de bon cœur son fenil et son foin. Milady épuisée s'y étendit avec délices, après avoir suspendu à la muraille l'habit auprès duquel s'aligna la force armée.

VI

Durant ce temps, le docteur Festus, quoique en chemise, éprouvait une chaleur délicieuse, et se fût trouvé parfaitement heureux dans son foin, sans la circonstance de son dilemme insoluble. À la fin, résolu d'en finir à tout prix, il composa un plan d'expérience auquel il ne tarda pas à donner exécution. La première chose à faire était de reconnaître le milieu ambiant. À cet effet, il entreprit avec les bras un système régulier de mouvements rotatoires ellipsoïdes qui embrassaient l'espace

compris. Du premier coup de sa méthode, sa main gauche attrapa le dos d'un rat, ce qui lui causa une sensation moitié pelisse, moitié soie, tandis que sa main droite saisissait d'autre part le nez très distinct d'une personne quelconque (c'était Milady). Il reprit bien vite la méthode de tâtonnement, et compta cent quatre-vingt-deux papillotes autour de ce nez. Alors tous ses doutes furent levés, et, éludant habilement un dilemme captieux qui pointait dans son entendement, il poussa droit à cette conclusion définitive, qu'il était encore couché dans sa chambre, à l'hôtellerie du Lion-d'Or, deux étages au-dessus de son mulet, un étage au-dessous de la chambre aux curiosités, et il se remit à attendre l'aurore aux doigts de rose.

VII

Mais lorsque l'aurore aux doigts de rose vint éclairer la fenière de George Luçon, et que le docteur s'apprêtant à revoir le plafond de sa chambre, ne vit que la grossière charpente d'une toiture champêtre, à laquelle étaient suspendues mille deux cent soixante-trois toiles d'araignées, il retomba de nouveau dans son dilemme continu insoluble, indéfini. S'étant assis, moitié rêvant, moitié veillant, il aperçut l'habit à la muraille, les deux factionnaires auprès, Milady endormie, et un rat dans sa main. Alors il rêva que son premier soin était de classer le rat qui se trouva être une variété du *mus æconomus*, après quoi il rêva encore qu'il endossait l'habit du maire, et qu'il sortait dans la campagne après avoir mis son rat dans sa poche. La force armée suivit l'habit.

VIII

Milord s'était amusé à nager dans le grand canal, après y avoir laissé les fourmis. Celles-ci ne périrent point, mais voguant les unes sur leur brin de paille, les autres sur leur

œuf, elles profitèrent du même vent qui avait agité l'habit du maire, pour atteindre à l'autre rive où elles prirent terre par le plus beau temps du monde. Là, s'organisant par centuries et décuries, elles formèrent une marche régulière et, traversant le pré de Joseph Sandoz, elles franchirent pendant la nuit la grande route de Cerlin (passant sur le corps de Louis Renan, dit *le Quarteron*, qui revenait des fiançailles de Toinette Redard, s'était couché dans l'ornière pour avoir trop bu de clairette); puis, longeant le marais de Chédal, elles vinrent fonder la grande fourmilière qui se voit encore au pied du roc de Mortaise, sous lequel est leur grand grenier central pour les cas de famine.

Pour Milord, ne trouvant plus que sa chemise au saule, il était entré dans une rage concentrée qui peu à peu, s'étant creusé une issue, s'échappa en une débâcle immense de jurons, à commencer par celui de Guillaume le Conquérant après la bataille de Hastings, et à finir par celui de Castlereagh approchant le rasoir de son mastoïdien; de telle façon qu'on y reconnaissait les traces de trente-six dialectes distincts, angles, pictes, saxons, normands et autres, et huit sous-dialectes avec leurs variétés distinctives. Après quoi, il cueillit un sauvageon noueux, et encore furieux il tomba sur un troupeau de moutons qui n'en pouvait mais; imitant ainsi l'exemple d'Ajâx fils de Télamon, lequel se prit des torts de l'industriel Ulysse, à des béliers camus. Les moutons s'enfuirent à la ferme qui était celle de George Luçon, dit *le Trèfle*, et y arrivèrent au moment où le docteur Festus, moitié rêvant, moitié veillant, en sortait au point du jour.

IX

Milord, à la vue du docteur qu'il dut prendre pour le voleur de son habit, recourut au moulinet dans lequel il était expert, et froissa rudement le docteur; ce qui fit grand bien à celui-ci, en retirant son attention du fond du dilemme où elle était

profondément enfoncée, comme un perçoir dans un tuyau de fontaine. Mais Milord voyant la force armée qui chargeait sur lui pour défendre l'habit, revint sur elle ; pendant que le docteur Festus, moitié veillant, moitié rêvant, se dérobait pour toujours au moulinet, en se cachant dans le creux d'un arbre miné par les ans.

X

Milord ayant abattu la force armée, revint au docteur pour s'emparer de l'habit, mais le trouvant disparu, il se mit à sa poursuite, faisant une battue et fouillant les buissons avec son sauvageon noueux.

La force armée restait sur le terrain fort maltraitée par le moulinet. Au bout de deux heures d'horloge elle se releva, et ne voyant plus l'habit, elle se livra aussitôt à l'indiscipline la plus grossière ; partant du pied droit, divergeant dans sa marche, et se frappant du talon le derrière, et du genou le menton. Elle allait à travers champs, gâtant les haies, perçant les clôtures, abattant les choux, couchant les seigles, enfonçant les semis, perturbant les basses-cours, effrayant les grenouilles, disjoignant les rigoles, et rompant les gerbes ; de telle sorte que les paysans lui juraient après, et de derrière les haies lui lancèrent onze cent trente-trois carottes, et des noyaux de pêches à pleins sacs.

XI

C'est dans cet état qu'elle vint à rencontrer le Maire, qui, sous l'habit de Milady, regagnait sa commune. À la vue de tant d'indiscipline, ce respectable magistrat sentit le texte de loi lui apostropher la conscience, et une bile aigrie lui remonter du foie jusqu'aux confins du gosier, où depuis ce jour, il lui en resta toujours la mesure d'un dé à coudre, ce qui lui donnait une

expression de pituite recuite. Dans son imagination, il vint se poster en face des rebelles, et à l'exemple de César qui ramena ses légions au devoir en les appelant *Quirites*... « Gredins ! » leur dit-il ; mais la force armée, ne voyant plus l'habit, lui passa sur le ventre, et alla outre.

Le pauvre Maire restait gisant, et dans sa douleur il se trouvait malheureux d'être maire. Il ravalait avec amertume des textes de loi tout entiers, qui, lui gonflant le cœur, cherchaient à s'exhaler au-dehors ; et la seule chose dans laquelle il trouvait quelque consolation, c'était de songer que du moins il n'avait pas été insulté dans l'exercice de ses fonctions.

XII

Cette idée lui donnant quelque force, il se leva et se mit à errer, livré à une mélancolie profonde, pendant laquelle il rédigeait mentalement un procès-verbal de toute force. Comme il passait devant la ferme de George Luçon, il se dépêcha de parapher mentalement son procès-verbal ; puis, se rappelant qu'il était abîmé de fatigue et de faim, il demanda abri et déjeuner. Sur quoi George Luçon qui était à traire sa vache devant l'étable, lui offrit de bon cœur son lait et sa fenièrre. Le maire but six pots de lait chaud, après quoi George Luçon le conduisit au fenil, tenant d'une main son seau de lait plus blanc que neige, et de l'autre lui montrant l'échelle. Le Maire y grimpa, et s'étant dépouillé des vêtements de Milady, s'étendit dans le foin et s'endormit aussitôt.

C'est ce jour-là qu'il fit son grand rêve normal. Il fut ravi en extase dans une commune où il s'assit sur vingt-six volumes d'archives, constatant l'acquisition par ladite de trois fontaines coulantes, vingt pieds de haie vive, et deux chemins vicinaux ; le tout par prescription ou saisie, tant sur le propriétaire que sur les hoirs. Pendant qu'il était ravi en extase, il vit un procès-verbal de huit pieds de haut, dansant la matelote avec la déesse Thémis, qui, à lui maire, lui avait durant ces instants

confié sa balance. Tout autour, trois cents huissiers en robe courte chantaient les cinq codes sur l'air de Marlborough, avec une plume de paon sur l'oreille gauche, et un exploit en façon de jabot. Trois mille cinq cent quatre textes de loi encore inconnus cuisaient dans une marmite de parchemin, dont soixante-deux clercs léchaient les parois pour attraper la bouillie descendante. Tels étaient ces beaux lieux. Mais au milieu de la fête, il vit une force armée qui fumait la pipe près d'un magasin à poudre, pouffant la fumée dans les yeux d'un respectable caporal à chevrons. Alors ne pouvant se maîtriser, il courut sus, et les ayant touchés seulement du fléau de la balance, ils furent instantanément changés en conscrits fusillés, et il s'absorba dans une satisfaction inerte tellement vive qu'il en transpirait des conclusions, des arrêts et des prises de corps ; tout en ronflant d'une telle véhémence, que Milady en fut réveillée en sursaut vers midi de ce jour.

Milady ne trouvant plus l'habit du maire que le docteur Festus avait revêtu, se prit à pleurer de détresse et de modestie souffrante, jusqu'à ce qu'ayant aperçu ses propres vêtements déposés par le Maire, elle éclata en transports joyeux, car elle avait les passions vives, défaut qu'elle tenait de son père, lequel était mort d'une allégresse rentrée. Elle fit donc huit grands sauts de joie, ignorant entièrement qu'elle bondissait droit sur le diaphragme du Maire. Celui-ci, corpulent de sa nature, était descendu sous le foin, comme un pavé chaud dans du beurre, ce qui empêchait Milady de l'apercevoir. Mais au bond qu'elle fit, il entra en cauchemar, et il se sentit tout un hôtel de ville sur le poitrail.

Milady s'habilla, et ayant remercié en passant George Luçon de lui avoir procuré ses habits si à propos, elle reprit sa route, et continua d'aller à la rencontre de Milord dans la direction de l'ouest.



LIVRE TROISIÈME

Où les frères André et George Luçon ayant fait pache, l'arbre est coupé. — Des choses qui se passèrent dans l'arbre. — Comment le docteur Festus vit l'étoile Polaire monter au méridien. — D'où est advenu que les Taillandier portent l'épaule basse et le dos en virevoûte. — Comment ceux de Porelières et du hameau de Coudras trébuchèrent au nombre de neuf cent trente-huit. — Jean Baune, le repris de justice, tire sur George Luçon qui s'en trouve bien. — Comment le docteur reprend son voyage d'instruction à dos d'âne. — Du calendrier grégorien. — Comment Claude Thiolier eut du dessous. — Comment le docteur, après avoir oscillé, s'équilibre sur un éclectisme raisonnable, et sort du moulin. — Comment la force armée reprend sa discipline. — De huit cochons d'Irlande. — Le docteur part par la tangente.

I

Cependant André Luçon, frère de George, scieur de long, voulant travailler de son métier pour le scieur Taillandier qui refaisait sa toiture et planchait son fenil, vint voir son frère et le mena au cabaret des trois fils Aymon. Après boire, il lui parla des pieds de chêne qui étaient dans son bois, lui conseillant de les vendre, d'autant que les fourmis étaient venimeuses cette année et que l'almanach promettait de l'humide ; après quoi, il lui proposa de les acheter, n'en ayant que faire, mais

pour lui rendre service et les empêcher de pourrir, ajoutant qu'on lui en offrait de plus beaux et mieux à point, mais qu'on était pas frères pour rien. George Luçon, qui avait le vin généreux, se leva chancelant et lui prit la main disant : « Tu es un beau parleur, André, c'est égal ; tout de même je te les baille pour six écus le pied de chêne... » Sur quoi ils firent pache, et burent jusqu'au soir.

Le lendemain, André Luçon se leva dès l'aube, attela ses bêtes, et vint au bois avec ses deux apprentis, scieurs de long ; puis, ayant choisi un pied de chêne de cinq brassées de tour, ils le scièrent par le bas jusqu'à ce que le roi des forêts s'ébranlât lentement dans les airs et s'inclinât contre terre. Tel un noble éléphant à qui de lâches chasseurs ont coupé les jarrets tombe sans se plaindre et sans disputer sa vie. Trois mille oiseaux qui nichaient dans ses branchages périrent ou s'envolèrent loin de leur chère couvée, et ce paisible lieu, qu'il abritait depuis trois siècles, présenta le triste aspect d'une clairière désolée.

Les scieurs de long ne firent pas ces réflexions, ni le sieur Taillandier, qui, dans ce moment, toisait son fenil, se moquant des nichées. Ils coupèrent les rameaux pour en faire des fagots, ils coupèrent encore les grosses branches pour en faire du bois, et quand le malheureux chêne n'offrit plus qu'un tronçon mutilé, ils prirent des aides, et l'ayant chargé sur le char, ils l'amènèrent à deux portées de fusil du village, devant la maison du sieur Taillandier. C'est ainsi que le docteur Festus continua son voyage d'instruction, en habit de maire, traîné par huit paires de bœufs de la race de Schwytz.

II

Depuis le moment où, pour échapper au moulinet de Milord, il s'était réfugié dans le creux de cet arbre, il avait passé des moments délicieux, d'autres qui l'étaient moins. La retraite était profonde, mais bonne, et la vue charmante. Par le trou

supérieur, que garnissait comme un riche et moelleux velours une mousse brillante, il voyait l'intérieur des branchages, le feuillage transparent, et au fond l'azur du ciel. Les oiseaux gazouillaient sous ce dôme de verdure, voletant, jouant, se croisant en tous sens, selon qu'ils allaient au nid ou qu'ils en partaient pour picorer dans la prairie d'alentour. Aussi le docteur, se livrant aux impressions qui le dominaient, se mit à classer l'arbre ; il classa ensuite les oiseaux, parmi lesquels il trouva un genre, trente-six espèces, dont deux non encore écrites, qu'il nomma *Passer Festusæus*, et *Passer multiformis* (en l'honneur de son mulet) ; enfin neuf variétés, dont sept entièrement nouvelles, qu'il désigna en latinisant les noms de chacune des sept étoiles de la constellation des Pléiades.

Mais quand la nuit fut venue et que les étoiles brillèrent au firmament, il se considéra comme un astronome privilégié qui occuperait le fond d'un vaste télescope. Il vit passer Jupiter, étincelant d'une clarté pure, Saturne brillant au centre de son anneau, Uranus errant dans le lointain des profondeurs, et les autres planètes de notre système solaire. Il vit les douze constellations du zodiaque, comme des diamants sur un dais d'azur qui fuirait mystérieusement dans l'espace. À cette vue, tout rempli d'impressions astronomiques, il s'assura de la parallaxe, il traça la courbe écliptique, il résolut le problème des trois corps, et il calcula en façon d'exercice mental la marche d'une comète possible, décrivant une orbite virtuelle de trois milliards de millions de lieues de France, avec la réduction en stades grecs, et en milles romains ; il trouva avec consternation qu'elle couperait notre terre en deux morceaux, dont l'un décrirait une asymptote, et l'autre une spirale, tandis que notre lune se mettrait à pivoter comme une toupie et s'irait ficher au soleil, comme une verrue sur le nez d'un héros ; ce qui lui fit penser à Cicéron et à Scipion Nasica.

La seule chose qui troublait les hautes pensées du docteur, c'était le désordre qui régnait dans sa poche gauche où se livrait un combat à mort. L'arbre se trouvait être la retraite d'un charmant écureuil, qui s'était vu fermer toute issue par

l'arrivée d'un nouvel hôte. Après une longue stupeur, le joli animal avait fait quelques essais de sortie, et à force d'agrandir les trous faits par la fourche de George Luçon à la culotte du docteur, il s'y était introduit, fouillant le sol et grattant le terrain, au grand désagrément du docteur, qui songea aussitôt au géant Titye, mangé vif par un vautour. L'écureuil ayant reconnu qu'il se fourvoyait étrangement, avait passé de la culotte dans la poche qu'occupait le *mus æconomus*. Là se livra un combat si acharné et si vorace que le lendemain le docteur n'y retrouva plus que les queues de ces deux animaux qui s'étaient mutuellement dévorés.

Néanmoins quand le calme fut rétabli, le docteur s'occupa d'optique à l'occasion de Syrius qui se réfractait dans la vapeur matinale au-dessus de sa tête, et il en était là lorsque le chêne scié par les bûcherons s'était incliné vers la terre. Aussitôt tout le firmament lui sembla décrire un immense arc de cercle, et l'étoile Polaire monter au méridien. Il ne douta plus que sa comète possible n'eût effectué son choc virtuel, et il calcula qu'il devait se trouver sur le morceau qui décrivait l'asymptote. En même temps il éprouvait une extrême raréfaction de l'air, qu'il croyait devoir provenir de ce que la comète avait balayé l'atmosphère avec sa queue, et il sentait des exhalaisons sulfureuses, qu'il attribua à la rupture des grands volcans centraux. Mais lorsque le char se mit en marche, et qu'il entendit le bruit distinct d'une rotation ellipsoïde et parabolique, et le conducteur qui répétait fréquemment les mots : *zouli ! froment !* il ne douta plus qu'il n'entendît l'idiome d'un habitant de Saturne, car dans ses vingt-deux langues n'entraît pas le patois roman.

III

André Luçon et les siens inclinèrent le chêne sur un fort cheval, puis se mirent à l'œuvre, l'entamant par le bas avec une forte scie neuve, qu'ils avaient rapportée de la foire d'Ambresailles en juin dernier.

Le docteur Festus s'occupait déjà de la réforme totale du calendrier grégorien, vicié à fond par les derniers événements planétaires, lorsque la scie au trente-deuxième coup lui mordit le gros orteil. Il poussa aussitôt un cri de douleur immense qu'il traduisit à tout hasard dans ses vingt-deux langues, au cas que quelqu'une fût comprise des habitants de Saturne dont il se jugeait toujours très voisin. À cette voix, les deux scieurs de long tombèrent à plat ventre de peur, et l'arbre continuant à parler, ils s'enfuirent avec une telle véhémence d'impétuosité qu'arrivés au village ils n'eurent que le temps d'annoncer un arbre parlant, après quoi ils moururent d'un épuisement pulmonaire, à l'exemple de cet Athénien qui mourut, annonçant à sa ville la défaite des Perses à Marathon.

IV

Le docteur Festus, fortement influencé par tous ces événements, laissa le calendrier pour sortir de l'arbre et reconnaître le pays. La première personne qu'il vit, en mettant le nez à l'air, fut le sieur Taillandier, qui, à cette soudaine apparition, se laissa choir de frayeur parmi la poutraison de son fenil, d'où il tomba sur le centre de l'échelle, d'où il fut renvoyé par ricochet dans un baquet de chaux maigre où il resta empreint, s'étant dans la chute faussé la clavicule, cassé une mandibule de la mâchoire, et démis la charnière vertébrale, d'où ses descendants, jusqu'à nos jours portant l'épaule basse et le dos en vire-voûte, ont eu peine à trouver femme, et sont devenus avarés faute d'affections.

Le docteur Festus, voyant le sieur Taillandier assis dans sa chaux maigre, le prit pour un confrère, faisant sur sa propre personne une expérience de haute chimie médicale à l'usage des maladies cutanées qui peuvent attaquer le bas des reins, et il allait entrer avec lui dans un colloque d'un haut intérêt lorsque, ayant tourné les yeux sur la droite, il crut devoir se livrer à une fuite effrénée.

C'était tout le village de Porelières, avec ceux du hameau de Coudraz, qui débouchaient par le bois, sur le dire des deux scieurs de long qui avaient répandu la nouvelle de l'arbre parlant. Les uns portaient fourches, hoyaux ; aucuns, des fléaux, des échalas ; plusieurs, une bêche, un sarcloir, ou une vis de pressoir, afin d'en assommer le diable. Le curé les conduisait, exorcisant en forme et se signant à triple dose. Mais quand ils virent, à deux pas de l'arbre, le sieur Taillandier, qui, tout blanchi de chaux maigre, se relevait en hurlant, le curé pâlit et rebroussa d'une telle vitesse avec ses paroissiens que, s'étant entortillé dans sa soutane, il tomba, et tous, au nombre de neuf cent trente-huit, trébuchèrent sur lui, pendant que le sieur Taillandier se lavant à l'eau fraîche, entraînait en ébullition. Et c'est de ce temps que sa maison fut dite la Maison du diable-blanc, et pour ce fait n'a jamais pu se vendre, bien que la toiture fût réparée, et le fenil planché de neuf.

V

Le docteur Festus, dans sa fuite effrénée, était entré de plein saut dans le grenier à blé de Samuel Porret, où, s'étant un peu repris, il regarda par les fentes s'il était poursuivi. Il remarqua que les gens commençaient à se relever les uns après les autres, et à fuir aussitôt de son côté, ce qui provenait de ce que, par ignorance des localités, il s'était réfugié dans leur propre village, celui de Coudraz. Alors, les voyant ainsi revenir, il s'enfuit dans un tas de blé qui se trouvait là, et y attendit que les esprits fussent calmés, ce qui lui paraissait devoir prochainement arriver. En effet, réfléchissant que le choc de la comète possible, qu'il jugeait avoir mis ces bonnes gens en émoi, ne paraissait pas avoir apporté des changements désastreux dans notre morceau de planète, il en concluait qu'à ces premiers moments d'effroi et de confusion succéderaient bientôt la paix et le contentement d'esprit.

Le malheur fut cause que Samuel Porret, voulant porter son blé au moulin, entra dans le grenier, et s'étant mis à emplir son sac, découvrit avec sa pelle la tête du docteur à fleur du tas. Sur quoi lâchant le sac, il dévala en bas en criant, comme trois légions, qu'il avait trouvé le diable dans son grenier ; de façon que le village se remit en émoi et cerna la baraque pour l'enfourcher à sa sortie. Dans cette conjoncture délicate, le docteur se souvenant de Julia Cornelia, autrefois sauvée de Crémone à travers tous les Vitelliens, cachée dans un sac de farine, il se glissa du tas dans le sac de Samuel Porret, attendant les faits, et comptant sur les leçons de l'histoire.

VI

Cependant le diable ne sortant pas, on appliqua une échelle contre la lucarne, pour guetter de là ce qu'il pouvait bien faire dans le grenier de Samuel Porret. Mais l'échelle mise, nul n'y voulut monter. À la fin George Luçon, dit *le Trèfle*, qui était homme de cœur, dit qu'il y monterait tout de même, moyennant qu'il se fût confessé et eût reçu l'absolution, que le curé lui accorda de bon cœur. Après quoi, il but un coup de clarette, embrassa sa femme Jeanne, Nanette et sa fille, et son garçon, les recommandant à André son frère ; puis il toucha la main à toute la commune, rendit à Janot Pélin trois écus patagons qu'il lui devait de l'avant-veille, et monta l'échelle fermement jusqu'au seizième échelon. Là, le cœur lui manquant, il se signa deux fois, et cria aux autres : « Priez pour moi ! Adieu Nanette ! Joseph adieu ! » Après quoi, il monta les sept échelons restants, pendant que les gens d'en bas s'attendaient à le voir happé et mis en broche incontinent.

VII

Nous avons vu que Jean Baune, le repris de justice, après avoir rechargé son pistolet, l'avait lâché sur le docteur et l'avait manqué. Au bruit du coup et à l'odeur de la poudre, la force armée qui se trouvait par les seigles d'alentour avait marché par amorce et attraction du côté de Jean Baune. Celui-ci voyant au-dessus des épis les deux baïonnettes s'approcher, s'était cru découvert, et sur le point d'être cerné par toute la police secrète du pays, sur quoi, abandonnant la malle, il s'était mis à fuir de toute sa force, évitant les taillis et les champs de seigle. Il était ainsi arrivé vers le hameau de Coudraz, où apercevant de loin le Maire de l'endroit, qui jouait aux quilles devant l'église, il n'avait osé fuir et était entré dans le grenier de Samuel Porret, où il vint se cacher dans la toiture, enfourchant l'arrière de la lucarne, afin de n'être pas vu d'en bas, et là chargea ses armes.

C'est ce qui fut cause qu'à l'ouïe de l'échelle qu'on y avait appliquée, il se crut de nouveau cerné, et lorsque George Luçon, arrivé au trentième échelon, se trouva face à face avec lui, il lui lâcha son coup, puis, s'enfuyant de l'autre côté du toit, pour échapper au village, il sauta dans une mare au grand préjudice de treize canards qui s'y récréaient, puis sortant de là sans fracture, il prit la venelle et s'enfuit par les champs.

Au moment où Jean Baune avait fui par le toit, il avait été vu du village qui cria tout d'une voix : « Le voilà qui s'en va ! » croyant que c'était le diable en personne qui s'échappait sous cette figure ; aussitôt ils tournèrent la maison pour le poursuivre, ce qu'ils firent jusqu'au soir de ce jour, que, n'ayant pu l'atteindre, ils revinrent au hameau. D'où le bruit se répandit que le diable hantait le pays, et en plusieurs endroits ils mirent le feu aux greniers à blé, ou processionnèrent par les routes afin de les maintenir saintes et à l'abri de tout diableteau. Notamment ceux de la Croix-Blanche ceignirent leur village d'une ficelle qu'ils firent bénir à beaux deniers comptants, et s'en trouvèrent bien, car le diable n'y parut point.

George Luçon ayant reçu la balle dans le cou, à l'endroit où se bifurque le canal pour conduire, d'une part au poumon par la trachée-artère, de l'autre à l'œsophage par le conduit alimentaire, était tombé au bas de l'échelle, victime de son courage. Il fut reçu par sa femme désolée et Joseph qui, le soutenant par-dessous les bras, lui pleurait dessus, pendant que Nanette était allée chercher de l'eau fraîche et du linge de toile. Après quoi, George Luçon ayant rouvert les yeux, et dit : « Bien obligé, Nanette », tous les trois se prirent à sauter follement de joie, moitié priant Dieu, moitié le remerciant d'avoir bien voulu dans sa miséricorde sauver leur homme. En effet, au bout de quinze jours George Luçon guérit, et seulement conserva l'infirmité de ne pouvoir boire de clairette qu'aux repas, de façon que s'en portant mieux, et ayant la tête toujours saine, il fut nommé marguillier dès l'année suivante ; après quoi il devint Ancien, et présenta la creuselette à l'église durant quatre années, tant et tant qu'à la fin il fut choisi maire de la commune de Porelières, et disait souvent que les voies de Dieu sont bonnes.

VIII

Le lendemain Samuel Porret retourna sans crainte à son grenier, et acheva de remplir son sac ; après quoi il le chargea sur son âne, et prit la route du moulin. De cette façon, le docteur Festus reprit son grand voyage d'instruction, en continuant de travailler mentalement à la réforme du calendrier grégorien.

Ce travail était singulièrement simplifié ; car la terre n'ayant plus de lune, et décrivant une asymptote, il n'y avait plus ni mois lunaires, ni années solaires, et il restait seulement la révolution diurne et nocturne que le docteur prit pour base du grand calendrier festuscéen.

Mais l'âne, qui avait ses idées à lui, ne voulant pas dépasser le ruisseau, Samuel Porret au lieu de le tirer en arrière par la queue, ce qui est le véritable moyen de porter un âne en avant, leva son bâton, et lui asséna huit maîtres coups, dont chacun se

partageant entre l'âne et le sac, c'était, de compte fait, quatre pour la part du docteur. Interrompu dans son travail, il poussa de nouveau un immense cri en vingt-deux langues, tout en se crispant violemment à l'instar d'une corde à boyau que l'on jette au feu. Aussitôt Samuel Porret s'enfuit à tire de jambes, et l'âne se gardant de le suivre, s'en alla paisiblement au moulin, sans se soucier, paissant aux haies, et philosophant au soleil.

IX

C'était le moulin de Claude Thiolier, dit *Benaïton*, sis sur la hauteur de Sarlinge, en vue de toute la campagne des Bresseaux, jusqu'à la rivière du Tour d'un côté, et jusqu'aux monts des Rocailles de l'autre, si bien qu'il servait à savoir le vent à tous les hameaux de cette plaine qui contenait dix communes et vingt-huit paroisses. Les ailes étaient neuves, à tout vent, et si fortes et grandes qu'au moindre souffle elles auraient moulu vingt coupes de froment à l'heure.

Claude Thiolier, qui fumait sa pipe devant son moulin, se leva et vint décharger l'âne du sac, qu'il prit sur son dos, le soutenant à deux mains derrière sa tête, et s'acheminant vers la porte du moulin le corps en avant. Et tout en regardant d'où soufflait le vent, il appela Gamaliel son garçon, et lui dit de tout préparer pour moudre le lendemain.

À ces mots, le docteur Festus, éprouvant une violente crispation, donna un coup de reins qui le remplaça sur ses jambes le corps en avant, en telle façon qu'il portait à son tour Claude Thiolier, dit *Benaïton*, lequel se prit à crier, comme cinq légions à la fois, que le diable l'emportait. Puis ayant lâché prise, le sac tomba d'un côté, et lui de l'autre, et il se mit à aller quérir du monde d'une telle vitesse qu'il s'en faussa la rotule, d'où ses descendants ont tous été jarretous, et réformés pour la cavalerie. Pour Gamaliel, à première vue d'un sac marchant, il s'était caché derrière le van du moulin, où il en était déjà à son dix-huitième *ave*.

Cependant Anne Thiolier, née Ducret, la meunière, revenant d'en champ avec ses huit cochons d'Irlande, et voyant le sac à terre, se mit à le rentrer, le prenant par les deux bouts d'en bas pour le traîner par terre jusque dans le moulin à grand effort de muscles. Et tout allait bien, lorsqu'à l'autre bout le sac s'étant fortuitement dénoué, le docteur Festus mit le nez à l'air, admirant la beauté du paysage, tandis que, faute de résistance, la meunière tombait sur le nez, et se cassait trois dents, dont deux incisives et une œillère.

C'est dans ce moment même que le docteur Festus vit, du côté de Porelières, le meunier qui débouchait avec trois cent trente-deux paysans, poussant droit au moulin. Soit que ce fût un rêve, une réalité, ou seulement une illusion, il sortit promptement du sac, et, enjambant la meunière, il entra dans le moulin. Là, grim-pant de tas en tas et de poutre en poutre, il se vint cacher dans le comble, où il reprit aussitôt la réforme du calendrier grégorien.

Le village arrivant tout essoufflé, voulait qu'on lui montrât le diable, et vite, pour en finir; et disait à Claude Thiolier, dit *Benaïton*: « Montre-le, où est-il ? » Sur quoi celui-ci, voyant le sac ouvert et du blé épars, dit à sa femme: « Dis-le, toi. » Anne Thiolier lui répondit: « Le diable ? es-tu fou ? Le diable n'y est pas. » Alors Gamaliel sortant de dessous son van: « Oui qu'il y est ! je vous dis qu'il y est, là dans le sac ! je l'ai vu ! » Alors ceux du village, ayant vidé le sac et n'apercevant point de diable, s'en prirent à Claude Thiolier et à son garçon, et les cognèrent de leur fourche contre la muraille, comme poltrons et couards, ayant peur de leur ombre, prenant les sacs pour démons, et le blé pour charbons d'enfer; ajoutant qu'ils devaient pendre la grenouille, et laisser à la meunière la garde de leur moulin. Après quoi ils retournèrent chez eux, et de ce jour aucun ne voulut boire avec Claude Thiolier, qu'ils appelèrent depuis Thiolier *où est ton diable ?*

Thiolier, rongé de vergogne, dès qu'il ne fut plus en vue de ces gens, battit vertement la meunière, pour avoir dit qu'elle

n'avait rien vu, ajoutant par façon de sarcasme que pour lui il voyait une diablesse tous les jours ; et il rentra le sac.

La meunière, quand il fut dedans, prit un balai, et voyant le pauvre Gamaliel qui ramenait l'âne échappé, courut sus, et le rossa de la tête et du manche pour avoir dit qu'il avait vu quelque chose, ajoutant par façon de promesses qu'à la première elle le lui casserait sur les reins.

Gamaliel, quand la meunière fut rentrée au moulin, cueillit une gaule d'églantine, et prenant court le licou en fustigea l'âne sur le dos et sous le ventre, en tête et en queue, pour avoir causé tout ce mal. Après quoi la paix revint dans le moulin, et tous s'allèrent coucher, après avoir fermé la porte à double tour.

XI

Cependant le docteur Festus, caché dans le comble, s'y serait trouvé fort bien s'il eût été certain qu'il fût réellement dans un comble. Mais récapitulant, dans une suite de propositions générales, les événements qui s'étaient succédé depuis qu'il avait mis ses gants de peau de daim, il arrivait à douter de son sens intime, et au lieu de partir, avec Descartes, de l'axiome : « Je sens, donc j'existe », il partait de ce principe : « Je suis dans le comble d'un moulin à vent, donc je ne suis pas chez moi », et poursuivait ainsi : « mais je puis être chez moi, et cependant rêver que je suis dans le comble d'un moulin à vent ; donc il n'est pas prouvé que je sois dans le comble d'un moulin à vent. Je puis encore n'être ni chez moi, ni dans le comble d'un moulin à vent, et néanmoins rêver que je suis chez moi, où je rêve que je suis dans un comble de moulin à vent, où je rêve que je suis chez moi, et ainsi de suite jusqu'à la neuvième puissance d'un rêve primitif, multiplié par le comble d'un moulin à vent, et divisé par

$$\sqrt{\frac{ab^2 + x}{a' - a''}}$$

Il craignit alors d'être tombé dans un idéalisme blâmable, et rebroussa avec une telle vigueur qu'il tomba dans un matérialisme complet, voyant sa propre âme comme une bouillie, ses idées sous la forme de noyaux de pêche, et la morale comme une idéalité creuse, semblable à une bulle de savon. Il craignit d'avoir trop dépassé le sensualisme, et rebroussant de nouveau vers un éclectisme raisonnable, il s'arrêta à l'idée qu'il n'était ni chez lui, ni dans le comble d'un moulin à vent, mais toujours dans l'auberge du Lion-d'Or, où il rêvait sagement dans son lit, en attendant l'aurore aux doigts de rose. Puis, revenant à la morale, il comprit que même dans un rêve, elle lui ordonnait de veiller à sa propre conversation, et de s'échapper au plus tôt d'un moulin où il était pris pour le diable. Sur quoi il souleva quelques tuiles et mit le nez à l'air, juste au moment où le soleil mettait le nez sur l'horizon. Faute d'échelle, il se décida à descendre dans la campagne, le long de l'aile du moulin à laquelle il vint s'accrocher.

XII

Nous avons laissé la force armée marchant sans ordre parmi les seigles, et recevant des carottes sur la tête, faute de discipline. Elle avait continué ainsi plusieurs jours. Mais déjà vers minuit de celui où nous sommes, se trouvant sous le vent du moulin où était l'habit, elle avait poussé de ce côté, montrant déjà sous cette influence quelques symptômes de discipline, qui prenaient un caractère beaucoup plus tranché à mesure qu'elle avançait dans cette direction. À la fin, ayant aperçu le plumet du chapeau du Maire qui sortait par les tuiles du comble, elle avait pris le pas de course, et était arrivée au moment où le docteur venait de s'accrocher à l'aile du moulin dans l'intention de prendre terre.

XIII

Mais le docteur se trouvait dans un grand embarras. Pendant qu'il enfourchait son aile, un léger vent d'ouest s'élevant l'avait mise en mouvement avec les trois autres, de façon que le docteur tournait avec tout le système, en songeant aux tourbillons de Descartes.

Voyant cela, la force armée s'accrocha aux deux ailes suivantes pour courir après l'habit, espérant l'atteindre avant midi ; ce qui lui semblait toujours plus probable, car les ailes allaient toujours plus vite.

En effet, le vent ayant excessivement fraîchi, et rencontrant au bout des ailes une surface qui lui donnait plus de prise, il en était résulté une vitesse telle que les ailes n'étaient déjà plus visibles pour un observateur placé en face. C'est ce qui fit que les huit cochons d'Irlande, venant sans crainte paître l'herbe qui avait crû dessous, furent très surpris de se trouver lancés par une courbe parabolique jusqu'au pays de Givernais, où ils tombèrent, au bout de trois semaines, dans les filets de pêcheurs qui séchaient au bord du lac d'Eaubelle, appelé depuis le lac des Cochons, au grand déplaisir des poètes du pays. C'est là qu'ils furent recueillis au nombre de vingt-huit, car les femelles avaient mis bas durant la traversée. De ce jour date l'introduction du cochon rouge d'Irlande en Givernais où ils se sont tellement multipliés que les races bovine et moutonnière y ont dé péri, faute d'espace. D'où résulte que ceux du Givernais, pour manger trop de saucisses, ont le sang échauffé et le visage pustulent, battant leurs femmes, et crevant de colère avant l'âge.

XIV

Le vent fraîchit encore de telle sorte que les ailes faisaient déjà six cent quarante-trois tours par seconde, comme l'a calculé depuis Jean Renaud, arpenteur assermenté, descendant de Tycho Brahe, par les femmes. Aussi le docteur était-il soumis depuis

longtemps à une lutte entre les forces centripète et centrifuge, craignant à chaque instant que cette dernière ne l'emportât. À la fin l'ouragan étant devenu irrésistible, le docteur Festus fut lancé par la tangente à une élévation où aucun docteur n'est parvenu ni avant ni après lui.

La force armée ne s'aperçut pas d'abord que l'habit, après lequel elle courait, était parti pour le haut des airs ; mais quand le vent se fut un peu calmé et qu'elle eut vu l'aile libre et l'habit aux nuages, elle partit aussi par la tangente, afin de le rattraper. Mais lancée par une force moindre, et retardée par le poids des armes, elle n'avait pas l'essor nécessaire pour l'atteindre.

FIN DU TROISIÈME LIVRE



LIVRE QUATRIÈME

Où le docteur Festus ayant été lancé par la tangente, on le perd de vue. — Comment toute la commune, après avoir passé sur le ventre du Maire, s'alla noyer dans le grand canal. — Milord rejoint Milady, et tous les deux sont écroués sous le n° 36, où ils retrouvent le Maire. — Gouvernement paternel du royaume de Vireloup. — Comment le Maire, Milord et Milady se trouvent à la tête d'une vaste conjuration ramifiée. — Des interrogatoires et de la procédure. — Histoire sinistre d'une requête en grâce. — Retour imprévu de la force armée, mort de Jean Baune, le repris de justice, et délivrance presque miraculeuse du Maire, de Milord et de Milady.

I

Le docteur Festus, lancé par la tangente, traversa un vol de corbeaux criards, dont soixante-huit, culbutés par le choc, vinrent tomber sur le champ de Jean Renaud, l'arpenteur assermenté, au moment où il triangulait son propre champ, par façon de récréation digestive, ce qu'il pratiquait tous les jours après son dîner. À la vue des volatiles, Jean Renaud culbuta son niveau, et cassa sa planchette, tant il fut surpris, croyant que ce fût toute une plaie d'Égypte. Puis, s'étant remis, il alla quérir des témoins, comme quoi il avait été favorisé d'un grand phénomène, qu'il nomma une pluie de corbeaux.

Jean Renaud procéda ensuite à écrire un beau mémoire pour l'académie royale de Vireloup. Il détailla d'abord le fait, puis, passant aux recherches explicatives, il en trouva la cause dans la rencontre fortuite de particules organiques, agissant en vertu d'une force vitale propre à chacune d'elles séparément, mais qui se détruisait par leur agglomération sous forme de corbeaux ; ce qui était prouvé par l'inspection même des corbeaux, trouvés morts à l'instant de la chute. S'élevant ensuite aux lois générales, il tira de là sa grande théorie des formations aériennes, à laquelle il rattacha le phénomène des aérolithes, des pluies de sauterelles, des pluies de grenouilles, des grêles printanières, et aussi, en allongeant un peu le bras, des étoiles filantes ; d'où il fut nommé à l'unanimité membre correspondant de l'académie royale de Vireloup, et reçut son diplôme doré sur tranche et paraphé au revers, de manière qu'il mourut insolvable, ne voulant plus arpenter, crainte de s'avilir et dégrader son diplôme.

II

Le docteur Festus traversa ensuite la région des nuages où il ne trouva personne, mais regretta souvent son parapluie ; et il aurait certainement contracté un rhumatisme goutteux, suivi de paralysie, sans les étincelles électriques qui le piquaient au flanc, au dos, à la tête et sur tous les membres, selon la méthode des plus fameux médecins. Par ce fait furent préservées de la foudre, ce jour-là, trois communes et deux paroisses, portant sept cents meules de foin, dont vingt-cinq à George Luçon.

Mais aussitôt qu'il eut franchi la région des nuages, le docteur fut obligé de mettre ses lunettes vertes, inondé qu'il fut tout à coup des flots d'une clarté pure qui étincelait au ciel, à l'horizon, et sur la croupe blanche des nuées qui ondulaient à ses pieds. Vers le nord, quelques cimes bleuâtres, appartenant aux grandes chaînes centrales, formaient comme des îlots d'azur sur une mer d'argent, ajoutant

par leur immobilité à la majesté imposante de ces resplendissantes solitudes. Bientôt l'effort du vent déchira ces nuées, et d'immenses paysages apparurent, dont l'éloignement l'empêchait de distinguer les détails ; mais il voyait comme un vaste tapis embelli de mille teintes d'une richesse et d'une pureté extraordinaires, tantôt sombres, tantôt riantes, et sillonnées par un filet de pur cristal. C'était la rivière d'Eaubelle, au-dessus de laquelle il se trouvait alors.

III

Ce fut bien autre chose lorsque, vers le soir, ayant tourné la tête, il vit la lune grande comme l'hippodrome, qui s'avancait majestueusement dans l'espace avec le bruit lointain d'une bombe qui fend l'air, et présentant à ses regards d'immenses montagnes, de profondes vallées, des continents, des mers resplendissantes. Il reconnut que cet astre est composé d'une croûte métallique sans cesse renouvelée ; qu'au centre de cette coque extérieure bouillonnent sans cesse trente-six métaux en pleine fusion, lesquels venant à se faire un passage par le sommet des monts, découlent ensuite sur leur croupe en lames brillantes qui se refroidissent à leur tour ; qu'ainsi les profondes vallées de cet astre forment comme d'immenses miroirs concaves, à l'instar de ceux avec lesquels Archimède brûla la flotte des Romains, et que ce sont ces miroirs qui, réfléchissant la lumière du soleil, éclairent nos nuits d'une douce lumière. Enfin, il s'assura que cette planète n'est pas habitée, contrairement à l'opinion de ce savant allemand qui prétend y avoir distingué, avec sa lunette, un marquis valsant avec une douairière.

Du reste, le docteur Festus ne se débattait plus entre le rêve et la veille, bien convaincu que, dormant encore à l'hôtel du Lion-d'Or, il était favorisé d'un rêve aussi unique qu'admirable.

IV

Il est temps de retourner à Milord, que nous avons laissé en chemise vers les rives du grand canal, faisant une battue pour retrouver l'habit du Maire, dont le docteur Festus se trouvait vêtu à son préjudice.

En faisant sa battue, Milord, en chemise, était arrivé à l'endroit où restait gisant Pierre Lantara le vagabond, tué récemment par Jean Baune. Croyant que c'était un brave paysan qui sommeillait, il lui avait dit d'une voix forte : *Do you speak english ?* À quoi Pierre Lantara ne répondit rien. Milord s'étant alors approché, reconnut parfaitement un des deux brigands qui l'avaient dévalisé. Sur quoi il entra en *humour*, et fit, en bon anglais, quatre-vingt-deux plaisanteries diverses sur cette idée très simple que le drôle avait attrapé ce qu'il méritait, riant si prodigieusement entre chacune d'elles qu'il se creva la peau du diaphragme ; d'où sa voix devint creuse et son rire abdominal.

Du reste, pour ne pas rester en chemise, Milord se vêtit des habits de Pierre Lantara, et put reprendre sa route vers l'hôtellerie, où Milady devait l'attendre. Mais à sa grande stupeur, il ne trouva dans la commune, dans le village, dans l'hôtellerie, pas une âme vivante, si ce n'est l'âne de Julien le borgne, qui léchait la boîte à sel. Milord l'enfourcha, et repartit aussitôt, extrêmement inquiet du sort de son épouse.

V

C'est qu'en effet, depuis le départ du Maire et de la force armée, il s'était passé des choses affligeantes dans cette déplorable commune.

Les règlements avaient été enfreints, les bans levés, les bois communaux brûlés, et l'hôtel de ville mis en cabaret, où se buvait le vin communal. D'autre part, Louis Frelay avait chassé par les seigles sans permis, disant avoir le droit de tirer sur les moineaux ; d'où Claude Roset lui avait entamé le mollet de sa

faucille, disant avoir le droit de couper son seigle ; sur quoi, Louis Frelay lui avait tiré son coup de petit plomb dans l'épaule, disant avoir le droit de décharger son fusil ; sur quoi le garde champêtre survenant leur avait pris à chacun leur bonnet, disant qu'il avait le droit de les mettre à l'amende ; sur quoi, les Roset et les Frelay étant accourus, avaient foulé le garde champêtre, disant qu'ils avaient le droit de défendre leurs parents ; ce dont les autres de la commune s'étaient fâchés, disant qu'ils avaient le droit d'avoir un garde champêtre qui ne fût pas foulé ; tant et tant que ceux du hameau de Bellecombe ayant pris parti, les uns pour les Roset, les autres pour les Frelay, il s'ensuivit une roulée universelle dans ledit champ de seigle, au grand détriment de la récolte, qui promettait deux mille coupes, sans compter la paille.

VI

Ils en étaient là, lorsque du haut des airs, où cheminait le docteur Festus, vint à choir, droit au milieu du champ, le chapeau du Maire, et son plumet ; d'où ils entrèrent en grande épouvante, et ayant incontinent levé les yeux, ils virent la force armée et l'habit cheminant par en haut d'orient en occident. Toute la commune cria aussitôt : « C'est le Maire ! » et, rentrant en elle-même, se mit à le suivre, sans le perdre des yeux, ce qui était la cause que faute de voir leur chemin ils trébuchaient par centaines.

C'est ainsi qu'ils coururent durant deux jours à travers champs, roulant, sautillant, boitant, culbutant, et faisant de grandes dévastations. Devant eux, fuyaient effrayées toutes les basses-cours des lieux circonvoisins, notamment trois cent trente dindons alarmés, une multitude de poulets, de cochons, de coqs d'Inde, plus une foule de moutons, cavales, génisses, plus soixante chiens de garde, dix-sept gardes champêtres, quinze municipaux, vingt-neuf marguilliers, douze maires et leurs adjoints qui, ayant voulu les arrêter, se trouvèrent au

contraire enchaînés par le tourbillon ; d'où, faute de pouvoir se faire entendre, plusieurs périrent de catastrophes bilieuses, provenant d'apostrophes rentrées.

Heureusement, le Maire, le véritable Maire, que nous avons laissé en chemise dans ces parages, les aperçut de loin, et reconnut sa commune. Sur quoi, il dit aux paysans désolés qui l'entouraient : « Ne bougez pas, et laissez-moi faire. » Puis s'étant placé sur un tertre en face de la colonne qui arrivait, il commença à la haranguer en disant : « Administrés... » Il ne put achever. La commune, toujours les yeux en l'air, lui passa sur le ventre et alla outre jusqu'au grand canal, où faute de voir leur chemin, et s'arrêter à temps, ils tombèrent tous, au nombre de trois mille sept cent vingt-deux âmes, non compris les dindons, les municipaux, et animaux domestiques ci-dessus mentionnés. Et c'est depuis ce temps que l'autorité a fait mettre, dans cet endroit du grand canal, une forte barrière qui s'y voit encore dans les basses eaux.

VII

Le Maire s'étant relevé s'assit au soleil pour faire d'amères réflexions sur le sort des grands ici-bas, sur l'ingratitude des peuples, et sur la mauvaise tendance des masses, dans un siècle corrompu. Il se plaisait à reconnaître qu'en tout temps son administration avait été juste, paternelle, habile, exemplaire, irréprochable ; il se plaisait encore à reconnaître qu'il n'avait jamais voulu que le bien et le bonheur de ses administrés ; et songeant que toutefois sa commune lui avait passé sur le ventre, sans seulement lui dire gare, il était près de douter de la vertu.

Il se leva bientôt, afin de poursuivre sa commune, se promettant au surplus d'acheter au premier endroit du papier timbré pour rédiger un procès-verbal de deux cent quatre-vingt-quatorze articles, qu'il ébaucha pendant la route.

VIII

Toujours en chemise, le Maire arriva ainsi à la frontière du royaume de Vireloup, où les douaniers royaux lui demandèrent s'il n'avait rien à déclarer. Le Maire leur ayant répondu que non, à sa connaissance du moins, ils le fouillèrent néanmoins sévèrement, examinant sa chemise, dessus dessous, dehors et dedans. Ils n'y trouvèrent rien de prohibé ; en sorte qu'ils lui dirent qu'il pouvait passer outre, moyennant deux croquelus de droit (argent de Vireloup), pour sa chemise qui lui paraissait neuve.

Le Maire trouva la demande juste et conforme aux lois ; seulement il argua de son manque provisoire de numéraire. Mais, sur ces entrefaites, le chef du poste lui avait demandé d'exhiber ses papiers, le Maire pâlit de la tête aux pieds, car il se sentait pour la première fois de sa vie en état de contravention. Aussi, avant même qu'il eût eu le temps de dépâler, il fut livré à un gendarme qui, lui ayant mis les poucettes royales, le conduisit dans la prison royale de Balabran, où il fut écroué sous le n° 36, et reçut une cruche d'eau et une livre de pain qui lui firent grand bien.

IX

D'autre part Milady, que nous avons laissée sortant de la ferme de George Luçon, avait repris le chemin de l'hôtellerie, dans l'idée que durant ses dernières aventures elle pouvait s'être croisée avec son époux. C'est ce qui fut cause qu'effectivement, après deux jours de marche, elle vit de loin sur la route un homme sur un âne, et que peu à peu s'approchant, elle reconnut, sous l'habit de Pierre Lantara le vagabond, son propre époux et maître, Milord Dobleyou, qui lui criait de toute sa force sans la reconnaître encore : *Do you speak english ?* puis, l'ayant reconnue, il lui dit tranquillement : *Good bye, Clara.*

Mais Milady qui avait les passions vives (comme nous l'avons dit), tomba en faiblesse, et s'évanouit comme enivrée de joie. Milord la regarda faire avec une grande force d'âme ; seulement, ayant tiré sa montre, et prévoyant que l'évanouissement les mènerait bien tard, d'autant plus que son âne avait le pas lent, il tira du sac de Milady son carnet, sur lequel il écrivit en anglais qu'il prenait les devants, sans se presser, et qu'elle le rattraperait en allant d'un bon pas ; puis, lui ayant inséré le carnet dans la main, il s'éloigna, rempli de satisfaction.

Il avait cheminé deux heures, lorsqu'il se trouva cerné tout à coup par un détachement de huit gendarmes qui le mirent en joue à bout portant ; sur quoi Milord leur dit : *Do you speak english ?* Mais eux, certains, d'après le signalement, que c'était Pierre Lantara le vagabond, qui contrefaisait l'anglais pour les déjouer, lui répondirent en lui mettant les poucettes royales, et le conduisirent à la prison royale de Balabran, où il fut écroué sous le n° 36. C'est là qu'il trouva le Maire, et rentra incontinent en *humour*, lorsqu'il reconnut ce même drôle qui l'avait fait charger à la baïonnette dans la forêt. Il lui asséna vingt-huit plaisanteries en bon anglais, riant si copieusement qu'il s'en crevait toujours plus la peau du diaphragme, et ne rendait plus que le son d'un tambourin percé. D'autre part, le Maire était si bileusement affecté, que son foie lui remontait au gosier, d'où il contracta une jaunisse dont il ne guérit jamais bien.

X

Milady restée sur la route, évanouie, et le carnet à la main, fut rencontrée par Jacques Liodet qui ramenait son char du marché d'Ambresailles. Liodet, qui était bon homme, en prit pitié et la chargea sur son chariot, bien fourni de paille fraîche ; puis, sans songer à mal, il arriva à cette même douane du royaume de Vireloup, si fatale au Maire, disant n'avoir rien à déclarer.

Les douaniers piquèrent au travers de la paille, et la pointe atteignant Milady un peu au-dessous des dernières vertèbres

lombaires, elle poussa un grand cri : sur quoi on arrêta provisoirement Jaques Liodet, comme suspect, et on confisqua l'attelage, comme servant à des transports suspects : puis l'on se mit à chercher ce qui était dedans. Alors Milady fut arrêtée comme ayant voulu s'introduire dans le royaume de Vireloup, sans passeport et cachée dans de la paille ; cas prévu par l'article 8 du règlement de police. On saisit son sac, son carnet, elle fut livrée entre les mains d'un gendarme, qui, lui ayant mis les poucettes royales, la conduisit à la prison royale de Balabran, où elle fut écrouée sous le n° 36.

XI

À la vue de son épouse, qui venait le rejoindre dans sa prison, Milord, qui avait déjà repris son sérieux, entra de nouveau en *humour*, et fit neuf plaisanteries en bon anglais ; pendant que Milady, reconnaissant ce même Maire qui l'avait dépouillée dans la forêt, lui sautait au visage, tant elle avait les passions vives (comme nous l'avons dit). Milord, voyant la mine matagrabolisée du Maire, en redoubla d'*humour* à tel point, que, son rire l'épuisant, il tomba sur la cruche, la cassa, et s'assit dans l'eau ; d'où il contracta un rhume aigu, dont il ne guérit bien que sept années après, en chassant le tigre au Bengale, pour se faire transpirer.

Toutefois, la position de ces trois personnages, déjà fort triste, prenait au-dehors un caractère bien plus triste encore.

XII

Le royaume de Vireloup jouit d'un gouvernement paternel. Le roi y est le père de ses sujets, qu'il traite en enfants ; veillant avec sollicitude sur leurs lectures, sur leurs conversations, sur leur manger, sur leurs vêtements, et voulant qu'ils tiennent tout de lui. C'est pour cela qu'il prohibe les livres, les idées,

les marchandises, les denrées du dehors, et qu'il fait surveiller ceux qui causent ; les mettant en punition dans ses cachots royaux, s'ils causent mal, ou s'ils ne causent pas bien, ou s'ils s'obstinent à ne pas causer du tout. Comme le roi de Vireloup aime à chasser au renard, et d'ailleurs n'aurait pas le temps de suivre tous ses enfants pendant toute la journée, il se fait aider par les ministres, qui se font aider par la force armée, des douaniers et des prêtres : en sorte que je le comparerais volontiers à un tendre père qui s'entourerait de domestiques fidèles et d'instituteurs estimables.

Et cependant, ce qu'on aurait peine à croire, le roi de Vireloup avait tels de ses enfants qui le chagrinaient, et bien souvent, à ce qu'on m'a rapporté, étaient cause qu'à la chasse même, où il prenait tant de plaisir, il y avait des moments où il s'asseyait sous un arbre, pour éprouver de la douleur de leur conduite, quand il était fatigué. C'étaient, pour la plupart, des enfants babillards, ergoteurs, ingrats, ricaneurs, indociles, qui, au lieu de se croire heureux sous un tel père, s'obstinaient à penser qu'ils étaient malheureux. Le roi, toujours bon et indulgent, les faisait emprisonner dans ses cachots royaux de correction ; mais s'ils babillaient là-dessus, ou en écrivaient à leurs amis, il était sans pitié, et avait des moyens de les faire disparaître sans qu'on sût bien comment. En sorte que je le comparerais à un père, tendre à la vérité, mais prudent, qui sent que la sévérité est quelquefois un devoir.

Or il était arrivé que ceux de Balabran, qui est une province frontière touchant au pays de Ginvernais, s'étaient beaucoup gâtés par le contact avec le voisin, faisant contrebande de culottes, de sucre, de café, et surtout d'idées prohibées dans tout le Vireloup ; car il faut savoir que dans le Ginvernais, où autrefois le gouvernement était paternel aussi, ils se sont émancipés de telle façon que là c'est le roi qui est l'enfant de ses sujets, lesquels entendent qu'il tienne tout d'eux, son argent et son pouvoir, et ne fasse pas un mouvement de jambe, de bras ou de corps, que ceux qui sont prévus par la grande Pancarte, qui est leur pacte social. C'est ce qui rendait les Ginvernais

mauvaise compagnie pour les gens de Balabran, en sorte que ceux-ci se gâtaient à vue d'œil, au grand déplaisir du roi leur père, qui avait résolu d'y mettre ordre. D'où je le comparerais à un père, tendre à la vérité, mais qui fustige une portion de ses enfants, pour le plus grand bien des autres.

C'est par suite des mesures prises à ce sujet que nos trois personnages avaient été écroués sous le n° 36, et que l'on instruisait leur procédure dans le plus grand secret, selon la méthode usitée en Vireloup, où ils disent que c'est en symbole du secret des procédures, que la déesse Thémis est représentée les yeux bandés.

XIII

Leur affaire devenait très mauvaise, car si, d'une part, la figure jaune du Maire avait paru éminemment conspiratrice ; de l'autre, Pierre Lantara, dont Milord avait imprudemment revêtu l'habit, se trouva être un homme de Balabran exilé pour avoir dit en plein cabaret, en parlant du gouvernement, que tout ça sentait le micmac. De plus, les espions qui observaient la prison avaient rapporté que les prisonniers se connaissaient tous les trois ; en sorte qu'il n'y avait point de doute qu'il n'y eût concert entre eux, au sujet d'une vaste conspiration avec ramifications, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, tendant au renversement de la dynastie actuelle, et à l'établissement d'un gouvernement semblable à celui du Givernais. À ces nouvelles, le roi de Vireloup, consterné d'épouvante, s'était mis au lit pour prendre des calmants, après avoir ordonné à ses ministres de veiller à ce que la chose publique ne souffrît aucun détriment dans sa personne. Les ministres avaient aussitôt dépêché des courriers pour assurer le roi du Givernais des intentions spécifiques de leur cour ; et en même temps ils avaient fait marcher sur cette frontière mille hommes de bonnes troupes, qui devaient se tenir prêtes à envahir Givernais au premier ordre, et, en attendant, tirer sur quiconque voudrait s'introduire dans

le pays. D'autre part, ils avaient créé des tribunaux tout neufs, fonctionnant plus vite et mieux que les anciens, afin de juger et pendre incontinent toutes les ramifications de la conspiration. Ils avaient en outre nommé des commissions toutes composées d'hommes respectables par leur position sociale et par leur fortune, lesquelles étaient chargées de préparer la liste de ceux qui seraient de la ramification.

XIV

Ces choses faites, les quatre ministres vinrent faire leur rapport au roi, qui commença à se remettre et à dire, tout en buvant sa potion et en regardant son fusil de chasse, qu'il était satisfait. Sur quoi, le Premier ministre remarquant cette étonnante force de tête (car le roi faisait réellement là trois choses à la fois), ne put s'empêcher de le complimenter, en le comparant à César qui dictait quatre lettres à la fois. Le roi lui répondit : C'est bon ; allez-vous-en, je veux changer de chemise. Les quatre ministres sourirent décemment à cette brusque saillie, et s'en allèrent à reculons en saluant jusqu'à terre. C'est ce qui fit qu'ils marchèrent tout le long sur les pieds des courtisans qui assistaient au petit lever, et qui avaient tous des durillons, pour avoir trop fait antichambre. Le roi en rit beaucoup, et les courtisans se mirent tous à rire beaucoup ; les valets qui étaient dans l'antichambre, entendant rire, rirent aussi, et ainsi de suite jusqu'au factionnaire de garde à la porte ; en sorte que la gazette annonça que le petit lever avait été embelli par l'allégresse que répandait le rétablissement de Sa Majesté.

XV

Malheureusement une circonstance inattendue vint porter un jour tout nouveau sur la conspiration, et jeter nos trois personnages dans la position la plus désespérée.

En effet, la commission chargée d'examiner les pièces saisies sur les conjurés, n'ayant trouvé que le carnet de Milady, s'était d'abord trouvée dans un grand embarras, car, d'une part, les tribunaux tout neufs étaient impatients de juger et de pendre ; mais, d'autre part, elle manquait pour son propre compte des preuves et documents qui lui étaient nécessaires pour confectionner la procédure. Or, en Vireloup, si les tribunaux ne pendent jamais sans procédure, les commissions de leur côté répugnent à conclure sans preuve.

Mais, sur un examen plus attentif du carnet, la commission n'avait pas tardé à reconnaître qu'elle tenait le fil de toute l'affaire, et les noms des principaux conjurés : c'étaient l'hôte du Lion-d'Or, Roset, Frelay, Julien le borgne, Joseph Pralin, et tous ceux avec qui Milady avait eu des comptes.

Elle passa ensuite à l'état des sommes reçues, montant à vingt-cinq mille croquelus (argent de Vireloup). Elle fit traduire la note qu'avait écrite Milord sur la route, note qui fixait un rendez-vous prochain ; par où elle calcula la date du jour où devait éclater la conspiration. Enfin, arrivant à dix pages consécutives de chiffres (c'étaient les notes de la blanchisseuse), il ne lui restait plus qu'à trouver la clé de cette correspondance secrète. Ce travail fait, elle arriva à des révélations immenses, décisives, effroyables et propres à glacer de terreur tous les bons citoyens.

XVI

D'après cette correspondance, les conjurés avaient enrôlé vingt-huit joueurs d'orgue de Barbarie, lesquels jouant pendant huit jours et sept nuits consécutives devant la caserne du palais, devaient endormir la force armée. La force armée une fois ronflant, ils tombaient sur les autorités civiles, qu'ils mettaient toutes ficelées dans des balles de coton, lesquelles seraient dirigées aussitôt sur la douane. Là, des douaniers achetés, qui auraient l'air de s'assurer du contenu, les larderaient indignement, sous prétexte de remplir leurs fonctions. Les conjurés

devaient ensuite attirer toute la police d'un côté, au moyen de pétards lancés dans les poches des citoyens paisibles qui se promenaient au jardin public, et, une fois attirée, ils fermaient les grilles. Alors vingt-quatre sonnaient le tocsin, douze mettaient le feu aux poudres, trente-deux affichaient des proclamations, cent dix ouvraient le pays aux Ginvérniens, deux cent vingt proclamaient un gouvernement provisoire, trois mille se déguisaient en bons citoyens pour entrer dans la capitale, s'introduire au palais, jeter les ministres par la fenêtre, s'emparer de la personne du roi, et lui offrir la constitution ou la mort. Voilà ce qu'on découvrit dans le carnet. Aussi, plusieurs membres de la commission eurent besoin d'éther et de boissons chaudes, pour pouvoir achever cette lecture.

XVII

Il y aurait eu pourtant quelques chances pour que la vie au moins fût laissée à nos trois personnages, sans les résultats funestes des interrogatoires, que nous nous faisons un devoir de rapporter mot pour mot. Le Maire comparut le premier.

LE PRÉSIDENT. — Accusé, qui êtes-vous ?

— Salomon Textuel, ci-devant le maire de la commune de Bringiviers.

— Pourquoi êtes-vous en chemise ?

— Parce que je suis sans culottes. (Mouvement de surprise et d'effroi. Trois membres tirent leurs flacons, huit pâlisent.)

— Quels étaient vos projets ?

— De retrouver la force armée, afin de me mettre à sa tête, après quoi le reste me devenait facile.

— Qu'appellez-vous le reste ?

— C'était de reconstituer la commune, de déposer les autorités actuelles, et de punir les coupables.

UN MEMBRE DE LA COMMISSION. — Je prie M. le Président de demander à l'accusé s'il ne frémit pas d'horreur en pensant aux conséquences.

LE PRÉSIDENT. — Accusé, ne frémissez-vous pas d'horreur ?
— Oui.
— Cela suffit. Qu'on amène l'autre.

XVIII

Milord fut amené devant la commission.

LE PRÉSIDENT. — Accusé, qui êtes-vous ?

— *Do you speak english ?*

— Songez que vos tergiversations peuvent vous perdre.

— *I do not speak your durty giberish.*

UN MEMBRE. — La commission verrait avec plaisir que M. le Président passât à une autre question.

LE PRÉSIDENT. — La commission ne doit pas oublier que les pouvoirs du président l'autorisent à diriger la procédure comme il l'entend, et qu'il pourrait voir avec déplaisir l'intention d'imposer la moindre entrave à l'indépendance de ses fonctions. (Chuchotements dans la commission. Tous protestent intérieurement contre le despotisme du président, tandis qu'extérieurement ils prennent une prise de tabac). À *l'accusé* : Quels étaient vos projets ?

— *You are a stupid man.*

— Que signifie le rendez-vous dont il est question à la pièce saisie sous le n° 6 ?

— *You are a donkey, a stupid fellow, a dancing master.*

LE PRÉSIDENT. — Accusé ! Puisque vous persévérez dans ce système de ruse, nous allons passer à un autre.

MILORD à la Cour (après avoir donné huit coups de pied dans le derrière de l'huissier qui veut le reconduire) :

— *Tell me, what have I done ? say, fools ! Why am I your prisoner ? Finish quickly this farce, or I shall inform my government of your detestable proceedings against an English man. Tell me, what have I done, or my wife Clara ? Tell me, I say, fools, asses, donkeys, dancing masters, absurd men !*

Milord s'échauffait, et, en disant ces derniers mots, il se campait comme un accusé qui boxerait volontiers ses juges ; en sorte que le Président fit un signe, et huit gendarmes l'emmenèrent sans accident.

XIX

Milady comparut ensuite :

LE PRÉSIDENT. — Qui êtes-vous ?

— Ce n'éte pas voter affaire.

— Pourquoi avez-vous conspiré ?

— Je n'avé pas transpiré. Vos éte iune malproper.

— Racontez les détails de votre arrestation.

Je voulué une chaise.

LE PRÉSIDENT. — Je vais consulter la Cour.

(Après deux heures de délibération) : La Cour a décidé que vous resteriez debout.

— La cour a éte iune stupide, je voulué iune chaise.

— Accusée ! vous manquez à la Cour. Je vous invite à rentrer en vous-même. Reconnaissez-vous ce carnet comme vous appartenant ?

— Uï ; c'éte ma caarnet que vos avé volé.

— Je vais consulter la Cour pour savoir si l'interrogatoire peut être continué sur ce ton. (Après deux heures de délibération), *le Président* : La Cour décide que la raison d'État exige que l'interrogatoire soit continué, et que les expressions injurieuses seront considérées comme non avenues. Quels étaient vos projets ?

— Ma project, il a éte de soortir de cette détestabel pays, où vos éte tute des impeertinentes. Voter douane avé piqué moi dans la dos, et j'avé saigné beaucoup. *Oh ! had I the power ! I would prove to you that an English woman is not to be insulted by such a mob as you are all, and you among the first !*

— En supposant que vos joueurs d'orgue fussent parvenus à endormir la force armée, auriez-vous assassiné la magistrature ?

- Uï. Voter magistrature, il été iune beast.
- Avez-vous des pétards sous votre robe ?
- Taisez-vous, insolente ! (Ici Milady fait les cornes au président. Sur quoi l'huissier voulant l'en empêcher, elle lui donne un soufflet qui le renverse contre un membre de la commission, qui tombe sur l'autre, et de rang en rang en couche quinze sur leur banc.) Le Président pâlit et dit :
- Accusée, vous avez épuisé l'indulgence de la Cour. Qu'on la reconduise en prison ; et si elle se livrait à de nouvelles violences, qu'il lui soit mis le corset de force. (Deux gendarmes s'approchent.) Milady, croyant qu'on en veut à son corset, saisit successivement un encrier, trois chapeaux de juges, une escabelle, un verre d'eau sucrée, deux liasses de pièces saisies, une perruque de greffier et cinq paires de lunettes, qu'elle lance à la figure des deux gendarmes. Le Président pâlit de plus en plus, et finit par se couvrir. L'huissier va appeler le poste voisin : soixante-et-dix hommes cernent la maison, montent au pas de charge, forment le blocus de Milady, s'en emparent, et la reconduisent en prison.

XX

La commission, tremblante de peur, fouilla d'abord dans ses poches pour être sûre qu'il n'y ait point de pétards ; puis, quoique le président, à raison de cette pénible scène, fût atteint de violentes coliques, elle décida que l'on jugerait sans désespérer.

La délibération fut courte, mais les conclusions furent terribles. La Cour condamnait les trois accusés à être transférés nuitamment dans la capitale, pour y être pendus sur la grande place, au carnaval suivant, par façon de réjouissance populaire ; après quoi leurs corps seraient de nouveau transférés à Balabran, et exposés pour l'exemple à la tête du pont qui fait face au Givernais.

Cependant les formes respectueuses et légales qu'avait observées le Maire dans son interrogatoire, ayant intéressé la commission en sa faveur, elle avait décidé d'adresser pour lui au roi une requête en commutation de peine. La requête rédigée, elle fut portée à la capitale par un courrier extraordinaire, à qui les bons citoyens devaient fournir gratuitement sur sa route nourriture, rafraîchissement et chevaux (il en tuait deux à l'heure); ce que je cite, pour montrer avec quel soin le gouvernement paternel de Vireloup évite de surcharger le trésor, ce qui conduit toujours à augmenter les impôts. C'est d'après ce même principe qu'il loge ses troupes chez le particulier, et perce ses routes par corvées, comme l'établit dans son grand ouvrage, *De itineribus et canalibus, absque œrarii detrimento, construendis*, le sieur Desperraux, architecte pensionné et économiste assermenté, membre de l'académie de Vireloup, directeur des routes et canaux, et premier fabricant de chocolat de Son Altesse Madame la duchesse de Pingoin, nièce du roi de Vireloup.

Au bout de six jours, le courrier descendit à l'hôtel du ministre de l'Intérieur, à qui la requête fut remise. Celui-ci se rendit aussitôt chez le roi, qui, dans ce moment, prenait du punch. Après sept salutations solennelles, il lui remit le papier; sur quoi le roi lui dit, en posant la feuille sur un guéridon: « C'est bon. Allez-vous-en. »

En effet le roi était occupé dans ce moment à observer les jeux de son fils aîné, jeune enfant d'une haute espérance. À peine âgé de quinze ans, il montrait les plus heureuses dispositions, et passait au palais pour devoir être l'honneur d'une dynastie toute de héros. L'on venait, en particulier, au moment où était entré le ministre, de lui découvrir une haute aptitude pour l'art nautique, sur ce que, de lui-même et sans aucun secours des personnes de l'art, il venait de faire un petit bateau de papier, et que, l'ayant posé sur le bol de punch, il avait eu l'idée de le faire cheminer en soufflant dessus. À ce trait d'une rare précocité, les courtisans

avaient manifesté la plus vive admiration, au point que plusieurs s'embrassaient en forme de félicitation, étant glorieux d'avoir à servir sous un tel prince. Aussi le petit bonhomme, voulant renchérir encore sur ce qu'il avait fait, prit la requête sur le guéridon, la divisa en quatre parts, dont il fit quatre nouveaux navires, et les posant sur le bol, il fit manœuvrer cette flotte en criant : *tribord ! bâbord !* pendant que les courtisans en étaient à se pâmer, faute de s'être réservé des expressions assez fortes pour peindre leur délicieuse surprise. Le roi enchanté, nomma aussitôt son fils grand-amiral et commandant en chef de toutes les flottes du royaume.

XXII

De cette manière la requête voguait sur le bol de punch, fortement compromise. Néanmoins le roi s'étant levé pour prendre l'air dans ses jardins, ordonna que l'on mît ces papiers de côté. La requête fut donc séchée au feu, et portée dans son cabinet. Le roi l'y vit en rentrant ; mais comme le punch lui avait légèrement dérangé l'estomac, il alla se mettre au lit, d'où il fut dans le cas de se lever par trois fois, tant il avait de malaise. Le lendemain, la requête était encore dans la chambre, mais plus sur le bureau. Vers le milieu du jour, elle n'était plus ni dans le bureau, ni dans la chambre ; et Paul Farcy, dans le temps fermer des boues, m'a raconté qu'un jour, faisant travailler aux canaux du palais qui manquaient de pente, un ouvrier trouva trois morceaux de papier, qui, juxtaposés, formaient une feuille que je crois être ladite requête, me fondant principalement sur ceci, que le roi n'avait pas été bien cette nuit-là.

XXIII

Le terme de recours en grâce étant écoulé, les trois prisonniers furent acheminés nuitamment sur la capitale, sous

la garde de quatre soldats que commandait un caporal de confiance.

Mais un admirable concours de circonstances devait amener leur délivrance à point nommé. À peine avaient-ils marché deux heures à la lueur des étoiles que le caporal de confiance tomba percé de deux coups de baïonnette, dont l'un, transperçant les entrailles, lui fit pousser un horrible cri ; tandis que l'autre, traversant l'oreillette gauche, éteignait et le cri et la vie. Cet homme était Jean Baune, le repris de justice, l'assassin de Lantara, caporal de confiance de Vireloup, brigand en Givernais, où il allait en congé dévaliser les passants.

Les auteurs de ce beau coup étaient Blême et Rouget, cette force armée que nous avons laissée au sommet des airs, à la poursuite du docteur Festus, et gardant sous l'influence de l'habit une exacte discipline. Après avoir pirouetté pendant dix jours, sans rencontrer personne qu'un mouton (j'entends un mouton enlevé par un aigle), ils avaient commencé à paraboliser vers la terre, en pivotant la tête en bas, à cause du poids des armes ; puis, avec une impétuosité qui tenait plus de la gravitation que de la vaillance, ils s'étaient venus ficher dans l'impie poitrine d'un lâche scélérat. Après quoi ils se défichèrent, et reprirent leur route à travers champs sans aucune discipline. L'habit était trop loin.

Au cri de mort qu'avait exhalé Jean Baune, les quatre soldats, certains d'être tombés dans une affreuse embuscade, s'étaient enfuis à toutes jambes, en déchargeant leurs armes au hasard ; d'où ils tuèrent huit poules dans la basse-cour du sieur Coquard, lequel, dès le lendemain, acheta, pour trois écus patagons, une trappe à prendre les renards.

C'est ainsi que furent merveilleusement délivrés Milord, son épouse et le Maire. Ils purent gagner avant le jour la frontière du royaume de Vireloup, d'où ils s'échappèrent comme des brochets d'une nasse, se promettant bien que jamais ils ne s'y laisseraient reprendre. Leurs infortunes les avaient réconciliés ; en sorte qu'au bout du pont ils se serrèrent la main avant de se séparer, et Milord engagea beaucoup le Maire, lorsqu'il aurait

retrouvé ses habits et réglé les affaires de sa commune, à venir le voir en Angleterre, dans son grand château d'Ingleness, où ils chasseraient ensemble au renard.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE



LIVRE CINQUIÈME

Où le docteur Festus est retrouvé par sir John Guignard, dans la constellation du Capricorne. — Guignard est réfuté par Lunard, qui est réfuté par Nébular. — Comment la Société Royale eut mal au ventre. — Le docteur Festus, voyageant en télescope, repart par la tangente, avec trois commissaires et trois perruques. — Pourquoi l'astronome Apogée fut fait comte et demanda son divorce. — Les trois commissaires s'empoignent sur l'hypothèse. — Comment Milord et Milady burent l'onde amère. — Malheurs de M. Apogée en caleçons, et de Mme Apogée en peignoir.

I

Le docteur Festus continuait son voyage d'instruction par le haut des airs, et il était parvenu à une telle hauteur qu'il voyait la terre comme une grande boule, où il ne distinguait plus que les continents et les mers : celles-ci d'un beau bleu d'azur, et les terres d'une couleur lumineuse et suave. Il eut l'occasion de vérifier la justesse de l'hypothèse de J.-C. Simmes, en voyant que les pôles sont effectivement percés d'un grand trou, au fond duquel on aperçoit des matières incandescentes. Les bords du trou, fécondés par la chaleur, sont couverts d'admirables pelouses, sur lesquelles il distingua des troupeaux immenses de mammoths et de mastodontes, animaux qu'on ne trouve plus que fossiles, en dehors de la zone glacée qui entoure cet Éden verdoyant.

Mais dans ce moment il lui arrivait une chose bien singulière. Il avait atteint le plan d'intersection qui sépare la sphère d'attraction de la terre, de celle de la lune ; en sorte qu'ayant le buste dans l'une, et les jambes dans l'autre, il restait immobile, également sollicité par les deux astres ; seulement il observait que son corps en prenait de l'allongement, sans que toutefois les organes vitaux en fussent altérés. Ce qui l'étonna encore, ce fut de remarquer une foule d'aérolithes arrêtés, dans la même situation et pour les mêmes causes que lui, sur cet immense plan d'intersection, où ils surnageaient comme des tronçons de bois sur un océan sans rivages ; selon qu'ils se corrodent dessus ou dessous, les débris qui s'en échappent gravitent vers la lune ou vers la terre, où ils fournissent aux hypothèses des savants. Le docteur se trouvant à portée de l'un des plus gros, voulut s'y asseoir, mais à peine l'eut-il touché, que l'équilibre d'attraction se trouvant rompu, l'aérolithe gravita vers notre terre avec une vitesse prodigieuse, et c'est celui qui se voit encore dans l'église cathédrale du bourg d'Asnières, où ils en ont fait leur maître-autel. D'où est venu leur surnom de gobe-la-lune, parce qu'ils regardent toujours au ciel s'il leur vient des maîtres-autels.

Du reste, le docteur Festus n'avait jamais éprouvé un bien-être aussi grand. En même temps que son corps s'allongeait, sa pensée s'agrandissait en s'épurant, et devenait comme un miroir pur où se réfléchissait la splendeur de la création. Ces sensations célestes le confirmaient toujours plus dans l'idée que, endormi dans l'auberge du Lion-d'Or, il poursuivait le cours de son grand rêve, tout en s'élevant aux sommités d'une science surhumaine.

II

Cependant l'astronome Guignard, qui habitait en Rondeterre (c'est un grand royaume insulaire au nord du Givernais), ayant mis l'œil au bout de son télescope, qui se trouvait être par

hasard braqué sur le docteur Festus, crut apercevoir à l'autre bout un corps quelconque. Il pensa d'abord que c'était un *mus æconomus* qui s'était logé entre les lentilles de l'instrument, qu'il fit nettoyer à fond, et garnir de mort-aux-rats et de souris-cières. Il crut ensuite que c'était une cataracte qui commençait à se former sur son œil, d'où il prit des bains de soufre, et s'injecta les paupières d'acétate de morphine. Changeant ensuite de traitement, il se fit faire un emplâtre de graines de lin, et ne mangea plus que des œufs cuits durs. Après quoi, la tache durant toujours, il s'astreignit à un système purgatif gradué, doublant la dose chaque jour, jusqu'à ce qu'ayant diminué de soixante-deux livres (poids de seize), et faisant la réflexion toute naturelle que, si c'était une cataracte, elle affecterait tout aussi bien l'œil nu que l'œil armé, il cessa tout traitement, et se convainquit que c'était un nouveau corps céleste. Il procéda aussitôt aux observations, et ayant écrit un mémoire de trois coudées de long, il se rendit, son rouleau sous le bras, à la Société Royale, qu'il avait fait convoquer pour une communication importante.

III

Après avoir bu de l'eau sucrée : « Il était réservé à notre siècle, dit Guignard, de s'illustrer par des progrès en tout genre. Il était en particulier réservé à cette assemblée, dont j'ai l'honneur de faire partie, de s'élever au-dessus de toutes les autres par l'immensité des travaux et la grandeur de ses découvertes. (Écoutez, écoutez !) Avant que je vous communique, messieurs, celle dont le sort a gratifié ma faiblesse, permettez que je trace un aperçu rapide des progrès qui ont signalé la marche de l'esprit humain dans la science de l'astronomie. »

Ici Guignard établit que les premiers hommes n'ont pu avoir des connaissances profondes en astronomie, et discute en particulier la question relative à la tour de Babel : à savoir si elle fut un phare, un clocher ou un observatoire ; et il conclut pour

le doute. Avant de passer outre, il jette un coup d'œil sur l'ensemble des peuples antédiluviens, examinant en passant s'il est possible de fixer trigonométriquement la hauteur du mont Ararat, ce qui le conduit à des considérations géodésiques qui terminent son exorde. Après quoi il boit un verre d'eau sucrée ; les savants bâillent, plusieurs toussent, et cinquante-deux éternuent dans leurs jabots.

IV

Guignard passe ensuite à la Chaldée, à Babylone et l'Égypte. Il traite en détail des obélisques, des pyramides et du puits de Syène, qui est sans ombre à midi. Il oppose Sanchoniaton à Bérosee, et conteste le voyage d'Hannon autour de l'Afrique. Il fixe en passant la position d'Ophir, d'où les vaisseaux de Salomon rapportaient de l'or, et donne son opinion particulière sur la chronologie de Newton, en ce qui concerne la dynastie des rois d'Égypte, ce qui le conduit à fixer avec précision la nature et la position du nilomètre. Après quoi il boit de l'eau sucrée ; quelques savants ouvrent un œil, trente-six changent de position sans se réveiller, deux l'écoutent attentivement et prennent des notes.

Guignard revient ensuite en arrière pour remonter aux Phéniciens et à leurs colonies, et fait en passant l'histoire des peuples pasteurs, ces peuples estimables qui regardent les astres au lieu de garder leurs moutons. Il fait une excursion à la Chine, revient au zodiaque de Dendérah, lit une note accessoire sur la statue de Memnon, passe à la Grèce, à Rome, et suit pas à pas les astronomes d'Alexandrie sous les Lagides. Alors il déroule tout le système de Ptolémée, il conteste l'authenticité de la phrase où Cicéron pressent le système de Copernic ; puis revenant aux Olympiades, il passe de là au cycle de Méton, et termine son exposition par un résumé général de la connaissance des temps chez les peuples de la race pélasgienne. Après quoi, il boit un verre d'eau sucrée, et rajuste ses manchettes.

Deux savants prennent des notes, cinquante et un ronflent en faux-bourdon, quatre rêvent un cheval marin qui déambule dans un gyre spiral.

Guignard dépeint en détail l'invasion des Barbares, et s'attache à porter la lumière dans les ténèbres du Moyen Âge. Il cite Charlemagne et Théodoric, consacre douze pages à Tycho Brahe, et, avant d'arriver à Copernic, il récapitule sommairement le tableau qu'il vient de tracer. Puis il fait une énumération éloquente des travaux de ce grand homme, passe à Kepler, à Newton, et arrive au sextant de Bradley. Après quoi, il boit un verre d'eau sucrée, et s'assied quelques instants pour s'essuyer le front. Deux savants qui ne dorment que d'un œil prennent des notes avec l'autre ; cinquante-cinq rêvent des points et des virgules qui processionnent sur du papier blanc.

Alors Guignard passe en revue le zodiaque tout entier ; puis, arrivé au Capricorne, il annonce l'apparition d'une comète opaque qu'il place à cinq milliards de lieues de la terre, et dont la révolution solaire est de deux cent soixante et dix-huit ans, vingt jours, trois minutes, deux secondes et une tierce.

Tous les savants se réveillent en sursaut, et demandent l'impression, qui est votée à une majorité de cinquante-cinq voix contre deux. Ce sont celles des deux savants qui ont pris des notes, Lunard et Nébularde. La séance est levée, et Guignard reçoit d'unanimes félicitations.

V

Lunard et Nébularde se trouvaient être les deux autres astronomes de la Société Royale, composée d'ailleurs de tous les hommes marquants du royaume dans les diverses branches des sciences.

Dès qu'on fut sorti, ils s'abordèrent amicalement, quoique brouillés depuis longtemps, et, reprenant les arguments et les conclusions de Guignard, ils les réduisirent en poudre avec la plus grande facilité, poussant la réfutation jusqu'à la plaisanterie,

la plaisanterie jusqu'au calembour, et le calembour jusqu'à la bouffonnerie ; au point que Lunard monta sur une borne pour contrefaire les gestes et le ton de son collègue Guignard, d'où il fut signalé à la police comme un radical qui pérorait dans les places ; en sorte qu'il ne fut relâché que sur caution.

Mais dès qu'il fut rentré chez lui, il s'occupa de rédiger sa réfutation, et ayant convoqué la Société Royale, il s'y présenta avec un mémoire de cinq coudées, dans lequel il reprit pas à pas l'argumentation de Guignard, à commencer par la tour de Babel, et à finir par le sextant de Bradley. Ensuite il pulvérisa ses conclusions, et, arrivant à sa propre hypothèse sur le corps céleste en question, il prouva jusqu'à l'évidence que ce n'était autre chose qu'un aérolithe ferrugineux et lunaire, qui devait être classé parmi les météores de seconde classe et dont la distance était de vingt-huit milliards de lieues et non de cinq, comme on n'avait pas craint de prétendre.

Pendant ce discours, qui dura neuf heures d'horloge, Nébulard prit des notes constamment, tandis que ses collègues sommeillaient les bras croisés. À la fin ils se réveillèrent tous pour féliciter vivement Lunard, dont ils approuvèrent tous les raisonnements sans exception ; en sorte que Guignard avait réellement du dessous.

VI

Nébulard avait trouvé l'argumentation de Lunard faible, et ses conclusions fausses. Il ne le cacha point à sa femme ni à sa servante ; celle-ci lui répondit que cela ne l'étonnait point, que Monsieur Lunard était un ladre, qui ne lui avait jamais donné un sou de bonne-main quand il dînait chez eux, et qu'ainsi elle était bien aise de voir qu'il ne fût qu'un sot comme elle l'avait toujours pensé. Nébulard trouva ce jour-là que sa servante avait un esprit infini, et il ne craignit pas de dire à un de ses collègues qu'elle en avait plus que Lunard, infiniment plus. Il se mit ensuite à l'œuvre, et composa une réfutation de dix coudées.

Il pulvérisait d'abord Lunard ; il pulvérisait ensuite Guignard ; après quoi, il établissait et prouvait jusqu'à l'évidence que le corps céleste en question n'était autre chose que la nébuleuse déjà observée par Sosigène sous Jules César. Aussitôt qu'il eut achevé sa lecture, il reçut les félicitations unanimes des savants, qui approuvèrent sans exception ni réserve tous ces raisonnements, en sorte que Lunard et Guignard avaient réellement du dessous.

VII

Pendant que ces choses se passaient, Guignard, resté chez lui, ne perdait pas de vue son astre, dans lequel il croyait remarquer des modifications éminemment inquiétantes. Les choses en vinrent au point qu'il crut de son devoir de convoquer la Société Royale pour le jour même. Il quitta donc un moment le télescope, pour aller hâter cette convocation. Son visage était déjà tellement altéré par l'angoisse que madame Guignard l'inonda de vinaigre des quatre voleurs ; mais il ne fut soulagé que par des évacuations qui survinrent.

Il s'était en effet opéré de grands changements dans la situation du docteur Festus. Au moment où était tombé de sa tête le chapeau qui avait été si fatal à la commune, l'équilibre d'attraction avait été rompu, et le docteur avait commencé à paraboliser vers notre terre. C'est ce qui avait provoqué les inquiétudes de Guignard, qui prévoyait un choc imminent ; car, ayant calculé la marche de sa comète opaque, il s'était convaincu qu'avant vingt-cinq ans révolus, elle tomberait sur sa tête, ou sur celle de ses descendants. À la vérité, n'ayant pas d'enfants, il s'inquiétait peu de ses descendants, mais il n'en tremblait que davantage pour lui-même.

Le docteur Festus, pendant que Guignard convoquait, avait continué de paraboliser avec une vitesse qui croissait comme le carré des distances diminuait. Déjà, il distinguait les montagnes, puis les prairies, les clochers, les bestiaux, les

bourgeois, enfin le télescope, dans lequel il vint plonger comme une grenouille dans un puits. Par bonheur l'instrument qui était suspendu à deux bras mobiles de trente pieds de haut, bascula mollement ; de manière que la force de projection s'anéantisant contre une surface qui cédaît, le docteur se trouva, sain et sauf, appliqué contre la grosse lentille du milieu, à peu près comme une salamandre contre les parois d'un bocal.

VIII

Guignard, après avoir donné ses ordres, revint au télescope, pour juger des progrès de sa comète opaque. À peine eut-il aperçu le corps blafard et indistinct, qu'il tomba à la renverse, en criant : « Holà ! eh ! ah ! aïe ! hoé ! hui ! haü ! » sur quoi sa femme accourut avec une tasse de camomille, en maudissant ce télescope, qui était la cause de tous les malaises de son mari. Sir John Guignard but la camomille ; mais n'osant remettre l'œil au télescope, il engagea sa femme à le faire pendant qu'il s'éloignait à dix pas, tout tremblant et regardant si au besoin, il y aurait un abri. Madame Guignard regarda, et lui dit qu'il n'était qu'un poltron, que le verre était sale, et voilà tout. Sur quoi Guignard lui dit : « Ah ! Sara, que vous êtes heureuse d'être ignorante. »

Dans ce moment, on vint prévenir Guignard que la Société Royale l'attendait au complet. Il s'y rendit aussitôt, sans chapeau, sans perruque, en robe du matin, et avec tous les signes d'un grand désordre physique et moral.

IX

Guignard étant extraordinairement ému, et de plus très essoufflé, ne put de longtemps rien articuler ; en sorte qu'il était réduit à gesticuler. Il montrait du doigt le plafond, puis le rabaisait vers la terre, puis des deux mains figurait un choc, puis il recommençait ; jusqu'à ce que cette pantomime, ayant

excité l'hilarité de l'assemblée, il s'ensuivit un rire universel si éclatant, que la maison en vibra sensiblement, et que Guignard ravalait des lobes énormes de bile aigrie. À la fin ayant retrouvé son souffle : « Riez, messieurs, leur cria-t-il, la comète opaque n'est plus qu'à six millions de lieues ! Riez bien ! Elle fait vingt lieues par seconde ! Riez donc ! Notre planète va être anéantie ! Riez à présent !!! »

Pendant que Guignard parlait ainsi, les savants consternés de peur et saisis d'un mal de ventre aigu, s'étaient levés comme un seul homme pour aller faire leur testament. Dans leur empressement ils culbutaient parmi les chaises, et les plus forts enjambaient leurs collègues indignés, pendant qu'ils étaient eux-mêmes enjambés par d'autres collègues, effrayés de se voir les derniers. Il en résultait une telle presse à la porte que plusieurs en sortirent aussi aplatis qu'une jonquille d'un herbier, et que tous y laissèrent leur perruque et leurs pans d'habit, entre autres, Lunard et Nébular, qui avaient provisoirement abandonné leur hypothèse ; en sorte que Guignard avait réellement du dessus.

X

Cependant de l'autre côté du détroit, les savants de Mirliflis, qui est la capitale du Ginvernalis, ayant reçu communication de la découverte de Guignard, s'abîmaient les yeux sur le zodiaque, sans pouvoir rien trouver. C'est que la lettre de la Société Royale leur étant parvenue après la chute du docteur dans le télescope, il leur devenait en effet impossible de vérifier l'existence de la comète opaque ; en sorte que plusieurs commençaient à concevoir une pauvre idée de leurs collègues de Rondeterre, dont, déjà auparavant, ils avaient une idée très pauvre. À la fin, l'Institut fut convoqué pour délibérer sur la réponse à faire à la Société Royale. Tous les savants s'y rendirent, ayant chacun un emplâtre noir sur l'œil droit, pour avoir trop regardé le zodiaque.

L'astronome Parallax, ayant demandé la parole, commença par faire l'éloge de la dynastie régnante en Ginvernais, puis, passant à celui du corps savant auquel il avait l'honneur d'appartenir, il le nomma la lumière d'un pays qui était lui-même la lumière du monde, et, en quelque sorte, le cerveau de la civilisation. Il fut écouté avec plaisir, et but un verre d'eau sucrée, pendant qu'un murmure flatteur circulait sur les bancs.

L'astronome Parallax, ayant repris la parole, prouva, en premier lieu, que le Ginvernais avait précédé toutes les autres nations dans les arts et dans les sciences. En second lieu, il établit que le Ginvernais possédait encore, en ce moment, les plus éminents astronomes. En troisième lieu, il affirma que le Ginvernais n'avait rien à envier à ses voisins ; puis, venant à l'affaire principale, il prouva jusqu'à l'évidence qu'il n'y avait, au contraire, jamais eu moins d'astres au zodiaque que dans ce moment ; en sorte qu'il proposait d'insérer au procès-verbal que la Société Royale de Rondeterre s'était complètement fourvoyée dans sa prétendue découverte, et cela, faute de connaissances suffisantes que l'Institut se serait fait un plaisir de lui donner, s'il en eût été requis convenablement.

Parallax fut vivement applaudi, et ses conclusions, votées sans discussion, furent adressées à la Société Royale par entremise des questeurs de l'Institut.

XI

La lettre étant parvenue au président de la Société Royale, celui-ci convoqua ses collègues ; mais ils étaient encore tellement annihilés par l'effroi qu'avait produit la découverte de Guignard, que huit seulement se rendirent à l'assemblée le jour convenu. Ils décidèrent à la hâte que les savants de Mirliflis s'étaient complètement fourvoyés faute de bons instruments, et arrêtaient qu'on leur enverrait le meilleur télescope de Rondeterre, qui se trouvait être celui de Guignard. En

outre, ils nommèrent, pour accompagner l'instrument, une commission de trois membres : c'étaient Guignard, Lunard et Nébularde ; après quoi, ils retournèrent chez eux en toute hâte, pour achever leurs dispositions testamentaires.

Le télescope fut donc chargé sur un char construit exprès, et que traînaient douze paires de bœufs conduits par douze argousins, qui leur piquaient le derrière jour et nuit pour les faire trotter. C'est de cette manière que le docteur Festus reprit son grand voyage d'instruction, jusque-là si heureusement commencé. Il aurait toutefois plus joui de cette promenade, sans la mort-aux-rats qui lui causait des éternuements indomptables. D'ailleurs il se prenait à chaque instant les doigts ou les pieds dans les souricières apposées par Guignard ; mais il prenait patience en songeant que tout cela était rêve, illusion, par conséquent passager et sans réalité.

Le télescope arriva, au bout de cinq jours, au bord de la mer. Là il fut chargé sur un paquebot à vapeur qui devait lui faire passer le détroit, ainsi qu'aux commissaires. Ceux-ci, ayant ordre de ne pas perdre de vue l'instrument, s'y tenaient enfourchés jour et nuit, comme des artilleurs sur leur canon. C'est ainsi que le docteur Festus voyagea sur mer pour la première fois. Mais il éternuait toujours.

XII

Au milieu du détroit, le paquebot, qui avait une machine de la force de trois mille six cents chevaux, un âne et un demi-poulain, vint à sauter avec une explosion terrible. Le télescope, qui se trouvait sur le pont avec les trois commissaires enfourchés, fut lancé à une hauteur immense, inférieure pourtant à celle où était parvenu précédemment le docteur Festus. Il était accompagné des trois perruques des commissaires, lesquelles, par la force de l'explosion, avaient subi un déplacement qui laissait à nu le chef des trois astronomes.

XIII

Dans ce moment l'astronome Apogée, savant givernais, se promenait à l'œil nu dans sa maison de campagne, à trois lieues de Mirliflis, lorsqu'un des vingt-huit observateurs salariés qu'il employait à regarder le ciel jour et nuit, vint lui annoncer l'apparition du nouveau corps au haut des airs. Aussitôt l'astronome Apogée, après s'être assuré de la chose, fit seller sa jument et s'armant d'une longue-vue, galopa jusqu'à Mirliflis sans perdre son astre de vue. D'où il passa sur le ventre de cinq enfants, deux magistrats, trois femmes, neuf canards, cinq cochons d'Irlande et un veau gras, comme je l'ai collationné moi-même sur le procès-verbal qui fut dressé par Jean Patu, mon aïeul maternel, qui était adjoint de l'endroit.

L'astronome Apogée débotta à l'Institut même, qui se trouvait assemblé pour entendre un mémoire sur un nouveau moyen de faire du sucre de raisin avec des têtes de fourmis. Il fendit la presse, poussa droit à la tribune, et n'eut que la force de s'écrier : « Une planète immense !... opaque !... allongée !... fortement habitée !! Trois satellites !!! » (C'étaient les trois perruques.) Ici les bravos étouffèrent la voix de l'orateur, et tout l'Institut, par un mouvement spontané, se leva en criant : « Trois satellites ! Vivent les Barbons ! » C'était le nom de la dynastie régnante en Givernais.

Dès que le calme le permit, il fut arrêté, séance tenante :

1° Qu'il y avait planète et trois satellites avec habitants ;

2° Que la priorité de la découverte appartenait au Givernais ; soit à cause des trois satellites, qui faisaient tout le prix de la découverte, soit éventuellement, parce que Guignard était fils d'un père qui descendait d'un aïeul, dont le grand-père maternel avait épousé la nièce d'une femme du Givernais.

Après quoi, l'Institut plein de joie vota une députation au roi, pour le complimenter sur cette découverte, et s'en alla dîner. L'astronome Apogée retourna à sa maison de campagne, où il reçut le soir même la croix d'honneur et le titre de comte, pour lui et ses descendants à perpétuité ; ce qui

amena son divorce deux ans après, car il n'eut pas d'enfants de sa première femme.

XIV

Pendant que ces choses se passaient à Mirliflis, le télescope, lancé par l'explosion, poursuivait sa course en parabole ascendante. Les commissaires qui s'étaient tenus pour morts dès le moment de l'explosion, commençaient à revivre en voyant que leurs organes vitaux n'avaient souffert aucune altération notable, et que toutes leurs idées étaient en place, en particulier leurs hypothèses respectives. Pour le docteur Festus, à force d'éternuer les siennes, il ne s'était aperçu de rien, et se croyait toujours à l'hôtel du Lion-d'Or, rêvant qu'il était voituré par les douze bœufs.

Néanmoins Guignard, rappelé à son hypothèse en même temps qu'à la vie, s'étant mis à soutenir de cinq nouveaux arguments sa comète opaque, il s'ensuivit une scission, dans laquelle il eut contre lui les deux autres commissaires Lunard et Nébularde, qui l'accablèrent tellement que Guignard, faute d'être au pied du mur, se trouvait sur le fin bout du télescope, après avoir disputé le terrain pouce à pouce.

Le docteur Festus entendant quelque bruit, eut d'abord l'idée que c'était son mulet qui mordait sa crèche dans l'écurie du Lion-d'Or, jusqu'à ce qu'ayant vu les deux pans de l'habit de Guignard se détacher en silhouette sur le jour circulaire qui terminait sa retraite télescopique, il s'en approcha et les saisit, juste au moment où Guignard culbutait, poussé à bout dans les derniers retranchements de son hypothèse et du télescope. Guignard, hissé dans l'instrument, intenta aussitôt au docteur une kyrielle d'arguments tout neufs, tendant à établir toujours mieux son hypothèse. Le docteur prit la chose à merveille, et rétorqua syllogistiquement.

Après la défaite de Guignard, Lunard en avait conclu le triomphe de son hypothèse ferrugineuse et lunaire, tandis

qu'au même moment Nébularde en concluait le triomphe de son hypothèse nébuleuse. D'où résulta une scission nouvelle, qui amena un résultat identique ; en sorte que les trois savants se trouvèrent hissés dans le télescope, où ils ne tardèrent pas à s'empoigner sur l'hypothèse. Le docteur Festus fit alors sa retraite dans le fond, emportant avec lui toute sa dialectique, qu'il craignait de compromettre au milieu des gesticulations effrénées de ses trois compagnons.

XV

Milord et Milady, que nous avons laissés au bout du pont de Balabran, bien contents d'avoir échappé à la police de Vireloup, étaient rentrés en Ginvèrnis. À la première ville qu'ils purent atteindre, ils écrivirent chez eux, afin de se procurer les fonds nécessaires pour leur retour, et dès qu'ils les eurent reçus, ils se mirent en route. Après avoir traversé tout le Ginvèrnis, ils arrivèrent au port de Furtaye, où ils s'embarquèrent sur le paquebot le *Sauteur*, capitaine *Rougeface*, dans le temps même où le télescope parabolait dans les airs.

La navigation fut d'abord très heureuse, à l'exception du mal de mer qui secoua vivement Milord, déjà malade du diaphragme. Le second jour, on aperçut en l'air un corps étranger, qui fut pris d'abord pour un nuage, puis pour un vol de grues, puis pour un ballon, et enfin pour une trombe solide qui arrivait juste dans la direction du vaisseau, et menaçait de l'abîmer dans les flots. Tous les passagers s'évanouirent. Milord seul et Milady, qui étaient gens de tête, crièrent au mécanicien de forcer la marche pour dépasser la trombe. Celui-ci, perdant la tête, jeta le charbon dans le feu pour boisser, tandis que le capitaine Rougeface fermait à pareille intention toutes les soupapes de sûreté, les sabords et l'écouille. Au cinquante-troisième boisser la chaudière creva par le bas, en sorte que les éclats ayant percé la cale, le vaisseau sombra rapidement. Mais il échappa à la trombe.

Au moment de l'explosion, Milord et Milady allaient mettre la chaloupe à la mer, lorsque voyant le vaisseau sombrer, ils poussèrent à la mer une cage à poulets, et se jetèrent eux-mêmes dans les flots. Tous deux burent l'onde amère, et Milord, revenu le premier à la surface, attrapa Milady par ses papillotes, et nagea vers la cage à poulets, sur laquelle il parvint à s'équilibrer avec son épouse.

Dans ce moment même, la trombe, qui n'était autre chose que le grand télescope, tomba obliquement dans la mer avec ses quatre docteurs inclus, et ses trois perruques satellites. Milord, entendant des voix d'hommes qui partaient de l'intérieur, s'escrima de tous ses membres pour atteindre à ce bâtiment, quelque étrange que lui en parût la forme. Mais son opération était singulièrement entravée par les poulets, qui lui piquaient le ventre avec fureur, en sorte qu'au lieu d'entrer en *humour*, il recommençait à préférer sa liste de jurons. Il se mit donc préalablement à noyer les poulets, en leur rentrant la tête sous l'eau ; après quoi, il put avancer plus librement.

Dès qu'il fut à portée, il cria aux gens du télescope : *Do you speak english ?* puis il fit silence pour écouter leur réponse. Mais il n'entendit qu'un cliquetis d'hypothèses sonores comme des cymbales, et un carillon continu d'arguments, de formules, de parallaxes, d'orbites, de périhélies, de parasélènes, d'écliptique, de zénith, de nadir, d'axe, de tourbillons, de méridien, de Capricorne, d'attraction, de répulsion, de Pôle, de solstice, d'équinoxe, de courbe ellipsoïde, asymptote, brisée, récurrente, spirale, de courant magnétique, électrique, physique et chimique. Milord, peu satisfait de cette réponse, continua de voguer, s'aidant d'un manche à balai qu'il rencontra, et aborda enfin au télescope dont l'ouverture, obliquement inclinée, s'élevait d'environ trois pieds au-dessus de la surface des flots. Il fut saisi d'horreur à la vue des dissensions qui retentissaient dans le fond de l'instrument, où, faute de mieux, il entra néanmoins avec Milady.

L'astronome Apogée, après une nuit délicieuse, se réveillait au murmure flatteur de ses souvenirs de la veille, lorsqu'il entendit ses vingt-huit observateurs salariés monter l'escalier, frapper à sa porte, et demander la permission d'entrer. Mme Apogée cria aussitôt : « Gardez-vous-en bien ! » tandis que M. Apogée leur criait en même temps : « Encore un astre ! Entrez. » Cette injonction contradictoire tint les vingt-huit observateurs salariés en suspens, de façon que Mme Apogée eut le temps de passer un peignoir, et M. Apogée un caleçon ; après quoi il alla ouvrir. Mais il fut terrassé de frayeur à la vue de ses vingt-huit observateurs salariés, dont les vingt-huit mâchoires craquaient de consternation. « Enfin, qu'est-ce, messieurs ? parlez donc », leur dit Mme Apogée, en peignoir. Alors, sans rien dire, ils fondirent en larmes, et ni M. ni Mme Apogée n'osaient plus les interroger, présentant quelque chose de sinistre.

À la fin, les vingt-huit observateurs salariés, ayant poussé un grand soupir, s'écrièrent : « L'astre n'y est plus ! » Aussitôt M. Apogée, comme il arrive souvent dans le passage brusque de l'extrême joie à l'extrême douleur, perdit momentanément l'esprit, et se mit à chanter la romance :

Lise, entends-tu l'orage ?
Il gronde, et l'air mugit ;
Sauvons-nous au bocage, etc. etc.

Puis il chanta celle-ci :

Je n'irai plus seulette à la fontaine,
Car j'ai trop peur du berger Collinet.

Puis il força Mme Apogée à danser le menuet, et à la cinquième révérence, planta là sa femme, et s'alla précipiter de la fenêtre dans le jardin. Heureusement, sa chambre étant au rez-de-chaussée, il ne se fit d'autre mal que de tacher son caleçon.

Mme Apogée, au désespoir, courut au jardin, en peignoir, suivie des vingt-huit observateurs salariés, dont les dents craquaient toujours plus fort. Ils trouvèrent M. Apogée, qui s'était perché sur le sommet d'un pommier, dont il cueillait les fruits avec une grande activité. Mme Apogée, en peignoir, supplia son mari de descendre, en même temps qu'elle ordonnait aux vingt-huit observateurs salariés d'aller chercher une échelle. Ceux-ci revinrent, et l'ayant appliquée contre le tronc, ils y montèrent pour aller enlever leur maître. Mais lorsque M. Apogée les vit tous sur les échelons, il poussa l'échelle du pied, et les vingt-huit observateurs salariés tombèrent, le dos parmi les choux et l'échelle sur le ventre. Aussitôt M. Apogée s'écria : « À moi ! Ajax, à moi ! d'Assas, Condé, Achille, Pichrocole, Hector, Charles XII, Tycho Brahe ! » et en même temps leur lançait des pommes sur le nez, avec une rapidité et une adresse vraiment fébriles et délirantes. Alors les vingt-huit crièrent : « Sauve qui peut ! » et s'enfuirent en divergeant par les prés, les vignes et les potagers, malgré les cris de Mme Apogée, en peignoir, qui les suppliait de rester.

Pendant ce temps M. Apogée, en caleçons, riait avec une telle véhémence qu'entrant en faiblesse, il se laissa dévaler parmi les branchages, et tomba, riant toujours, dans le terreau, où il resta moulé comme un bronze dans du plâtre frais.

C'est là que Mme Apogée, en peignoir, retrouva son mari en caleçons, qu'elle fit aussitôt transporter dans sa chambre et attacher sur son fauteuil. La chute et la fraîcheur du terreau ayant produit une révolution dans le sang, il revint bientôt à la raison, en même temps que son rire se changeait en tristesse amère et profonde. Insensible à tout, il ne pouvait que dire avec un lugubre accent : « Ah ! mon astre ! mon astre ! » Mme Apogée lui fit aussitôt avaler des boissons chaudes, pendant qu'on lui frictionnait le derrière avec un étui de lunette en peau de chagrin, et que deux aides-chirurgiens lui appliquaient les ventouses, tandis qu'un troisième lui ajustait, d'autre part, un remède rafraîchissant. « Ah ! mon astre ! mon astre ! » disait-il. Et Mme Apogée, en peignoir, lui répétait chaque fois : « Console-toi, Salomon, il en viendra d'autres. »

Tout à coup M. Apogée se leva en sursaut, ce qui jeta par terre ses opérateurs, et dit : « Bien ; laissez-moi. » Il se rendit ensuite à son bureau, où il écrivit à tire de plume un mémoire de trois coudées, dans lequel il établissait jusqu'à l'évidence :

1° Que l'astre ayant un mouvement propre extraordinairement rapide (cent mille lieues par seconde), il n'était déjà plus visible pour notre terre.

2° Qu'ayant calculé la courbe, l'astre ne reviendrait qu'après trois mille milliards d'années, l'orbite étant extraordinairement allongée.

Il lut ce mémoire à l'Institut, et voyant son honneur à couvert pour trois mille milliards d'années, il rentra chez lui frais, dispos, guéri et comte.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE



LIVRE SIXIÈME ET DERNIER

Où le Maire éprouve un moment d'affaissement moral. — Comment le télescope aborde en Ginvemais, et Milord en Angleterre. — Les commissaires sont repêchés, réclamés, interdits, et meurent jeunes d'une hypothèse rentrée. — Histoire des pommiers de la commune de Primebosse. — Du télescope, de la mort-aux-rats, et de l'Évêque de Faribole. — De trois perruques crustacées. — Comment l'âme du Maire ploie sous le faix. — La force armée retrouve l'habit et tombe dans la fosse avec le docteur. — Dénouement de cette histoire.

I

Le Maire, après avoir pris congé de Milord et de Milady au bout du pont de Vireloup, avait repris la route de sa commune, après avoir acheté à crédit une main de papier timbré, pour verbaliser en temps et lieu. Mais ses pensées étaient extrêmement tristes.

Il cheminait pensif et tout en proie à une mélancolie sombre, songeant à tant de maux qu'il avait éprouvés, et dont le pire était, pour lui, Maire, de se trouver sans un seul administré. Il essaya bien de dresser quelques procès-verbaux fictifs, à l'occasion des objets qu'il rencontrait, en particulier lorsqu'il repassa à l'endroit où gisait Pierre Lantara; mais dans l'état d'annihilation où il se trouvait réduit, ses idées ne venaient

pas, et il n'y goûtait aucun charme. Il ne se sentait plus cette abondance de considérants, ce luxe d'articles de lois, ce parfum de légalité qui s'exhalait jadis de toutes ses pensées, de tous ses mouvements, et pour ainsi dire de sa transpiration même ; en sorte qu'affaîssi sous le poids de sa douleur il lui venait à l'esprit des projets sinistres.

Un moment, il tomba moralement si bas, qu'ayant ramassé le poignard de Lantara, il le leva sur son sein, ayant soin de bien ouvrir sa chemise, tant il était résolu de mourir. Puis tout à coup il se ressouvint par habitude qu'il se devait à ses administrés ; en sorte qu'il baissa de nouveau le poignard, jusqu'à ce que s'étant souvenu aussi que désormais il n'avait plus d'administrés, il le leva de nouveau bien déterminé à périr.

Au moment de se frapper, le Maire jeta un regard autour de lui, et n'apercevant personne qui pût soit le retenir, soit dresser le procès-verbal de sa mort, soit remplir toutes les formalités légales relatives à succession et aux biens des mineurs, soit apposer les scellés et constater le décès et l'inhumation, il renonça à son projet, et reprit la route de sa commune.

II

Cependant le télescope flottait toujours avec sa cargaison turbulente. Milord, après avoir dit douze fois aux trois commissaires : *Do you speak english ?* n'obtenant aucune réponse, était entré en état de colère froide pendant une heure d'horloge : état d'où il ne sortait guère qu'en boxant. Il se campa donc aussi bien qu'il le put, et commença, sur le corps des trois commissaires, un roulement de coups de poing, excessivement moelleux et nourri. Mais ceux-ci, accrochés les uns aux autres par rapport à l'hypothèse, cherchaient à se dévisager sans seulement s'apercevoir de ce nouvel incident. Milord, après avoir pris cet exercice salutaire, s'arrêta soulagé, et entra bientôt après en *humour* au sujet du débat qu'il avait sous les yeux. Le docteur Festus ayant reconnu Milord pour le même

personnage qui l'avait rudement maltraité dans un autre endroit de son rêve, se tenait coi pour ne pas s'exposer à une nouvelle illusion du même genre.

Pendant ce temps, le télescope poussé par un fort vent nord-ouest, avait rebroussé vers les côtes du Ginvernalis, où il vint échouer sur la plage, comme une grande baleine qui aurait la gueule ouverte. Aussitôt Milord et Milady prirent terre, et le docteur Festus sortit ensuite, enjambant les trois commissaires qui étaient complètement entortillés dans l'hypothèse.

Milord reconnut aussitôt le docteur pour ce faux maire qui lui avait enlevé ses habits trois mois auparavant, et courut sus pour le boxer. Ce que voyant, le docteur se livra à une fuite effrénée, qui le conduisit vers un plant de pois gourmands, où il se cacha pour attendre la nuit. Il commençait à s'inquiéter de la prolongation de son rêve, et se chatouillait les côtes pour se réveiller, mais sans grand succès. Milord l'ayant perdu de vue, revint vers Milady ; ils gagnèrent ensemble le port de Fustaye en suivant la côte et se nourrissant, pendant cinq jours, de moules, d'huîtres et d'eau saumâtre ; et de là s'embarquèrent de nouveau pour leur patrie, où ils arrivèrent heureusement, jurant de ne jamais remettre les pieds sur le continent. C'est pour cela que Milord s'embarqua pour le Bengale où il mourut, fort âgé, d'un accès d'*humour*, en voyant des brahmines se frotter saintement de bouse de vache. Milady, inconsolable, ne survécut qu'un an à son époux, étant morte d'un palanquin qui tomba sur la tête.

III

Les trois commissaires, restés dans le télescope, avaient continué à se cribler mutuellement d'arguments *ad hominem*, sophistiquant contradictoirement de la langue, des pieds, des mains, du genou et du diaphragme ; toujours aux fins d'établir chacun leur hypothèse au détriment des deux hypothèses adverses. Heureusement une énorme vague ayant pris

l'instrument en queue, le souleva de telle façon, qu'il vomit sur la plage les trois savants, qui, s'étant mis sur leurs pieds, s'éloignèrent en tournoyant, par le fait de leur amalgame turbulent et rotatoire. Sur leur passage s'envolaient effrayés les plongeurs, les corneilles, les mouettes et autres oiseaux marins qui peuplaient ces solitudes ; et ils ne s'apercevaient pas que d'autre part les crabes leur pinçaient les mollets avec une tendresse inexprimable.

Guignard avait eu un moment du dessus ; mais Nébulard lui ayant inséré le pouce au coin de la bouche, tandis que de l'index il se cramponnait au creux de l'oreille gauche, Guignard, entravé de la parole et de l'ouïe, en avait perdu ses avantages. D'autre part Lunard, tenant à brasse corps Nébulard, lui aurait coupé le souffle par la pression des côtes, si Guignard à son tour ne lui eût appliqué la main sur la face, en telle sorte que ses cinq doigts s'y trouvaient logés : deux dans le coin de l'orbite oculaire, un dans la fossette parotide, le pouce sous la lèvre supérieure, et l'index dans la narine. Les avantages étaient donc toujours très balancés.

C'est dans cet état que les trois commissaires furent rattrapés par la marée montante, qui lui retira dans le détroit, où ils eussent été infailliblement noyés sans la chaleur de leur discussion sur l'hypothèse, laquelle produisant à leur insu des mouvements éminemment natatoires, les soutint à la surface, où ils furent recueillis deux jours après par des pêcheurs de Rondeterre. Ceux-ci les prirent au filet, et les tirèrent à leur tableau ; mais ils passèrent cinq heures d'horloge à les détortiller des mailles où ils s'étaient incorporés intimement, par suite de leurs débats intestinaux. Ils avaient les poches pleines de harengs saurets.

Les pêcheurs, ayant ramé vers la côte, y déposèrent les trois commissaires dans le village de Lowalls, où ils continuèrent leur discussion, effrayant les troupeaux, renversant les passants, et troublant le service divin ; d'où ils furent mis au violon pour tapage diurne et nocturne, puis de là rendus à la Société Royale, qui les réclama et les fit séquestrer. Mais

à la première occasion, ils s'élancèrent les uns sur les autres, et recommencèrent à s'empoigner sur l'hypothèse ; en telle sorte qu'ils furent interdits et mis aux petites maisons, où ils moururent, dans un âge peu avancé, d'une hypothèse rentrée.

IV

D'autre part, la commune de Primebosse, qui est près de la mer, en Givernais, voulait refaire son clocher, par rapport aux événements politiques qui en demandaient un tout neuf ; car le gouvernement d'alors était très religieux, au rebours de celui d'auparavant, qui était très impie. Mais la commune de Primebosse avait grand-peine ; car elle était pauvre pour s'être ruinée dans son procès avec celle de Loupgrand, au sujet des pommiers communaux, comme en voici l'histoire.

La commune de Primebosse avait ses pommiers communaux sur la lisière du roc de Milleraye, lequel taillé à pic, asseyait sa base dans la commune de Loupgrand, servant ainsi de séparation entre les deux. De cette façon les pommiers étaient dans l'une, mais les pommes tombaient dans l'autre ; d'où vint le différend. Car ceux de Primebosse, greulant leurs arbres, faisaient tomber le fruit, après quoi descendant le roc pour l'aller prendre, volontiers ils ne le trouvaient plus, et soupçonnaient fort ceux de Loupgrand de s'en faire des beignets à l'huile. D'autre part ceux de Loupgrand évitaient de parler beignets, mais se plaignaient fort que ceux de Primebosse greulassent le fruit sur leurs prés, à leur grand détriment, disaient-ils, le foin étant cher, et les regains manqués. Ils s'en voulaient donc, et maintes fois se querellant, ils en venaient aux coups : témoin Jaques André, qu'ils laissèrent pour mort dans un fossé, et ne se remit bien qu'au grand remède, tenant une reinette entre les dents, et tournant le dos au feu jusqu'à ce qu'elle fût cuite. Ce fut en représailles de cette affaire que ceux de Primebosse volèrent quatorze moutons, et de leur roc tuèrent deux ânes à coups de pierres ; en représailles de quoi ceux de Loupgrand

vinrent de nuit et mirent le feu aux meules de Jaques André, puis poursuivis, laissèrent trois des leurs sur la place. Sur quoi, le lendemain ils revinrent en nombre, et tuèrent le bouvier de Jaques André qui voulait défendre ses vaches ; après quoi ils saccagèrent les vignes, et enlevèrent onze cochons, dont deux truies pleines, et la jument de Pierre, avec son poulain qui la voulut suivre. Ces querelles durèrent neuf ans, au bout desquels ils convinrent qu'on s'en remettrait à la Justice, pour en finir.

La Justice fit le procès-verbal des pommiers, et exhuma tous les actes y relatifs, dont plusieurs dataient du temps de la reine Berthe. Elle révisa tous les papiers des archives des deux communes et fit comparoir tous les grands-pères et anciens, pour témoigner. Toutes ces choses durèrent sept ans, pendant lesquels les deux communes alimentèrent la Justice par part égale, s'imposant extraordinairement pour ce fait, au point qu'elles s'endettaient à vue d'œil.

Au bout de sept années, la Justice déclara que les pommiers appartenaient à ceux de Primebosse, et les pommes aussi ; mais considérant que si d'une part, ceux de Loupgrand n'avaient aucun droit de manger les pommes susdites, d'autre part, ceux de Primebosse n'avaient aucun droit d'aller les prendre sur le pré de ceux de Loupgrand ; elle conclut en se les adjugeant à perpétuité, pour les frais de la procédure.

V

C'est par le fait des dépenses de ce procès que la commune de Primebosse ne pouvait refaire son clocher sans s'endetter. Il est vrai que le conseil municipal avait été d'avis qu'on vendrait les cloches pour y suffire, mais bien des gens pensaient que c'était un mauvais commencement pour une cloche.

Ils en étaient là lorsque Jaques André, le même que nous avons dit, menant baigner ses bêtes à la mer, vit le télescope qui lui ouvrait la gueule, et s'enfuit à toutes jambes, croyant que ce fût le grand cachalot du Malabar. Sur quoi, ayant porté

l'épouvante à la commune, ils battirent la générale, et vinrent en armes au rivage, où, voyant de loin la bête, ils lui tirèrent dessus durant neuf heures d'horloge, attendant qu'elle fermât la gueule pour s'en approcher sans risque. Comme ils n'avançaient rien, quatre allèrent à deux lieues de là pour s'embarquer sans être vus du monstre ; puis, faisant un grand contour, ils vinrent l'examiner par-derrière, et ayant reconnu que ce n'était qu'un poisson, ils s'écrièrent : « Miracle ! miracle ! c'est un clocher ! » Alors la commune approcha sans crainte, le curé en tête, puis prit possession au nom de l'Église.

Aussitôt ils le mirent à sec, et ils se placèrent derrière pour le rouler au village, formé d'une seule rue, terminée aux deux extrémités par une porte. Mais arrivés là, ils trouvèrent une difficulté insurmontable. Ils avaient beau pousser de toutes leurs forces, le télescope ayant quarante pieds de long, ne pouvait entrer par la porte qui en avait six de large, comme leur fit observer Renaud le municipal, qui y réfléchissait depuis un bon moment, les bras croisés.

Pendant que trempés de sueur ils s'essuyaient le front et buvaient un coup, le Conseil municipal s'alla assembler dans la grand-chambre de la maison commune, pour aviser aux moyens. Les uns étaient d'avis qu'on le laissât là, où on en ferait une auge pour les bestiaux ; les autres disaient qu'il fallait en faire du bois, et ménager d'autant la coupe communale ; quelques-uns inclinaient à en faire une grande trappe à renards, pour y prendre ceux qui venaient la nuit au village. Ils démontraient qu'en y tenant toujours poules, renards y seraient toujours pris.

À la fin, Renaud leur dit : « M'est avis que vous raisonnez à gauche ; c'est un clocher et rien d'autre : or d'une auge vous ne feriez pas un clocher ; ainsi ne faut-il pas faire le rebours. Un chat est un chat ; chaque chose à sa place et puis ça va ; avec de l'eau on ne fait pas du vin rouge, et Chaperon se noya qui voulut faire un bateau de sa cuve, comme vous savez tous. Je vois un moyen : entrons-le de long ; m'est avis qu'il passera. Je parierais qu'il passera. »

Mais Prélaz, qui en voulait à Renaud par rapport à sa rigole dont il lui avait détourné partie, avec permission du Maire qui était son cousin, se prit à dire : Moi je parie que non ; il n'y a qu'un moyen : c'est d'abattre six toises de mur, et vous verrez s'il ne passe pas. N'écoutez pas Renaud, il n'a plus la tête, témoin sa vache.

Renaud fut atterré par ce dernier mot, qui lui donna décidément du dessous dans le Conseil municipal. En effet, quelques mois auparavant, voyant l'herbe qui avait crû sur son toit, il s'était dit : « Faut que j'y monte ma vache. » Trois jours après il mit une corde au cou de sa bête, et se faisant aider de Joseph son neveu, et de Perrache son filleul, ils hissèrent la vache sur le toit. Et voyant qu'elle tirait la langue, crurent que c'était de faim et appétit herbivore, et hissaient toujours plus fort, si bien que la bête arriva morte au faîte. C'est ce malheur que l'autre rappelait méchamment, par rapport à sa rigole. Aussi tout le Conseil municipal vota contre Renaud, et se rendant sur les lieux, ils firent abattre six toises de mur, au grand désappointement de Renaud, qui regardait, la figure jaune comme un coing, et longue d'une aune.

Le clocher entré, ceux de Primebosse le hissèrent sur leur église, et mirent au bout un beau coq en fer-blanc, à grande queue, laquelle queue figure leur girouette. C'est pourquoi, la queue étant fixe, ceux de Primebosse disent que depuis leur nouveau clocher, le vent n'a pas changé, et ils mènent les étrangers voir leur girouette du monticule de Penay, qui est la place d'où elle se voit le mieux.

C'est ainsi que finit le beau télescope de Guignard, lequel a encore un miracle dont les gens de l'endroit font grand cas, et le curé s'en fait gloire. Aussitôt qu'on sonne vêpres, l'angélus ou matines, la vibration fait sortir la mort-aux-rats, de façon que les fidèles qui sont au chœur éternuent tant que le batail est en branle : d'où ils croient que cela tient au batail, et ont refusé jusqu'à vingt mille écus patagons qu'offrait l'évêque de Faribole, pour avoir ce miracle dans son diocèse.

Cependant les pêcheurs qui avaient repêché les commissaires revinrent à quelques jours de là jeter leurs filets dans le même endroit. Au second coup, les filets amenèrent les trois perruques satellites, que les pêcheurs mirent aussitôt dans un panier à part, pour les porter au maire de leur village, et lui demander ce que ça pouvait bien valoir.

Le maire leur dit que c'étaient des bêtes d'eau salée, et qu'il y avait quelque chose à gagner ; mais il ne leur offrit rien, les invitant à aller trouver Prévot, l'écrivain public, lequel avait des connaissances dans la marine (désignant par-là l'ichtyologie).

Prévot, l'écrivain public, leur dit que c'étaient des fausses couches de baleine, leur assurant que ça ne vaut rien à manger, par rapport à ce que ça n'a pas eu son excroissance, et qu'on ne mange le veau qu'après huit mois. Du reste, pour trois sous qu'il leur fit payer, il leur écrivit une lettre pour Favras, le botaniste, qui demeurait à huit lieues de là.

Favras, le botaniste, leur dit que c'était une pulpe filamenteuse qui avait recouvert une noix du Micicispi, et leur en offrit deux écus patagons. Les pêcheurs firent la pache, et allèrent au cabaret, où ils s'enivrèrent, pour avoir eu trop d'argent sur eux ; en sorte que le soir, s'en retournant, ils tombèrent dans un puits, et périrent d'eau et de vin.

Favras, le botaniste, partit pour Mirliflis dès le lendemain, et alla droit à M. Dubalay, conservateur en chef des musées royaux, lui disant tenir sa pulpe d'un capitaine de vaisseau, qui la tenait du Caraïbe même qui avait mangé la noix ; sur quoi M. Dubalay lui donna douze écus patagons de chacune ; puis, les ayant examinées de près, il trouva que Favras était une bête, et que c'étaient au contraire trois magnifiques crustacés non encore décrits. Il fit aussitôt un mémoire de deux coudées, qu'il lut à l'Institut, et reçut la croix d'honneur ; après quoi il conseilla au Musée d'acheter cette rareté pour mille écus patagons la pièce, et le Musée, qui était bonhomme comme un Musée, la lui acheta au comptant. Tel fut le sort des trois perruques.

VII

Nous avons laissé le Maire cheminant vers sa commune, la tristesse dans l'âme, et pas un texte de loi dans le cœur. Il y était arrivé au bout de cinq jours, et là, s'étant convaincu par ses propres yeux qu'il ne lui restait pas un seul administré, il s'assit sur une auge, et pleura de la bile pure, qui, tombant sur sa chemise, la jaunît amèrement.

Comme il arrive dans les grandes afflictions, la force d'âme du Maire vint à ployer sous le faix et il se démoralisa, perdant toute dignité, et cherchant à se distraire de ses maux dans un tourbillon de plaisirs. D'abord il se livra à la danse, et se donna à lui-même un grand bal dans la grande salle de l'hôtel de ville, ayant pris les rafraîchissements dans la boutique de Frelay, l'oncle, qui vendait de l'anisette et du pain d'épice. De cette manière le Maire s'étourdit dans les fêtes qui durèrent huit jours : dansant sans cesse et ne s'épargnant aucun rafraîchissement.

Ensuite il se livra à la boisson, s'étant établi dans le cabaret de Roset, au grand pressoir, où il mit tous les tonneaux en perce, et but aussi du bouché ; de façon qu'il chancelait par la rue, tombant sur les bornes, s'acculant aux murailles, se choquant aux tombereaux, et du derrière enfonçant les pavés. Cela dura trois semaines pleines.

Ensuite le Maire se livra à l'extrême dévotion, se faisant ermite dans le fond d'une tonne défoncée, où il se macérait la chair : s'arrachant les cheveux, se laissant croître la barbe, et se fustigeant d'un trousseau de clés, par trois fois le jour. Et il fit ce train de vie un bon mois entier.

Ensuite le Maire s'amollit, se traitant au vin chaud et aux pigeons en sauce, s'habillant de ouate fine, et dormant sous l'édredon, de neuf heures du soir à deux heures après midi ; se mettant alors des papillotes et se graissant de pommade au jasmin, pour aller s'étendre sous l'ombrage efféminé des platanes. Et il suivit cette méthode durant neuf jours.

Ensuite le Maire se livra à l'amour des richesses, et prévariqua dans l'exercice de ses fonctions ; appelant à lui des

causes fictives au sujet des meubles et immeubles de sa commune, et s'adjugeant à tout bout de champ les propriétés de ses administrés, tant par prescription que par défaut. Cela dura quinze jours.

Enfin, le Maire, toujours plus démoralisé, et s'ennuyant de posséder toute sa commune immobilière, mit le feu à trois granges, après avoir malignement jeté la pompe à feu dans un puits ; après quoi il alla hypocritement sonner le tocsin pendant trois jours consécutifs, et enfin, au bruit de la cloche, revint à la raison ; d'où il fut sur le point de perdre l'esprit, tant il eut de repentir d'avoir ainsi profané son caractère. Aussi, s'étant choisi une cave en façon de catacombe, il y passa quinze jours dans la douleur puis, s'étant levé, il alla prendre une bêche et se dirigea sur la grande route.

VIII

Arrivé sur la grande route, le Maire s'y choisit un espace bien au milieu ; puis il se mit à creuser une fosse de sept pieds de profondeur, sur cinq de largeur. Quand elle fut creusée, il débaya le terreau qu'il porta sur son champ, n'en gardant que juste de quoi recouvrir légèrement un treillis d'osier qu'il avait ajusté sur la fosse. Cela fait, le Maire s'embusqua sur un arbre voisin, pour voir venir et être tout prêt. Il voulait se procurer ainsi des administrés pour reconstituer sa commune.

IX

Nous avons laissé le docteur Festus caché dans son plant de pois, où, tout en attendant que Milord se fût éloigné, il s'étonnait de la prolongation de son rêve, et tâchait de se réveiller en se fustigeant avec une des gaules du plant de pois. Quand la nuit fut venue, il se remit en route ; mais bientôt, croyant s'apercevoir qu'il était poursuivi par deux hommes

armés, il prit la fuite, faisant trois lieues à l'heure, ce qui dura trois jours.

Ces deux hommes n'étaient autres que Blême et Rouget, cette force armée que nous avons laissée au moment où elle se défichait de l'estomac de Jean Baune, le repris de justice. Dès lors elle n'avait pas cessé de continuer sa marche indisciplinée, jusqu'à ce qu'ayant flairé l'habit que le docteur Festus avait toujours sur son dos, elle s'était rapprochée instinctivement du plant de pois, d'où elle venait de débusquer le docteur.

Au troisième jour, le docteur Festus vint tomber dans la fosse du Maire, et bientôt après, la force armée. Le Maire, voyant que d'un seul coup il avait attrapé un administré et une force armée, passa d'une tristesse sombre à une extrême joie, mais ayant voulu faire un saut de joie, il tomba de son arbre, et roula dans sa propre fosse ; car il était peu heureux dans ses entreprises.

La première chose que fit le Maire, ce fut de sommer le docteur de lui rendre son habit. Celui-ci, qui se voyait pris dans un cul de basse-fosse, et cerné par trois individus qu'il jugeait devoir être des brigands de la bande de Jean Baune, se laissa dépouiller sans résistance, ne gardant que sa vie et sa chemise. Puis, pendant que le Maire se baissait pour mettre ses bottes, il lui posa le pied sur l'échine, et d'un bond s'élança hors de la fosse, en trouvant que son rêve prenait une meilleure tournure.

X

C'est ainsi que le Maire retrouva son habit et sa force armée, qu'il fit manœuvrer dans la fosse même pendant douze heures d'horloge, tant il avait besoin de se dédommager de ses longues privations. Après quoi il déplora amèrement la perte de son administré, ce qui le privait de l'élément le plus essentiel d'une commune. Puis, réfléchissant qu'également avec trois célibataires sa commune aurait eu bien peu de chances d'accroissement et de durée, il prit le parti de se vouer à la carrière

militaire, et il sortit de la fosse, aidé de ses deux soldats, qu'il aida ensuite à s'en sortir eux-mêmes. Cela fait, ils partirent en marquant le pas.

Le Maire continua trois années à parcourir le pays à la tête de ses forces, exerçant continuellement ses soldats, leur faisant porter des fardeaux, creuser des fossés, jeter des ponts, coucher à la belle étoile, et marchant toujours à leur tête, le chef nu, comme Trajan, car il avait perdu son chapeau. Et il serait mort dans un âge très avancé, sans sa grande manœuvre normale, dans laquelle, après neuf heures de marches et de contremarches en marquant le pas, il commanda tout à coup le pas de course au bord du grand canal ; de façon qu'ils y tombèrent tous les trois. Le Maire continua de commander sous l'eau, buvant vingt pintes à chaque exclamation, en sorte que, huit jours après, on le retrouva aussi ballonné que la grande tonne de Heidelberg. La force armée était morte l'arme au bras, tenant l'habit avec les dents, et ils furent enterrés sous les peupliers qui font face au roc de Mortaise.

Thomas, dit *le Fauve*, m'a raconté qu'un jour, creusant par là à la poursuite d'une taupe qu'il guettait depuis quinze mois, il découvrit trois squelettes, et fut frappé de voir que deux de chaque côté présentaient armes à celui du milieu, ayant obtenu chacun un bouton d'habit serré entre les os de la mâchoire ; et, qu'ayant voulu les déranger, ils se remplaçaient toujours de même, ainsi qu'un bâton flottant sur lequel on presse, se relève dès qu'on cesse de le presser. Ce que je rapporte, parce que Thomas me l'a dit, mais sans le certifier véritable, comme je certifie le reste de cette histoire.

XI

Cependant le docteur Festus, parti de la fosse, s'était mis à courir droit devant lui, jusqu'à ce qu'étant arrivé le soir de ce jour dans le village désert de Brinvigiers, il s'arrêta tout à coup pour tomber à la renverse de surprise. C'est qu'il venait

d'apercevoir, à la clarté de la lune, un lion d'or qui brillait sur une enseigne.

Nous avons vu en effet qu'à l'époque de son séjour dans le comble d'un moulin à vent, le docteur, après s'être débarrassé non sans peine d'un dilemme captieux sur lequel basculait son entendement, avait fini par s'équilibrer sur cette conclusion-ci que, couché au n° 8, à l'hôtellerie du Lion-d'Or, il rêvait sagement dans son lit en attendant l'aurore aux doigts de rose ; et c'est bien à cause de cela que plus rien ne l'avait étonné dans le cours de son surprenant voyage. Mais en se voyant ce soir-là replacé en face de cette même hôtellerie dans laquelle il s'était tenu pour couché, endormi, et rêvant en attendant l'aurore aux doigts de rose, sa conclusion lui manqua tout à coup sous les pieds, il perdit l'équilibre et tomba sur le dos. Alors doutant plus que jamais de son sens intime, et repassant par toutes les phases de l'idéalisme le plus effréné, le docteur enveloppa dans une même et absolue négation, substance, matière, univers extérieur, hôtellerie, Lion-d'Or, et jusqu'à cette voie publique sur laquelle il demeurerait étendu. Surpris ensuite par le sommeil, il s'endormit sur place, passant ainsi, d'une veille qui lui avait semblé un rêve, à un rêve qui ne lui semblait pas une veille, ce qui était bien peu propre à retirer son esprit des espaces diaphanes et incolores, au sein desquels il tournoyait en décrivant une spirale sans commencement et sans terme. Après avoir dormi sans s'en douter, il se réveilla sans s'en apercevoir, pour reprendre sa route sans y songer ; jusqu'à ce qu'ayant vu en face de lui un mulet attaché par la queue à un saule, il ne put s'empêcher de le reconnaître pour le sien propre.

XII

Effectivement le mulet du docteur, que nous avons laissé dans le bois, abandonné par Milady, s'était infiniment complu dans ces verdoyantes solitudes, et, rien qu'avec de l'herbe fraîche et de l'eau claire, il s'y était fait une existence à son gré,

évitant les humains et ne souffrant l'approche d'aucun sans lui ruer au nez, défaut qu'il tenait de sa mère.

Après quatre mois et demi de cette bonne vie, le mulet s'était décidé à faire une excursion du côté de la grande route : son dessein était de s'y vautrer dans la poussière, plaisir dont il était privé depuis longtemps. C'est là qu'il avait été vu, le matin même de ce jour, par Jean Pécot, qui, voulant s'emparer de cette bête sans maître, lui avait lancé un grand nœud coulant. Mais tout en visant à la tête, il avait attrapé la queue, et c'était pour se donner le temps d'aller quérir des aides, qu'il venait d'amarrer le bout de sa corde au tronc d'un saule nouveaux.

Le docteur ayant reconnu son mulet lui sauta sur le dos, au moment même où Jean Pécot, arrivant avec quatre aides, le prenait de loin pour un larron qui voulait lui disputer sa proie. Aussi, tout en accourant, Jean Pécot se mit à hurler d'affreux jurons, les quatre aides se mirent à lancer des pierres, et le mulet, épouvanté par ces gens, donna un coup de reins si terrible, que le saule, déraciné, suivit la corde : balayant la route, comblant les ornières et amassant devant lui un tas de fientes bovines et chevalines haut de trois coudées. À la fin la corde rompit, et le mulet dégagé galopa d'une telle vitesse, qu'au bout de deux heures d'horloge, le docteur vit, à quelques portées de fusil en avant de lui, l'avenue de sa propriété et les girouettes de sa maison.

XIII

Pendant que le docteur apercevait sans s'en apercevoir les girouettes de sa maison, le mulet, de son côté, venait d'entrevoir, au beau milieu d'une pelouse fleurie, l'âne de Provence son père, et la haute jument poulinière sa mère, qui paissaient en liberté. À ce spectacle, il fit une telle pétarade de joie que le docteur, après avoir tourné sur lui-même cent soixante-neuf fois, se trouva lancé à une hauteur de vingt-huit coudées. À la vingtième coudée, il avait perdu connaissance, mais en

retombant, il rasa la branche maîtresse d'un noyer de douze ans, où sa chemise s'étant par bonheur accrochée, il demeura suspendu, après avoir oscillé longtemps, par le fait de l'élasticité de la branche. Quand il n'oscilla plus du tout, des corbeaux, qui s'étaient enfuis au moment de la chute, revinrent en foule, et s'étant perchés sur les branches voisines, ils ressemblaient à une société d'hommes graves, qui préludent à un grand banquet, en savourant des yeux le mets principal.

Cependant Antoine, le fermier du docteur, et son fils Bénédicte, qui faisaient leurs semailles de l'autre côté de la haie, entendant l'âne de Provence braire plus mélodieusement que de coutume, tournèrent la tête, et ils virent les trois bêtes chevalines jouant, ruant, pétaradant à qui mieux mieux ; en particulier le mulet, qu'ils reconnurent tout de suite, malgré la corde de Pécot qui lui pendait à la queue. Alors, inquiets de le voir ainsi revenir au logis sans y rapporter son maître, ils quittèrent leurs semailles, et ils s'en allaient à travers champs du côté de la grande route, comme pour s'assurer par leurs propres yeux si le docteur n'arrivait point à la suite de sa monture, lorsqu'ils le virent qui pendait à la branche maîtresse du noyer de douze ans. Aussitôt, montant sur l'arbre, ils décrochèrent le docteur avec précaution, et ils le descendirent à terre ; puis, après s'être assurés qu'il respirait encore, ils le transportèrent au logis, où ils bassinèrent son lit, le placèrent dedans et attendirent qu'il plût au bon Dieu de le rappeler à la parole et au mouvement.

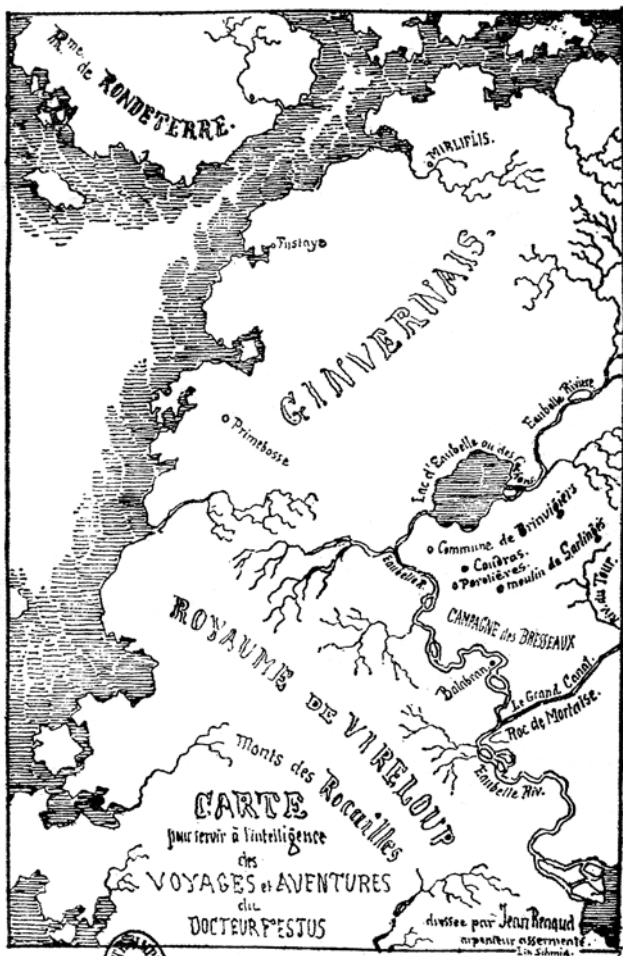
Le docteur Festus revint à lui dès cette nuit même, vers une heure du matin, mais ce fut pour tomber immédiatement dans un profond sommeil, qui dura vingt jours et vingt nuits consécutifs, car il avait grand besoin de repos. Durant ce sommeil, il rêva par deux fois toute l'histoire babylonienne, sept cents généalogies polyglottes et synchronistiques, quatre-vingts thèses insoutenables et néanmoins démontrées, trente-six possibilités philosophiques, huit cosmogonies et des lieux intrinsèques et extrinsèques par centaines. Mais à la fin, ayant rêvé que, monté sur la biche de Sertorius et armé de l'épée de Charlemagne, il pourfendait un alchimiste barbu, armé d'une

cornue massive et monté sur un in-folio bucéphalique, il se réveilla en sursaut, juste au moment où l'aurore aux doigts de rose répandait ses timides clartés sur les coteaux baignés de rosée, et sur les pommiers chevelus du paisible verger.

Le docteur Festus, en voyant à son réveil le verger, son cabinet, son lit, ses livres et toutes choses dans l'état où il les avait laissées cinq mois auparavant en s'allant coucher, eut enfin la preuve palpable qu'il avait réellement rêvé, dans les moments même où il avait le plus douté qu'il rêvât. Aussi, rafraîchi par le sommeil, et définitivement délivré de son dilemme captieux, il se leva parfaitement dispos, fit sceller son mulet, et partit le matin même pour le voyage d'instruction qu'il pensait n'avoir pas accompli.

S'il y a lieu, et si le Ciel nous conserve vie et santé, nous raconterons quelque jour les choses qui advinrent au docteur dans ce second voyage.

FIN



UN PRINTEMPS AVEC MONSIEUR TÖPFFER

par Pierre Girard

À la mémoire de mon père

AVERTISSEMENT

Les pages qui suivent ne constituent en aucune façon une étude sur Rodolphe Töpffer.

J'aime, en mes promenades du matin, la présence d'un compagnon. Les écrivains ne disent pas tout dans leurs livres, ils ont encore des secrets à nous confier. Töpffer, entre autres, m'a souvent parlé, comme font les petits dieux locaux, muets pour les motocyclistes, mais dont le piéton entend soudain la voix dans la poudre verte des saules à chatons ou dans la cour d'une ferme à lauriers-roses.

Depuis des années, j'avais inscrit sur une « chemise » de papier gris le nom de Töpffer. Et au retour de mes voyages en zigzag, qui me mènent de Lancy à Colovrex, des Eaux-Vives aux Cropettes, il m'est arrivé de glisser dans cette chemise une feuille. Voici ces feuilles.

On verra que je n'ai pas parlé des Menus propos : c'est que, sauf le respect que je leur dois, ils m'ennuient, l'âne m'ennuie, le bâton d'encre de Chine m'ennuie. C'est ma faute.

Et j'ai laissé Rosa et abandonné Gertrude.

Et maintenant, va, petit livre..., etc.

LES CENT PAS SUR SAINT-ANTOINE

Des ombres, des ombres à ne plus les compter sur cette courtine : les théologiens traduisaient les Écritures et fermaient leur fenêtre pour ne pas entendre le piano de Liszt, le violon de Kreutzer. Passe le général Dufour allant vers Contamines. Il s'arrête, parle à des collégiens pendant le quart d'heure. Je n'invente rien : mon père l'a vu. Voici Daniel Colladon, avec du phosphore dans sa poche. Un factionnaire, dans sa guérite, s'intéresse aux jolies dames. Que pense-t-il de la comtesse d'Agoult, ou de la fraîche Amélie Munier ? Et, sur le pas de sa porte, monsieur Töpffer.

(Car on dit monsieur Töpffer, comme on dit monsieur Ingres et monsieur Taine.)

C'est là que je vous ai rencontré pour la dernière fois, une fin d'après-midi de juin, aux mille odeurs, car il avait plu, mais le ciel renaissait déjà pour une durable embellie, Piachaud, qui êtes à présent, vous aussi, une ombre ! Vous m'avez emmené chez vous, dans votre logis de la Taconnerie, en prenant par les Degrés-de-Poule, et nous avons fait, amicalement devisant, en quelques minutes, tout le trajet que Rodolphe Töpffer a parcouru pendant sa vie.

Il devait être charmant, ce bastion, quand le musée et l'école n'existaient pas. De la Pension Töpffer, on devait voir la Savoie

aimée, derrière le Petit Salève, et peut-être même, plus près, la tour Maîtresse, et les estacades du port. Selon le vent, on était, paraît-il, offusqué par les relents des fondeurs de suif, qui, sous le bastion du Pin, tenaient leur industrie. Nous en respirons bien d'autres !

J'imagine, je ne sais pourquoi, que les pensionnaires de monsieur Töpffer ne frayaient guère avec les collégiens. Mais j'ai tort, sans doute, de placer sur Saint-Antoine des Capulet et des Montaigu. Laissons-les, les uns et les autres, bourdonner dans leurs classes, et

TEL QU'EN LUI-MÊME

décrassons le portrait de monsieur Töpffer, lavons-le de Sainte-Beuve, de Vinet, sortons-le de la chrestomathie, lui et son hanneton, qu'on le voie enfin un peu.

Non, certes, qu'il y ait à redire à tout ce qu'on a écrit sur lui. Mais la poussière colle au meilleur vernis, et tout tourne au brunâtre, comme cette extraordinaire vue de Rio de Janeiro qu'on admirait dans un petit café proche de la caserne quand je payais mes galons de caporal.

Les critiques, après cent ans, il faut les goûter pour elles-mêmes, sans trop s'occuper de leur objet. Nos petits-fils en useront ainsi des nôtres. C'est très bien. Je préfère les raisins secs aux frais.

Mon propos est de tirer Rodolphe de la glu moralisante, car, et c'était inévitable, on lui décerne *avant tout* un certificat de bonne vie et de bonnes mœurs. C'est beau, et puis c'est moral. C'est touchant, et puis c'est moral. C'est plein d'esprit, mais cela reste, tout de même, moral.

Et Dieu sait que c'est vrai ! Mais je ne puis m'empêcher de penser à cette phrase tirée d'un mélodrame (du temps de Töpffer) et dont la cocasserie est réjouissante :

« À présent, ma fille, vous allez quitter votre habit de religieuse pour en mettre un plus convenable. »

Et, au risque de contrister madame de la Cour, si soucieuse de savoir si ce qu'elle admire, ou plutôt ce qu'elle voudrait bien admirer, « a de la *valeur* » (comme le rapporte malicieusement Jacques Chenevière), nous dirons que Töpffer a de la valeur *en dépit* de son « moralisme ».

Du reste, ne nous y trompons pas : cette blancheur d'école du dimanche ne baigne pas l'œuvre tout entière. Il y a ça et là des zones d'ombre chaude. Et Rodolphe a ses démons. Un vautour et un corbeau. Le vautour, c'est, hélas ! son foie. Le corbeau, c'est James Fazy, le progrès, le machinisme, le canut. Et, bien entendu, le corbeau excite le vautour, qui, de son côté, fait voir le corbeau plus noir qu'il n'est. Mais il y a encore bien d'autres choses.

L'HEURE BÉNIE

Il y a chez tout grand écrivain une heure dorée, méridienne, unique, où tous les rayons du ciel et toutes les forces de la terre jouent en sa faveur. Il ne s'en aperçoit pas toujours, et pense tout bonnement « qu'il est bien disposé aujourd'hui ». Or, cette heure où l'on écrit, dans une petite chambre, d'une main mue par on ne sait quel sens universel, où l'on trace des mots qui ne s'effaceront plus, Rodolphe l'a connue. Il a alors raconté l'histoire de la belle Juive.

Cette histoire est, en vérité, extraordinaire. Elle est un des moments de la grande histoire du cœur humain. Et, disons-nous bien que Töpffer n'avait aucun modèle. C'est la première fois qu'un artiste a su rendre ces premiers battements de l'amour chez un jeune homme avec la fraîcheur même des sentiments qu'il dépeint. Il y a sur la pulpe des mots et des phrases, cet embu des prunes que l'on vient de cueillir. Et tout est dit sans avoir l'air de rien. L'amour vient en deux temps, d'abord par le portrait de Lucy, puis pour Lucy elle-même (mais est-il sûr qu'il n'aime pas en Lucy, ce Jules subtil, ce qu'il retrouve en elle du portrait ?). Il y a là une exqu Coasté toute nouvelle et que seul

Stendhal aurait pu découvrir, mais il s'en fût servi pour faire de l'esprit, et pour relater cela dans son fameux style code civil.

Et après Lucy la blonde, c'est la Juive brune qui rameute tous les désirs épars, les visions, les rumeurs bourdonnantes de l'amour qui ne revient plus. Car, après la Juive, c'est fini. C'est le mariage avec la touchante, l'affreuse Henriette.

LA BIBLIOTHÈQUE DU NEVEU

Töpffer n'avait aucun modèle, dis-je. Car, tout bien pesé, Sterne et Maistre ne sont pour rien dans l'histoire de Jules, pas plus que les deux *Héloïse*, l'ancienne et la nouvelle. Qu'il y ait une goutte de Sterne dans le *Voyage autour de ma chambre*, et une cuillerée du *Voyage* dans la *Bibliothèque*, c'est évident.

Mais cela, c'est goût plutôt qu'influence. Un hommage rendu, avec joie, à un frère. Les personnages du révérend ni ceux du jeune officier sarde ne ressemblent à ceux de Töpffer. Qu'on relise les chapitres du *Voyage sentimental*, quand Sterne flirte devant la « désobligeante » avec une jeune dame, ou ce que Xavier de Maistre nous dit de madame de Hautcastel, on verra que les analogies sont toutes d'apparences. Il s'agit, à Turin comme à Genève, de deux prisonniers, oui, et l'on trouve dans Sterne une liste des voyageurs dont Töpffer s'est souvenu quand il a établi, dans les *Voyages en zigzag*, celles des diverses catégories de touristes, mais encore...

D'ailleurs, si l'on voulait rassembler autour de Töpffer ses amis, et même ses futurs amis, il faudrait aller chercher bien ailleurs ! Musset, par exemple, et Dickens, et Giraudoux.

Il en est un cependant que je ne voudrais pas manquer. C'est Jean-Paul. Je ne crois pas que Töpffer l'ait lu. Mais c'est un fait assez curieux que les Töpffer sont originaires de Schweinfurth, et que Jean-Paul est né à Wunsiedel, à cent vingt-cinq kilomètres, et exactement sur le même parallèle. Et si l'on feuillette le *Voyage du professeur Fälbel*, on aura quelques surprises.

Le regretté baron Carl de Geer nous a parlé des livres que possédait monsieur Töpffer. Une belle édition de Clarisse Harlowe, entre autres (une folie qu'il s'agit de faire accepter par l'indulgente ménagère ! car c'est l'argent du ménage qui fera les frais de cet achat). Mais du diable s'il y a un atome de Richardson dans l'Histoire de Jules.

SUCCÈS ET TALENT

Il arrive que le talent fasse le succès. Il arrive aussi que le succès fasse le talent. L'opinion que le génie doit être malheureux, qu'on n'est bon poète que si l'on meurt sur un grabat, et qu'il est sain qu'un artiste ait de fréquents rapports avec l'Office des poursuites est sans doute bonne à répandre dans les classes moyennes. Mais il faut être heureux que Töpffer ait connu sinon la gloire, au moins la chaleureuse approbation de ses amis. Car il y a autour de Rodolphe autant de chaleur qu'il y a de glace autour du malheureux Amiel. Les intimes, d'abord, ceux des dîners du mardi (et il ne faudrait pas forcer beaucoup la note pour évoquer le Pickwick Club). Et Goethe, et Xavier de Maistre, et Sainte-Beuve, et Vinet. Grâce leur soient rendues : ils ont abrité de la bise ce tendre amandier en fleurs.

On ne l'a pas persiflé dans cette Genève où le haut est sûr, le bas confortable, mais où, si l'on naît, par infortune sur la pente, il est difficile d'y demeurer sans monter ou descendre.

ZIGZAG SUR LA PENTE

C'est peut-être le seul vrai problème Töpffer. Était-il du haut ou du bas ? Au temps où il écrivait le *Presbytère*, il ne laisse pas de traiter assez mal les « de » la Cour, le fils surtout, ce Lovelace de la Taconnerie. Et *Monsieur Jabot* raille aussi bien les snobs que les salons eux-mêmes.

C'est que Rodolphe, fils unique, est tout à la fois l'Abel et le Caïn issus du père Adam. Pour Adam, la chose était claire : il est du bas, contre les Arts, contre les Englués, contre les Potirons, contre Pictet de Rochemont. Rodolphe, lui, on ne sait trop ce qu'il fût devenu sans le corbeau Fazy qui, perché sur son faubourg, guettait du côté de la ville. Et Rodolphe a de la haine pour tout ce qui est nouveau.

Il faut avouer, malgré que nous en ayons, que Rodolphe manifeste plus que de la résistance au progrès : du cramponnement au passé. L'homme-wagon, le peintre-machine, lui font horreur. Il voudrait retenir l'instant présent, non comme Faust parce qu'il est beau, mais parce que le prochain sera pire. Aussi de refuser les plumes Perry, le « vin bleu » d'Auguste Barbier, les romans scandaleux – et il s'agissait peut-être de Balzac ! –, la machine à Daguerre, l'industrie, que sais-je ?

Et, sans doute eût-il été vain de lui dire que l'on ne remonte pas le courant, que nous dérivons tous, sans nous en apercevoir, comme Nansen sur son *Fram*, portés par l'errante banquise, que ces chemins de fer qu'il détestait, nous les aimons, et les trouvons, à notre tour, pittoresques et touchants : nous nous attendrissons, cette année même sur les locomotives de 1847 (Töpffer ne les a donc pas vues). Nous avons tous, aujourd'hui, des plumes Perry, Daguerre n'a fait aucun mal à la peinture, et quant aux « canuts », nous ne savons plus ce que c'était.

« LE PRESBYTÈRE »

On sait que Töpffer, ayant écrit la nouvelle qui forme la première partie du livre (30 pages sur 500), s'avisait de continuer par un roman épistolaire. Il a voulu faire là son chef-d'œuvre, et donc selon les règles. Autant on le voit dépourvu de modèles pour la *Bibliothèque de mon oncle*, autant on lui en découvre de nombreux pour le *Presbytère*. Car si Jules est éclos comme ces joubarbes des toits appelées trique-madame,

d'une graine apportée par le vent, le pauvre Charles a, lui, une hérédité chargée. Il est issu du roman de la Restauration, issu lui-même de Werther, et du roman noir, et aussi de René. Voilà pour les pères. Les mères sont Corinne, madame Cottin, madame de Krudener, madame de Montolieu, miss Edgeworth (dont un roman fut traduit par Pictet de Rochemont). Madame de Souza. Le tout à l'écossaise, avec ruines, lierre, prie-Dieu, et romances de Loïsa Puget, dans le style délicieux du Château de l'Aile à Vevey.

Car rien ne manque au *Presbytère*, ni le mépris de l'argent, du danger (le naufrage près de la pierre à Niton), ni le duel, ni l'orgueil du père. Dans *Amélie Mansfield*, la baronne de Woldemar préfère voir mourir son fils plutôt que de renoncer à l'orgueil de caste. Ainsi fait le chantre. Le héros est « fatal », l'héroïne « sensible jusqu'à la mort ». Les traîtres envieux sont d'une noirceur inégalée, mais un personnage tutélaire s'efforce, sans y réussir toujours, hélas ! de déjouer les manœuvres du mauvais génie.

Mais s'il n'y avait que les règles et les recettes du genre, personne ne lirait plus le *Presbytère*, pas plus qu'on ne lit *Valérie*, *Malvina* ou *Wann-Chlore*. Or, on lit le *Presbytère*. Hachette l'a réédité dans une édition bon marché. Et Thibaudet, dans son *Histoire de la littérature française*, dit (p. 43) que quand il s'agit de désigner le livre le plus genevois, les uns penchent pour l'*Éducation progressive* d'Albertine Necker de Saussure, les autres pour le grand œuvre de Töpffer.

Si donc on lit le *Presbytère*, c'est qu'il y a là quelque chose à lire. Le pasteur Prévère (où, paraît-il, il faut reconnaître le pasteur Cellérier), outre qu'il prononce un sermon admirable et écrive sur la religion la plus belle et les plus émouvantes des lettres, Étienne Dumont et son ami Bellot y passent, et c'est bien précieux de les voir avec les yeux du bon Charles. Quant à Champin, il est gigantesque. On pourrait le transporter tout chaud dans Balzac (si ce n'est dans Dostoïevski !). Auprès de lui, les plus noires canailles de Dickens sont d'inoffensifs amateurs. Et là, Töpffer est un grand romancier. Malheureusement,

il ne l'est que là, et les autres personnages, Reybaz mis à part, sont des personnages de nouvelles. Charles et Louise ne sont que des agrandissements au pantographe de Widmer et d'Élisa.

DERNIER REGARD SUR « LE PRESBYTÈRE »

J'ai lu le *Presbytère*, pendant un été, dans un appartement vide, celui de mes grands-parents. Les persiennes étaient baissées, et dans ce demi-jour où s'épanouissaient des odeurs étagées et méditatives, je m'installais au salon, sur un fauteuil recouvert d'une housse, auprès des tapis roulés, ou bien à la cuisine sur une chaise de paille. J'ai lu les *Confessions* de Jean-Jacques à la cuisine, et le *Presbytère* au salon. Les trams roulaient sous les micocouliers du boulevard. Ai-je versé des larmes, comme André Gide quand il lisait *Manon Lescaut* ? Je ne sais plus. Je ne crois pas. Il est probable que je fumais ma pipe.

Les Rousseau étaient reliés en chagrin noir, les Töpffer en basane vert myrte. Et pour moi, le *Presbytère* a une couleur verte, et le pasteur Prévère, je ne puis m'empêcher de l'appeler le pasteur Primevère.

L'HOMME QUI S'ENNUIE

Je possède par héritage direct, *L'héritage*, en première édition. Un volume oblong, sans nom d'auteur, et dont le faux-titre est une merveille de typographie sobre. De grandes marges, des didots bien ciselés, un papier de la belle époque. J'ai, ainsi, grâce à mon père, quelques petits ouvrages, sans prix pour moi, sans valeur aux yeux des motocyclistes. Mais si l'Office fédéral pour le carton vient chez moi les réquisitionner, pour que les ménagères de Witikon puissent emballer leur lessive, je préviens ces fonctionnaires que je les recevrai le fusil à la main !

Revenons à cet anonymat. D'aucuns y ont vu de la modestie. D'autres, comme Albert Richard, le barde helvétique, de la dissimulation. On pourrait y voir aussi de l'orgueil. Et, certes, dès la première ligne, on connaît bien de quel écrivain il s'agit. Et puis, pense-t-on qu'il y eût alors beaucoup d'écrivains à Genève, et qu'on eût pu confondre ?

L'« homme qui s'ennuie » était un fragment qui parut dans la *Bibliothèque universelle* en 1833. Cet homme qui s'ennuie est un homme charmant et pas ennuyeux du tout. Un certain Albert Aubert (décidément, Töpffer n'avait pas de chance avec les Albert, il s'en est d'ailleurs vengé !), écrivant une introduction aux *Réflexions et menus propos*, office à quoi vraiment rien ne le désignait, nous accable de moralisme épais, mettant sur le compte de l'auteur des opinions de son personnage... « cette sorte d'esprit, anglais ou français (*sic*), si usé aujourd'hui, et qu'on a appelé, je crois, byronien... L'ironie hautaine et fastidieuse de Lara, de Fantasio... »

Et voilà qu'un soir un incendie éclate. Monsieur Töpffer et les élèves de sa pension courent rue du Rhône pour faire la chaîne des seaux. Je gage qu'il a vu une jeune fille dans la foule des sauveteurs, et qu'il n'a, là, rien inventé. Ce qu'il a inventé, c'est la suite, cela n'est que trop clair, la suite avec un pasteur, encore, un oncle invraisemblable, une Adèle aussi touchante que ses sœurs, mais qui, par bonheur, elle, se marie au lieu de mourir.

La première partie est seule ravissante. C'est délicieux, cette petite attaque du mal du siècle, cour Saint-Pierre ! Et puis il n'y a pas si loin de cet « homme qui s'ennuie » au *Journal d'un homme de trop* de Tourgueniev.

CONFORMISME

On a bien vite prononcé cet affreux mot. Oui, sans doute, il y avait la pension, les parents à ne pas effaroucher, les amis et connaissances, et Genève est certainement la ville du monde où

il y a le moins de racontars, de ragots, de cancans et de calomnies. C'est certainement la ville où règne au plus haut degré une bienveillance attendrie qui baigne tous les citoyens ; on ignore le sarcasme et la flèche. (Quel mauvais esprit disait qu'il ne nous manquait pas tant le venin que la pointe ?) Mais cependant, écrire des nouvelles, euh, ma foi, vous m'entendez...

Or, le plus drôle – et le plus triste – c'est que Töpffer fait « chorus ». Il écrit un roman, mais fulmine contre les romans. Il peint les atteintes de l'amour, mais non pas ses ravages (sauf chez le pauvre Ernest de la Cour) et regorge de bons conseils.

En ceci, il est bien genevois, et de cette ville qui proscrivit le luxe et vécut d'horlogerie et de joaillerie, tout comme elle s'entoura de murs pour accueillir les réfugiés, qui se méfie des étrangers et s'efforce de les amener chez elle.

FRANC-PARLER

Mais, dès qu'il parle des artistes (et remarquons-le, non pas des écrivains ; j'entends des peintres), monsieur Töpffer montre un courage insolite. Ces banquiers qu'il saluait tout à l'heure au Bourg-de-Four, il leur assène des nasardes, quand ils sont devant le chevalet du pauvre rapin. Qu'il les raille dans une petite comédie de salon, qu'on ne montrera qu'aux amis, soit, mais qu'il publie des brochures, voilà qui est plus beau.

Cette contradiction n'est pas la seule, car Töpffer déteste non seulement les romans « modernes », mais le romantisme. Et cependant nous trouvons le romantisme tout entier dans *Élisa et Widmer*. Il y a encore une autre ambivalence, dans ses sentiments. Ceux qu'il nourrit pour les Anglais. Il les moque, les montre, ennuyés et méprisants au fond de leur calèche, se rit d'eux au Righi ; dans les *Voyages en zigzag*, de même que dans plusieurs nouvelles, il a vite repéré le touriste *No No*, celui qui admire d'un air compassé le lever du soleil ou la cascade, parce que ces spectacles sont recommandés par le guide, mais ces milords l'imposent, quoi qu'il en ait. C'est un d'eux qui achète

le tableau de l'Artiste, et le père de miss Lucy, qui recueille Jules dans sa voiture, sur la route de Lausanne, est un bien affectueux gentleman. De quel côté la balance penche-t-elle ? Et les misses, elles ne le laissent jamais indifférent (car il aime les femmes plus qu'il ne le dit et plus qu'on ne le croirait). Elles sont gracieuses, suaves, bien élevées. Rien n'est plus loin des girls américaines qui plaisent tant à nos fils. Ces misses sont bien, elles aussi, des créatures de Töpffer, car on ne les trouve guère ailleurs. Les filles du bon monsieur Wardle n'ont pas cette innocence, ni, bien entendu, les héroïnes des sœurs Brontë.

Ce ne sont d'ailleurs que visions de vacances et fumées de l'imagination.

ÉVASIONS ?

On a dit quelquefois que Töpffer était une manière de Latude, et que, pour lui, écrire, dessiner, c'était s'évader de la vie vulgaire, comme on boit pour oublier. Si l'on veut, mais cela n'explique pas tout. Les albums sont encore autre chose que des « rêves éveillés », disent les psychologues. Ils sont, pourrait-on risquer, une création spontanée d'humour. L'humour entre autres choses est une vengeance tendre qu'on tire de soi-même, d'une partie de soi-même. Étant donné qu'il y a deux hommes en nous tous, et qui se font une guerre cruelle, l'humour donne quelques armes à celui qui a le dessous.

Je ne serais pas étonné que ces albums aient été comme une revanche du diabolotin sur le séraphin, de Rodolphe sur monsieur Töpffer. Monsieur Cryptogame, le docteur Festus, monsieur Pencil font justement tout ce que Jules, Charles et Widmer ne font et ne feront jamais. En ceci, Töpffer est profondément différent des Français, du grand Daumier, de Cham, et de tous les soi-disant « humoristes », qui, railleurs ou indignés, n'en ont qu'à des tiers, et pas à eux-mêmes.

Or, cet humour, Töpffer, quoi qu'on ait pu dire, ne sait trop comment le glisser dans ses récits, parce qu'il fait assez

mauvais ménage avec le sentiment. Il faut sacrifier l'un à l'autre, et si l'on « humorise » alors qu'il convient d'être sérieux, on gâte tout. Ainsi, dans les nouvelles, après quelques pages où l'auteur a le loisir de parler de lui, les personnages entrent en scène, et il convient de les laisser parler. Alors, comme dit Rimbaud, « Je » est « un autre ». On dit qu'il faut être anglais pour savoir bien faire le thé : il faut être plus anglais encore pour manier humour d'une main et sentiment de l'autre. Oscar Wilde a écrit des pièces mixtes, et une seule purement humoristique, qui est assurément beaucoup plus réussie, car autant les paradoxes de *Lady Windermere* ou d'*Un mari idéal* sont déplacés, autant ceux de *L'importance d'être sérieux* sont inséparables de la trame même de cette admirable bouffonnerie.

Et les albums (sauf *Histoire d'Albert*) pourraient porter tous le titre, ironique, de la dernière comédie de Wilde.

Dans les *Voyages en zigzag*, l'humour est rare, bien qu'il apparaisse de temps en temps ; il y a de l'esprit, car Töpffer a beaucoup d'esprit. N'allons pas confondre humour et esprit, pas plus que sauge et romarin. Aujourd'hui (et les Français surtout), on appelle humoriste un monsieur qui écrit des choses drôles. Mais ces Français bons cuisiniers s'indigneront que l'on tienne le basilic et l'estragon pour la même herbe.

Les voyages en zigzag.

PRÉAMBULE DANS LE VESTIBULE

Préparatifs. Rires dans toutes les chambres, où l'on boucle les sacs. Madame Töpffer, cet ange du foyer, recoud des boutons. Monsieur Töpffer, aidé par des théologiens, des mathématiciens, empaquette des saucissons. Tapage infernal au premier.

Monsieur Töpffer : « Tout de même, ils font trop de bruit. Il faut aller les faire taire ! »

Madame Töpffer : « Laissez-donc, mon ami ; s'ils n'étaient pas aussi gais, vous seriez triste. »

Et tard dans la soirée, dans la douce lumière de la lampe à huile, monsieur Töpffer compte son argent, vérifie son passeport, et le voiturier d'Aoste est avisé. (« Avisé, hum ! » dit monsieur Töpffer.) Sur le beau secrétaire d'acajou luisent les cuivres, et s'étalent des papiers. Madame Töpffer travaille encore, l'aiguille à la main, et voici que sur les papiers, les listes d'objets, les horaires des postes, un petit zéphyr enfle ses joues.

Grandville, lui aussi, tandis que sa femme se coiffait, lui passait un à un des papiers où il avait dessiné au fur et à mesure des insectes humains ou des filles-fleurs, pour ses papillotes.



Les voyages sont agréables... à l'état de projet ou de souvenir.

Lors de manœuvres, un de mes amis avisa un groupe d'hommes affalés sur le petit mur d'une vigne. Ils élevaient des plaintes.

« Eh quoi ! leur dit l'officier, vous vous plaignez aujourd'hui, mais vous nous rebattrez les oreilles de cet exploit. »

Les territoriaux en convinrent, avec la belle franchise des grognards.

Et, assurément, les voyages de la pension Töpffer n'étaient pas aussi amusants qu'on le croirait. Monsieur Töpffer était soucieux plus qu'il ne se le rappelle. Son foie. Du moins, passé la douane ou l'octroi, ne pensait-il plus au corbeau Fazy. Qu'on aille en Italie, en Savoie ou en Suisse, c'est un air nouveau qu'on respire, et il s'agit d'en respirer le plus possible, de tout voir, et de ne pas oublier que tout ce que l'on voit deviendra plus tard un récit. Faites faire le tour du monde à un imbécile, vous n'en tirerez rien, mais faites faire le tour de la plaine

de Plainpalais à un homme sensible et intelligent, vous en aurez bien de l'agrément. Et Töpffer était l'un et l'autre au plus haut degré.

UN AMBASSADEUR

Pour ses noces avec la Suisse, le canton de Genève a été généreux. La corbeille est pleine. Je ne vais pas m'amuser à citer tous nos grands hommes, mais quelques-uns pourtant, dont les seuls noms parleront d'eux-mêmes : Guillaume Henri Dufour, Louis Favre, Daniel Colladon, et Töpffer.

Cette Suisse, il l'a vue à un moment bien touchant. Elle n'est plus tout à fait celle de Link, de Lory, de König (et de Goethe) et pas encore celle de Calame. Pierre Grellet nous l'a peinte avec de délicieuses couleurs, et l'on en retrouve de-ci de-là quelques vestiges. J'avoue que j'aime à trouver dans quelques vieux cafés, brunie par la tabagie, une Helvetia bien en chair, avec son superbe décolleté, sa cuirasse de Walkyrie, détachée sur un ciel d'orage, et foulant l'edelweiss et le rhododendron.

Un ciel d'orage ? En cette première moitié du XIX^e siècle qui n'est devenu « stupide » qu'en vieillissant, les orages, désirés ou non, s'élèvent un peu partout. Dans l'ouverture de *Guillaume Tell*, sous les doigts de Liszt, sous ceux de Diday, et dans beaucoup de villes. Les artilleurs aux longs pantalons à sous-pieds pointent des pièces de cuivre contre des magistrats en redingote et chapeau de soie. Disteli crayonne, Stockmar monte sur les fontaines pour haranguer. Inutile de dire que la pension ne se mêle pas à ces bagarres. Monsieur Töpffer avait d'ailleurs la violence en horreur. Mais on ne peut faire que l'on ne ressente les frémissements du sol, comme les Indiens ceux de la cordillère. Et c'est peut-être à cause de ce frémissement que monsieur Töpffer s'attendrit à tous les coins perdus, qui recèlent comme une source noire, un peu de passé. Moulins moussus, ruines dorées, chalets à l'odeur de fumée et de laitage. Thiers raconte que quelques jours

après le débarquement au golfe Juan, l'empereur cheminait dans les défilés de l'Isère à la tête de sa petite troupe. Il entra dans une cabane où vivait une très vieille femme. Elle n'avait jamais entendu parler de la révolution ni de Napoléon, et croyait Louis XVI encore sur le trône. Monsieur Töpffer eût aimé cette vieille. Cependant, il s'embarque sur un bateau à vapeur, ces bateaux à vapeur auxquels Colladon s'est intéressé avec génie. Mais c'est une exception, et les voyages se font à pied, d'aubergiste mythomane à aubergiste fabuleux, avec des histoires de mulets, de naturels idiots, de guides farceurs et de cochers sarcastiques. Que des paysans causent en buvant, Töpffer entend tout et voit tout. Il n'en laisse rien échapper, lui qui avait de si mauvais yeux. Philippe Monnier, lui aussi, voyait tout : les petites étoiles d'or sur le plateau où Rosalie apporte le demi pour Tiberge et Philippe, le bleu exquis des ciels d'octobre, et toutes les nervures de la reine-des-prés. Et lui aussi avait bien mauvaise vue. Les plus beaux dons qu'on fasse à l'humanité lui viennent des mains les plus débiles. Schiller crachait le sang, Chopin pâmais, Proust étouffait pour que nous ayons de quoi agréments nos digestions.

Un dernier voyage, hélas ! pas en zigzag celui-là, me semble le plus charmant de tous, le séjour à Lavey. Monsieur Töpffer est seul avec sa femme. Il dessine, mieux que jamais : la tour de Duin, les châtaigniers du plateau de Chiètres, sites mélancoliques dont le charme est inépuisable. J'y ai vécu, amené là par les hasards de la mobilisation, mais jamais je n'ai été plus près de Töpffer que dans ces lieux, ces hauteurs battues par le vent, les osiers tressés en arceaux, dans la mare du Luissalet, où les lointains grondements des canons ajoutent au silence plus qu'ils ne lui en ôtent.

Du moins monsieur Töpffer n'entendra pas le coup du 7 octobre.

Ce séjour à Lavey est de 1843. En 1845, Töpffer essaie Vichy. En vain. Le vautour aura raison de lui avant le corbeau. Thibaudet raconte qu'en cet été 1845, Amiel navigue sur la Baltique, et lie conversation avec un Espagnol qui fut l'élève

de la pension. « Sentez passer, dit l'écrivain bourguignon, d'un vieux sur un jeune visage le feu tournant de Genève. » Töpffer n'était cependant pas très vieux.

Il est mort âgé de quarante-sept ans, comme Musset.

PÈLERINAGES

Si la vie d'Amiel commence au bas de la rue Verdaine et s'achève un peu plus haut, celle de Töpffer tient à peu près tout entière entre la rue Farel et la cour Saint-Pierre. C'est du moins là que je l'évoque le mieux, bien qu'il soit né rue Saint-Léger. Oui, mieux encore que sur Saint-Antoine. J'étais ce matin à la Taconnerie. Des ouvriers travaillaient devant la maison de la bourse française, à la si jolie frise grecque. Cour Saint-Pierre, il y a au 4 la Société protectrice des animaux et le home des jeunes filles suisses allemandes, et tout ceci est très bien. Les ormes ne jetaient sur le pavé qu'une ombre légère, un crayonnage discret. Je le connais bien, ce printemps frileux des cathédrales, et quand je fus à Tournus, en un charmant voyage en zigzag, dédié à notre ami Thibaudet, j'ai retrouvé quelque chose de Saint-Pierre entre l'abbaye de Saint-Philibert et la maison de l'écrivain. Il n'était sans doute nullement dépaysé chez nous (si ce n'est peut-être dans nos restaurants), Thibaudet, qui s'appelait lui-même « chargé de reliques » ! Après tout, ne sommes-nous pas presque des Bourguignons, et si les Suisses au lieu de se battre contre le Téméraire s'étaient alliés avec lui... Mais revenons sur terre, sur ce pavé où sèchent des flaques d'azur, et à Töpffer, qui fut notre chance.

Car, voici donc à Genève, où cela ne s'était jamais vu, un écrivain artiste, sensible et sentimental, mélancolique et bouffon, qui invente une forme de nouvelle, qui invente ses albums, qui invente tout ce qui lui fait besoin, et dont après lui nous avons du mal à nous passer. Un air nouveau, une langue nouvelle aussi, élégante et grecque comme la frise de la rue Farel,

un vent de robes en mousseline, de calèches, de voyages en Savoie et en Italie, des rires d'écoliers et des méditations solitaires sous un saule pleureur.

Vers 1908, quelqu'un disait à Lloyd George et à monsieur Winston Churchill que « le Kaiser est comme un chat enfermé dans une armoire : il peut à tout instant sauter dans toutes les directions. » Monsieur Töpffer, dans sa pension, est un peu comme l'empereur-chat, mais avec d'autres desseins. Sans lui, quelle tristesse ! Sans Jules, quelle pauvreté ! Il disparaît en même temps que la Genève d'autrefois.

Et par un de ces hasards que Meredith attribuait à des « anges littéraires », au moment où monsieur Töpffer meurt, Charles Dickens est à Lausanne, où trois mois après il applaudit bruyamment la Révolution, affaire qui, du reste, ne le regardait vraiment pas du tout.

À LA RECHERCHE D'UNE TOMBE

Verlaine ? Il est caché parmi

l'herbe, Verlaine.

Mallarmé

J'ai franchi le porche dont les pluies délavent l'inscription sacrée, et je suis entré dans le cimetière de Plainpalais. Il avait plu ; un gazon dru embaumait l'air vif. Une crachée de neige blanchissait les Pitons, là-bas. Les ifs ne sont pas insensibles au printemps, n'allez pas le croire, et comme disait Chopin, les cyprès ont aussi leurs caprices. J'ai suivi l'allée transversale, dite « des conseillers », qui part de grands immeubles sordides et vulgaires, et aboutit à la stèle de James Fazy, dont on a redoré les lettres et fleuri le tertre. Des pensées jaunes et violettes. On en a mis aussi au pied du rocher de Georges Favon. Une lumière douce filtrait entre les sombres verdure

et se posait par-ci par-là sur une tombe pâle. C'était le matin où les lilas font craquer leurs bourgeons.

Je ne suis pas encore arrivé à l'âge où l'on trouve plus de noms connus dans les cimetières que dans la liste des abonnés au téléphone, mais ici, à Plainpalais, je ne lis que des noms familiers.

« ... C'est un lieu qui m'émeut plus qu'il ne m'attriste. À mesure que j'avance en âge, il me semble que les liens qui m'attachent aux vivants vont se dénouant, et que d'autres se forment en secret qui m'entraînent vers les morts, cette future société, chez qui je vais bientôt descendre [...]. Ici... c'est la mélancolie qui pénètre mon cœur, quelquefois un peu amère, plus souvent douce et attendrissante. Je foule aux pieds ces herbes, je passe sous l'ombrage des saules... » Ainsi parle, au début d'*Élisa et Widmer*, Rodolphe.

Ce matin, il s'agissait de trouver sa tombe. Je cherchai pendant plus d'une heure sans plus de succès que Loti pour la sépulture d'Aziyadé. Que d'ombres, ici, comme sur Saint-Antoine, les mêmes d'ailleurs. Les « jeunes victimes de leur dévouement lors de l'incendie de 1825 », Bautte et son obélisque, Diday et son granit, Calame et sa palette... Voici Pictet de Rochemont, voici Fazy-Pasteur, le colonel Le Royer, Barthélemy Menn, et, je ne m'attendais pas à le trouver là ; Humphrey Davy et sa lampe de mineur, quelques Russes, et le général Dufour, mais de Töpffer point, ni Adam, ni Rodolphe.

Je voulus en avoir le cœur net, et je demandai à un homme bleu qui roulait sa tondeuse dans le gazon, homme jeune aux yeux noirs, aussi intelligent qu'obligeant.

« Töpffer, dites-vous, un peintre ?

– Non, un écrivain.

– Tiens, moi j'aurais cru que c'était un peintre ! »

Difficile d'expliquer que Rodolphe, malgré ses charmants tableaux à l'huile, ses sépias et ses encres de Chine, est plus connu comme écrivain. Au surplus, cela ne faisait rien à l'affaire.

« Venez, me dit-il, nous allons consulter les registres. »

Et nous entrâmes dans le bureau, le seul bureau de l'État qui soit proprement adorable. Il est campagnard et vétuste. De la petite fenêtre, on voit des branches et l'herbe abondante. Il tient de la resserre à outils et de l'école de village. De gros registres à dos de parchemin furent ouverts sur le pupitre. J'en tournai les pages de gros papier, avec piété. À la fin nous trouvâmes :

« Töpffer, Rodolphe, 99, cour Saint-Pierre, 47 ans, 11 juin 1846, 11 heures du matin, carré est, tombe 17, ligne 2. »

Nous y allâmes et, croisant longitude et latitude, nous nous regardâmes : de tombe, aucune. Deux ifs et un grand thuya très vieux sont les seuls témoins de notre ingratitude.

Quoi ! Nous avons donc laissé Rodolphe (pour ne rien dire d'Adam) retourner à l'oubli ? Il ne s'est donc trouvé personne pour renouveler cette « concession ? ». La famille est éteinte, je le sais, mais est-ce là une affaire de famille ? N'en sommes-nous pas tous, de sa famille ? N'aurait-on pas pu prendre la plus petite pierre du Pont-Butin pour la poser sur la ligne 2, tombe 17, dans ce lieu tout étincelant des boîtes de conserve que jettent de leurs fenêtres les insoucieuses ménagères ?

« Protectrice des arts et des sciences, gardienne des plus hautes traditions, fidèle à ses enfants comme ils lui furent fidèles, Genève..., etc. »

(Tiré d'un discours officiel qui sera certainement prononcé un jour ou l'autre à hôtel des Bergues. Mais, si j'y suis, je dirai à mi-voix le mot de notre grand Grock !)

* *

*

Je restai seul. La matinée tournait doucement au beau temps. Un chat noir se coula entre des Pictet et des Naville vers quelque entreprise dont il gardait le secret. Un gros avion passa dans le ciel de porcelaine, mi-bleu, mi-blanc. La tondeuse faisait son doux cliquetis du côté du colonel Coutau.

J'ai fini par m'en aller, et en passant, j'ai jeté un coup d'œil affectueux au petit bureau, où dans un gros registre, on lit, admirablement calligraphié par une plume d'oie (et non certes par une plume Perry), une seule fois, le nom de Rodolphe Töpffer, écrivain, et aussi, mon ami le tondeur de gazon, si tu veux, peintre.

Avril 1947.

TABLE DES MATIÈRES

RODOLPHE TÖPFFER : L'ALBUM ET LE LIVRE ILLUSTRÉ	7
VOYAGES ET AVENTURES DU DOCTEUR FESTUS	21
LIVRE PREMIER	23
LIVRE DEUXIÈME	39
LIVRE TROISIÈME	51
LIVRE QUATRIÈME	67
LIVRE CINQUIÈME	89
LIVRE SIXIÈME ET DERNIER	109
UN PRINTEMPS AVEC MONSIEUR TÖPFFER	129

Étienne BARILIER, *Le chien Tristan*

Alex CAPUS, *Le roi d'Olten*

Alice de CHAMBRIER, *Poèmes choisis*

Jacques CHESSEX, *La confession du pasteur Burg*

Charles-Albert CINGRIA, *Florides helvètes* et autres textes

Catherine COLOMB, *Les esprits de la terre*

Anne CUNEO, *Portrait de l'auteur en femme ordinaire*

François DEBLUË, *Entretien d'un sentimental avec son mur*

Henry DUNANT, *Un souvenir de Solférino*,
suivi de *L'avenir sanglant* et autres textes

Pierre GIRARD, *Amours au Palais Wilson*

Jeremias GOTTHELF, *L'araignée noire*,
suivi de *Le déluge en Emmental*

Georges HALDAS, *Boulevard des Philosophes*

Victor HUGO, *Voyages en Suisse*

Philippe JACCOTTET, *Éléments d'un songe*

Marie MÉTRAILLER et Marie-Magdeleine BRUMAGNE,
La poudre de sourire

Jean-Michel OLIVIER, *L'enfant secret*

Giovanni ORELLI, *L'année de l'avalanche*

Charles Ferdinand RAMUZ, *Si le soleil ne revenait pas*

Noëlle REVAZ, *Hermine blanche*

Théophile de RUTTÉ, *Les aventures d'un jeune Suisse*
en Californie

Olivier SILLIG, *La marche du loup*

Rodolphe TÖPFFER, *Voyages et aventures du docteur Festus*

Leo TUOR, *Giacumbert Nau*

Matthias ZSCHOKKE, *Quand les nuages poursuivent les corneilles*

Maquette, composition et mise en pages : Laura Cocchi

Dépôt légal : mars 2023

Imprimé en Suisse par Artgraphic Cavin SA

CAVIN®

 **myclimate**
neutral
Imprimé
myclimate.org/01-22-656794

